

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

NOUVELLE ÉDITION

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

CARÊME III.

TOME IV.



PARIS,

BEAUCÉ-RUSAND, IMPRIMEUR DE S.A.L.G. AUMÔNIER DE FRANCE,

HÔTEL PALATIN, PRÈS SAINT-SULPICE.

BELIN-MANDAR, RUE HAUTEFEUILLE, N.° 13.

1825.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOSSUET.

Sermons.

TOME QUATRIÈME.

IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE DE BEAUCÉ-RUSAND.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE BOSSUET,
ÉVÊQUE DE MEAUX.

NOUVELLE ÉDITION

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIÈRES.



CARÊME III.

TOME IV.



PARIS,

BEAUCÉ-RUSAND, IMPRIMEUR DE S. A. LE GRAND AUMÔNIER DE FRANCE,

HÔTEL PALATIN, PRÈS SAINT SULPICE.

BELIN-MANDAR, RUE HAUTE-FEUILLE, N°. 13.

1825.

CARÊME.

PREMIER SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Quels sont les plus grands ornemens du triomphe du Sauveur. Comment la vaine gloire corrompt la vertu en la flattant. Danger des louanges : dans quelles dispositions nous devons être à leur égard. Pourquoi ceux qui sont dominés par l'honneur, sont-ils infailliblement vicieux. Par quel moyen l'honneur met les vices en crédit. De quelle manière il nous fait tout attribuer à nous-mêmes et nous érige enfin en de petits dieux. Remède à une si grande insolence. Mépris que nous devons faire du jugement des hommes en voyant celui qu'ils ont porté de Jésus-Christ.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur. (Paroles du prophète Zacharie rapportées dans l'Evangile de ce jour, en saint Matth. ch. XXI. 5.)

Parmi toutes les grandeurs du monde il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe, et j'ai appris de Tertullien que ces illustres triomphateurs de l'an-

cienne Rome marchoient au Capitole avec tant de gloire, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivoit avoit charge de les avertir qu'ils étoient hommes : *Respice post te, hominem te memento.* Ils ne se fâchoient pas de ce reproche : « C'étoit là, dit Ter-»tullien (*Apolog. n.* 33.), le plus grand sujet de »leur joie, de se voir environnés de tant de gloire, »que l'on avoit sujet de craindre pour eux qu'ils n'ou-»bliassent qu'ils étoient mortels » : *Hoc magis gaudet tantâ se gloriâ coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit necessaria.*

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe; et quand je vois le pauvre équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je trouverois bien plus à propos, chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble, en effet, qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël « monté, disent-ils, sur une ânesse » : *Sedens super asinam* (Zach. IX. 9. Matth. XXI. 5.). Ah! Messieurs, qui n'en rougiroit? Est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur royaume?

Toutefois arrêtons, mes Frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines : les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admettre cette entrée, accoutumons-nous, avant toutes choses, à la modestie et

aux abaissemens glorieux de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentimens aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : *Ave.*

Aujourd'hui que notre Monarque fait son entrée dans Jérusalem au milieu des applaudissemens de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Eglise commence à s'occuper dans la pensée de sa passion ignominieuse, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle : et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons bientôt changée tout d'un coup en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes Frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta;* parce que rien ne paroît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute » d'or », dit l'Ecriture (*Daniel.* III. 1.), *Fecit statuam auream;* parce que rien ne semble plus riche, ni plus précieux. « Toutes les langues et tous les peuples ado- » rent cette statue » : *Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream* (Ibid. 7.); tout le monde sacrifie à l'honneur : et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? ne sont-ce pas les applaudissemens et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, Messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas,

chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfans de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent; je veux faire tomber sur cette idole le foudre de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parois donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparoître; comme ils ont été tes adorateurs, ils prononceroient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de poupre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère; c'est devant ce Roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens? je vais vous le dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la corrompre; secondement, de déguiser le vice et de lui donner du crédit; enfin, pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvoit, de ses dépouilles : voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, Messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains.

PREMIER POINT.

Donc, mes Frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse; j'ai pour témoin saint Jean Chrysostôme, et dans un crime si atroce je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur. Ce grand prédicateur nous apprend que la vertu qui aime les louanges et la vaine gloire, ressemble à une femme impudique qui s'abandonne à tous les passans : ce sont les propres termes de ce saint évêque (*Hom.* XVII. *in Epist. ad Rom. n.* 4. *tom.* IX. *pag.* 627.); encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ses paroles : tâchons néanmoins d'entendre son sens et de pénétrer sa pensée. Pour cela je vous prie de considérer que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges : jugez-en par l'expérience. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste, un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges; en l'une et en l'autre de ces rencontres, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front : on se défend de ces deux attaques par les mêmes armes. Soit que vous vous montriez peu retenu dans la poursuite des plaisirs, soit que ce soit dans la recherche des louanges, on blâme votre impudence. Et d'où vient cela, chrétiens? sinon par un sentiment que la raison nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges. C'est pourquoi la même nature nous donne la pu-

deur et la modestie pour nous défendre de ces deux corruptions ; comme s'il y avoit du déshonneur dans l'honneur même, et de la honte dans les louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette ame avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean Chrysostôme une infâme prostituée : elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur.

Toutefois il faut encore aller plus avant, et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une ame bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne ; car nous n'en connoissons point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges ; et si vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez pas de peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* (Matth. VI. 1.) : « Prenez bien garde de ne » faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes, » pour en être regardés. Ne vas point prier dans les » coins des rues, afin que les hommes te voient ; re- » tire-toi dans ton cabinet, ferme la porte sur toi, et » prie en secret devant ton père » : *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum in obscondito* (Matth. VI. 6.). « Ne sonne pas de la » trompette pour donner l'aumône : je ne t'ordonne » pas seulement de la cacher devant les hommes ; » mais lorsque la droite la distribue, que la gauche, » s'il se peut, ne le sache pas » : *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua* (Ibid. 3.).

C'est pourquoi, dit très-bien saint Jean Chrysostôme (*Hom.* XIX. *in Matt. n.* 5. *tom.* VII. *pag.* 248. *ibid. Hom.* LXXI. *n.* 4. *pag.* 699. 700.), toutes les

vertus chrétiennes sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire? mystère signifie un secret sacré. Autrefois, quand on célébroit les divins mystères, comme il y avoit des catéchumènes, qui n'étoient pas encore initiés, c'est-à-dire qui n'étoient pas du corps de l'Eglise, qui n'étoient pas baptisés, on ne leur en parloit que par énigmes. Vous le savez, vous qui avez lu les Homélies des saints Pères : ils étoient avec les fidèles pour entendre la prédication et le commencement des prières. Venoit-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire à l'action du sacrifice, le diacre mettoit dehors les catéchumènes et fermoit la porte de l'église. Pourquoi? C'étoit le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier? fermez votre porte, c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous? « oignez votre face et lavez votre visage; de peur » qu'il ne paroisse que vous jeûniez » : *Unge caput tuum, et faciem tuam lava* (Matt. VI. 17.) : c'est un mystère entre Dieu et vous; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir.

Selon cette doctrine de l'Evangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique, élevée dans la maison paternelle dans une retenue incroyable : on ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées : elle garde le logis, et travaille sous la conduite, sous les yeux de son Père, qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, charmé principalement de sa retenue, *Videt in abscondito* (Ibid. 18.); qui lui destine un époux; c'est Jésus-Christ; et qui veut qu'elle lui donne un cœur pur et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas, en attendant, qu'elle se laisse gâter par celle des hommes, ni cajoler par leurs douceurs. C'est pourquoi elle fuit leur

compagnie, elle aime son secret et sa solitude. Que si elle paroît quelquefois, comme un si grand éclat ne peut pas demeurer toujours caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable : elle ne veut point attirer les yeux ; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de « glorifier son Père céleste » : *Glorificent Patrem* (Ibid. v. 16.). Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste?

Que fait ici la vaine gloire? Cette impudente, dit saint Jean Chrysostôme (*Hom.* LXXI. *in Matt. n.* 3 *pag.* 698.), vient corrompre cette bonne éducation, elle entreprend de prostituer sa pudeur; au lieu qu'elle n'étoit faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes : *A thalamo paterno eam educit, cùmquè pater jubeat eam ne sinistræ quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se ipsam ostentat :* elle lui enseigne à se farder, à se contrefaire, pour arrêter les spectateurs. « Ainsi cette » fille si sage est sollicitée, par cette impudente, à » des amours déshonnêtes » : *Sic à lenâ corruptissimâ ad turpes hominum amores impellitur.* Vive Dieu! infâme, cette innocente se gâteroit entre tes mains. O Jésus crucifié, voilà le crime que je vous défère : jugez aujourd'hui la vaine gloire, condamnez aujourd'hui l'honneur du monde qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges : jugez, jugez, ô Seigneur, condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

Et pour vous, mes chers Frères, vous qui, écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous, au nom de Dieu, veillez sur vous-

même; au nom de Dieu, prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes pour en être vus et admirés. *Attendite*, dit-il, remarquez ces termes : « Prenez garde ». Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement : il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure, il s'avance à l'ombre de la vertu pour faire mourir la vertu même. *Attendite*, *attendite*. « Prenez garde ». Ah! qu'il est difficile aux hommes de mépriser la louange des hommes! étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres, et par conséquent qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables!

Saint Augustin, Messieurs, nous représente excellemment ce péril dans le second livre qu'il a fait du sermon de notre Seigneur sur la montagne. « Il est » très-pernicieux, nous dit-il, de mal vivre : de bien » vivre maintenant, et ne vouloir pas que ceux qui » nous voient nous en louent, c'est se déclarer leur » ennemi, parce que les choses humaines ne sont » jamais en un état plus pitoyable que lorsque la bonne » vie n'est pas estimée ». *Siquidem non rectè vivere, perniciosum est : rectè autem vivere, et nolle laudari, quid est aliud quàm inimicum esse rebus humanis, quæ utique tantò sunt miseriores, quantò minùs placet recta via hominum?* (de Serm. Domin. in mont. l. II. n. 1. tom. III. part. II. col. 201.). Jusqu'ici, Messieurs, la louange n'a rien que de beau; mais voyez la suite de ces paroles : « Donc, » dit ce grand docteur, si les hommes ne vous louent » pas quand vous faites bien, ils sont dans une grande » erreur; et s'ils vous louent, vous êtes vous-même » dans un grand péril » : *Si ergò inter quos vivis te rectè viventem non laudaverint, illi in errore sunt :*

si autem laudaverint, tu in periculo (Ibid.). Vous êtes, en effet, dans un grand péril, parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle, sans y penser, en les entendant; mais vous êtes encore dans un grand péril, parce que non-seulement l'amour de vous-même, mais encore l'amour du prochain, vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable : ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnoissant; la charité ne le permet pas. Vous devez donc souhaiter, pour l'amour des autres, qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même : et c'est là qu'est le grand péril, en ce que devant désirer et craindre la même chose par différens motifs, chrétiens, qu'il est dangereux que vous ne preniez aisément le change; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes. *Attendite :* « Prenez garde » à vous : ô justes, voici votre péril; prenez garde que dans les œuvres de votre justice, les louanges du monde ne vous plaisent trop, et qu'elles ne corrompent en vous la vertu.

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente : je veux bien le croire sur votre parole; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. « Il est assez aisé, dit » saint Augustin, de se passer des louanges, quand » on les refuse; mais qu'il est difficile de ne s'y plaire

»pas, quand on les donne» ! *Et si cuiquam facile est laude carere, dum denegatur, difficile est eâ non delectari, cùm offertur* (Epist. XXII. n. 8. tom. II. col. 29.). Lorsque les louanges se présentent comme d'elles-mêmes, et que, venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous les méritons, d'autant plus que nous les avons moins recherchées, mes Frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât !

Mais peut-être que vous me direz que ce n'est pas aussi un si grand crime que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entends-je, chrétiens? que me dites-vous? Quoi! vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu? Si vous n'en avez pas cru l'Evangile, au moins croyez-en le monde même. Ne voyez-vous pas par expérience qu'on refuse les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur? Pourquoi cela, Messieurs, si ce n'est par un certain sentiment, que celui qui aime tant les louanges n'aime pas assez la vertu; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir; ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise. Ainsi l'empressement qu'il a pour l'honneur fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paroître indigne de l'honneur. Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges? Tremblez, tremblez, fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte; ne croyez pas que ce soit assez de ne rechercher pas les louanges: le monde même en a honte, les idolâtres même de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent.

Le chrétien, mes Frères, doit aller plus loin; c'est une vérité de l'Evangile. Le Fils de Dieu lui

apprend que bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on le lui offre. Ce n'est pas moi qui le dis; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. Il ne se contente pas de nous dire : Je ne recherche pas la gloire des hommes; mais il dit : « Je ne reçois pas la gloire des hommes » : *Claritatem ab hominibus non accipio* (Joan. v. 41.). Et si vous trouvez peut-être que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant. *Clarifica me, tu Pater* (Joan. xv. 5.) : « O Père, » que ce soit vous qui me glorifiiez » ; que ce soit vous, et non pas les hommes. Et s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique. *Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis?* (Joan. v. 44.). « Comment pouvez-» vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns » des autres, et ne recherchez pas la gloire qui est » de Dieu seul »? Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire.

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement : celle-ci doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue : il faut rechercher celle-ci quand on ne l'a pas, et refuser l'autre quand on la donne. Doctrine de l'Evangile, que tu es sévère! Quoi! il faut au milieu des louanges étouffer cette complaisance secrète qui flatte le cœur si doucement! Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens. Mais comment le refuser quand on nous le donne? Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. Mais puis-je m'empêcher de la recevoir? puis-je contraindre la langue de ceux qui veulent parler en ma faveur? Laissons-les discourir à leur fantaisie; mais disons toujours avec Jésus-Christ :

Claritatem non accipio. Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes, c'est-à-dire je ne la reçois pas en paiement, je ne me repais pas de cette fumée: *Clarifica me, tu Pater:* « Que ce soit vous, ô Père » céleste, qui me glorifiiez ». Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connois le danger où tu me veux mettre; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu; tu feins de vouloir me récompenser, mais c'est pour me faire perdre ma récompense; je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente: corruptrice de la vertu, je ne reçois point tes fausses douceurs; ni tes applaudissemens, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur anima mea, audiant mansueti et lætentur* (Ps. XXXIII. 2.): « Mon ame sera louée » en notre Seigneur; que les gens de bien l'entendent » et s'en réjouissent ». Je t'ai convaincue devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice: c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux; il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas (2. 2. *Quæst.* LIII. art. 6.), vient d'un jugement déréglé: or, je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons, puisque se proposant

l'honneur pour leur but et leur fin dernière, il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même : et jugez quel égarement. La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux ; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle ! ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux ! n'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé ? n'y a-t-il pas du trouble et du renversement ? Premièrement, ô honneur du monde ! tu es convaincu, sans réplique, que tu ne peux engendrer que des vicieux.

Mais il faut remarquer, en second lieu, que les vicieux qu'il engendre ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel, dans l'Histoire sainte ; un Néron, un Domitien, un Héliogabale, dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer le vice qui n'est que le vice, qui montre toute sa laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut : les choses humaines ne sont pas encore si désespérées ; les vices que l'honneur du monde couronne sont des vices plus honnêtes, ou plutôt, pour parler plus correctement, car quelle honnêteté dans les vices ? ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu : l'honneur, qui étoit destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et il lui dérobe quelques-uns de ses ornemens pour en parer le vice, qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, Messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours atta-

chée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde : il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme; mais il ne la pousse pas dans de grands emplois : elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée; et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une vertu ajustée, non point à la règle, elle seroit trop austère; mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains; c'est-à-dire, c'est la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David (*I. Reg.* XVIII. 27.) : il l'a promise à celui qui tueroit le géant Goliath (*I. Reg.* XVII. 25.), il faut satisfaire le public et dégager sa parole; mais il saura bien, dans l'occasion, trouver des prétextes pour la lui ôter (*I. Reg.* XXV. 44.). Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume (*I. Reg.* XXVIII. 3.) ; mais lui-même, qui les bannit en public, les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires (*Ibid.* 8.). Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes; il n'en laisse, dit l'Écriture (*IV. Reg.* X. 17. 25. 26. 27.), pas un seul en

vie. Voilà une belle action : « mais il marcha néanmoins, dit l'Ecriture, dans toutes les voies de Jéroboam ; il conserva les veaux d'or » que ce prince impie avoit élevés : *Verumtamen à peccatis Jeroboam qui peccare fecit Israël, non recessit, nec dereliquit vitulos aureos* (Ibid. 29.). Pourquoi ne les détruisoit-il pas aussi bien que Baal et son temple ? C'est que cela nuisoit à ses affaires, et il se souvenoit de cette malheureuse politique de Jéroboam : « Si je laisse aller les peuples en Jérusalem pour sacrifier à Dieu dans son temple, ils retourneront aux rois de Juda, qui sont leurs légitimes Seigneurs » (*III. Reg.* XII. 26 *et suiv.*). Je bâtirai ici un autel ; je leur donnerai des dieux qu'ils adorent, sans sortir de mon royaume et mettre ma couronne en péril.

Telle est, Messieurs, la vertu du monde ; vertu trompeuse et falsifiée, qui n'a que la mine et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être vicieux sans restriction ? « C'est à cause, dit saint Chrysostôme (*Hom.* II. *in Act. Apost. n.* 5. *t.* IX. *p.* 22.), que le mal ne peut subsister tout seul : il est ou trop malin, ou trop foible ; il faut qu'il soit soutenu par quelque bien ; il faut qu'il ait quelque ornement, ou quelque ombre de la vertu ». Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne ; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche : de tels vicieux n'ont pas de crédit ; mais il leur est bien aisé de s'en acquérir : pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu, ni du fard de l'hypocrisie ; le vice peut paroître vice ; et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez si je ne dis pas la vérité.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide ; tout

le monde le méprise : mais il tient bonne table à ses mines, à la ville et à la campagne; cela paroît libéralité, c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, vous vous vengez par un assassinat; c'est une action indigne et honteuse : mais ç'a été par un beau duel; quoique les lois vous condamnent, quoique l'Eglise vous excommunie, il y a quelque montre de courage; le monde vous applaudit et vous couronne, malgré les lois et l'Eglise. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait de soin de se contrefaire? L'impudicité même; c'est-à-dire l'infamie et la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? ne semble-t-elle pas digne des héros? ne perd-t-elle pas son nom d'impudicité pour s'appeler gentillesse et galanterie? Et quoi! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes? Ne falloit-il que ce peu de mélange pour faire changer le nom aux choses, et mériter de l'honneur à ce qui est en effet si digne d'opprobre? Non, il n'en faut pas davantage : je m'en étonnois au commencement; mais ma surprise est bientôt cessée, après que j'ai eu médité que ceux qui ne se connoissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat, et que le monde se connoît si peu en vertu, que la moindre apparence éblouit sa vue : de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde, que de donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise et jouit de la réputation publique. Que si, troublé en sa conscience par les reproches qu'elle lui fait, il se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne

à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs; venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même; car ces flatteurs industrieux, ames vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au-dedans : ces flatteurs, qui sont au-dehors, s'accordent avec celui qui parle au-dedans, et qui a le secret de se faire entendre à toute heure; ils étudient ses sentimens, et le prennent si dextrement par son foible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte; et pour parler avec saint Gregoire, « s'oubliant de ce qu'il est en » lui-même, il se va chercher dans le discours des » autres, et s'imagine être tel que la flatterie le re» présente » : *Oblitus suî in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit* (Pastor. part. II. cap. VI. t. II. col. 21.). Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait même que le vice se plaît à lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra, le jour de son jugement : en ce jour, il arrivera ce que dit le prophète Isaïe : *Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ* (Is. XXIV. 8.) : enfin il est cessé, le bruit de ces applaudissemens : ils se sont tus, ils se sont tus et ils sont devenus muets, ceux qui sembloient si joyeux en célébrant

vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisoient résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, chrétiens, et combien se trouveront étonnés ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs! L'époux paroîtra inopinément; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées; leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes, et Jésus, en qui elles mettoient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges, et qui en voulez avoir d'empruntées? En vain vous vous écrierez: Eh! « donnez-nous de votre » huile » : *Date nobis de oleo vestro* (Matth. xxv. 8.); nous désirons aussi les louanges, nous voudrions bien aussi être célébrées par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force : et il vous sera répondu : Qui êtes-vous? « On ne vous connoît pas » : *Nescio vos.* (Ibid. 12.). Mais je suis cet homme si chéri, auquel tout le monde applaudissoit, et qui étoit si bien reçu dans toutes les compagnies. On ne sait pas ici qui vous êtes, et on se moquera de vous, en disant : *Ite, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis* (Ibid. 9.) : Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces ames mercenaires qui vendent des louanges aux fous, et qui vous ont autrefois tant donné d'encens; qui vous en vendent encore. Quoi! ils ne parlent plus en votre faveur! Au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous.

Vous-même, qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions : toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de

vos adultères sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui pallioit si bien tous vos crimes? Il s'en est allé en fumée. O que ton règne étoit court, ô honneur du monde ! que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour ! que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse ! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence : tu n'auras point de faveur en ce jugement, parce qu'outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Comme tout le bien appartient à Dieu, et que l'homme n'est rien de lui-même, il est assuré, chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre sur les droits de Dieu et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance : que le plus grand attentat de l'honneur du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû, pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentoit seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en notre Seigneur et lui en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde, et nous ne craindrions point de lui donner place parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme, qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment : il croit qu'on le dépouille de ses biens, quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il

n'a de la complaisance en lui-même, et s'il ne dit en son cœur : C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières : ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne, quand vous usez mal de ses créatures ; vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de vous-même. Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles ; mais il est aisé de comprendre que la dernière est sans comparaison la plus insolente : et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer son audace, elle est néanmoins beaucoup plus extrême lorsqu'il s'en attribue la propriété, que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence a raison de dire : *Detestabilis est cordis humani superbia, quâ facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, quâ sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat* (Epist. VI. ad Theod. cap. VII.). « A la vérité, dit ce grand docteur, encore que ce » soit un orgueil damnable de mépriser ce que Dieu » commande, c'est une audace bien plus criminelle » de s'attribuer ce que Dieu donne ». Pourquoi ? Le premier est une action d'un sujet rebelle qui désobéit à son souverain ; et le second est un attentat contre sa personne et une entreprise sur son trône ; et si par le premier crime on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce par le second à se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance.

Peut-être que vous croyez, chrétiens, qu'une

entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagans que de vouloir s'égaler à Dieu ; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, Messieurs, il le faut dire, que ce crime, à notre honte, n'est que trop commun : depuis que nos premiers parens ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie, « Vous serez comme des dieux » (*Gen.* III. 5.), il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de petits dieux, que nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance. Ecoutez, en effet, mes Frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et en sa personne à tous les superbes : voici ce qu'a dit le Seigneur : « Ton cœur s'est élevé, et tu as » dit : Je suis un Dieu » : *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum* (Ezech. XXVIII. 2.). Est-il possible, Messieurs, qu'un homme s'oublie jusqu'à ce point, et qu'il dise en lui-même : Je suis un Dieu ? Non, cela ne se dit pas si ouvertement : nous voudrions bien le pouvoir dire ; mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous : Je suis un Dieu ? Les paroles suivantes nous le font entendre. « C'est, dit-il, que tu as mis ton » cœur comme le cœur d'un Dieu » : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (Ibid. 3.). Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer ?

Tâchons de le faire, et disons que, comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses ; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être, et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même. Il vous sied bien, ô Roi des siècles, d'avoir ainsi le cœur rempli de vous-même : ô source de toutes choses, ô centre !....... Mais le

cœur de la créature doit être composé d'une autre sorte : elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source : elle ne possède rien en elle - même, et elle n'est riche que dans sa cause : elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée : tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*; tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet, jugeons-nous, Messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par ses discours, lorsqu'il ne remonte point à la cause, et qu'il croit que son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement : « Nos lèvres sont de nous-» mêmes » : *Labia nostra à nobis sunt ?* (Ps. XI. 4.). Et celui qui ayant achevé de grandes affaires, au milieu des applaudissemens qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qui lui doit, ne dit-il pas en son cœur : « C'est ma main, c'est ma main, » et non le Seigneur qui a fait cette œuvre » : *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia* (Deut. XXXII. 27.). Et celui qui par son adresse et par son intrigue a établi enfin sa fortune et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (Ezech. XXIX. 3.). « Tout » cela est à moi, c'est le fruit de mon industrie, et » je me suis fait moi-même ». Voyez donc que l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux.

Et bien, ô superbe, ô petit dieu, voici, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil. Dieu se fait homme par humilité : l'homme s'attribue faussement ce qui

est à Dieu, et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence; voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu-Homme, devant ce Dieu humilié : vous avez ouï l'accusation; écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par sa parole; c'est assez de le voir, pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Désabusez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ. Il condamne le jugement des hommes; nouvelle manière de les condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même; et ayant rendu sur sa personne le plus inique jugement qui fût jamais, l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences. Tout le monde généralement en a mal jugé; c'est-à-dire les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savans et les ignorans, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir d'insensé et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et d'injuste, de dépravé et de corrompu, d'aveugle et de précipité dans les jugemens les plus déréglés, Jésus-Christ l'a voulu subir; et pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentimens? écoutez tous les murmures du peuple dans un seul chapitre de l'Evangile de saint Jean. (*Joan.* VII. 12. *et seq.*). C'est un prophète, ce n'en est pas un; c'est un homme de Dieu, c'est un séducteur; c'est le Christ, il est possédé du malin esprit. Qui est cet homme? d'où est-il venu? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? *Dis-*

sensio itaque facta est in turbâ propter eum : « O
» Jésus ! Dieu de paix et de vérité, il y eut sur
» votre sujet une grande dissension parmi le peuple ».
Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne se contente de
rien ? Jean - Baptiste est venu, retiré du monde,
menant une vie rigoureuse; et on a dit : « C'est
» un démoniaque » (*Matth.* XI. 18.) : Le Fils de
l'homme est venu, mangeant et conversant avec les
hommes; et on a dit encore : « C'est un démoniaque »
(*Joan.* VIII. 48.). Entreprenez de contenter ces
esprits mal faits. Voulez-vous voir, Messieurs, un
désir opiniâtre de le contredire? Quand il ne se dit
pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour
le dire : *Si tu es Christus, dic nobis palàm* (Joan.
X. 24.) : « Si vous êtes le Christ, dites - le - nous
» clairement »; et après qu'il le leur a dit, ils prennent
des pierres pour le lapider (*Ibid.* 31.). Malice obstinée,
qui, étant convaincue, ne veut pas se rendre.
Il est vrai, nous ne pouvons le nier, il chasse
les malins esprits : mais « c'est au nom de Béel-
» zébud, qui en est le prince » (*Luc.* XI. 15.). Une
humeur fâcheuse et contrariante, qui cherche à reprendre
dans les moindres choses : Quel homme
est celui-ci ? « ses disciples ne lavent pas leurs mains
» devant le repas » (*Matth.* XV. 2.); qui tourne les
plus grandes en un mauvais sens : « c'est un mé-
» chant qui ne garde pas le sabbat » (*Joan.* IX. 16.);
il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique,
il a éclairé un aveugle le jour du repos.

Mais ce que je vous prie le plus de considérer
dans les jugemens des hommes, c'est ce changement
soudain et précipité qui les fait passer en si
peu de temps aux extrémités opposées. Ils courent
au-devant du Sauveur pour le saluer par des cris de
réjouissance; ils courent après lui pour le charger
d'imprécations. « Vive le Fils de David » (*Matth.* XXI.

9.) : « Qu'il meure, qu'il meure, qu'on le crucifie » (*Joan.* XIX. 15.). « Béni soit le Roi d'Israël » (*Joan.* XII. 13.) : « Nous n'avons point de roi que César » (*Joan.* XIX. 15.). Donnez des palmes et des rameaux verts, qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage : donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher. Tout cela se fait en moins de huit jours; et pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison la plus injuste, la préférence la plus aveugle : « Lequel » des deux voulez-vous, Jésus ou Barabbas ? » (*Matt.* XXVII. 11. *Joan.* XVIII. 40.) le Sauveur ou un voleur? l'Auteur de la vie ou un meurtrier? et la préférence la plus injuste : *Non hunc, sed Barabbam :* « Nous » ne voulons point de celui-ci, mais donnez-nous » Barabbas ». « Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie »; nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'Auteur de la vie.

Après cela, mes Frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles par cette belle raison : Que dira le monde, que deviendra ma réputation? on me méprisera si je ne me venge; je veux soutenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens, il m'est plus cher même que ma vie. Tous ces beaux raisonnemens, par lesquels vous croyez pallier vos crimes, ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire; mais je ne daignerois seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu crucifié; venez vanter votre honneur du monde à la face de ce Dieu rassasié, soûlé d'opprobres; osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheureux de n'avoir pu mériter leur approbation. C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du

monde : et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil, taisons-nous, taisons-nous, et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec lui, portant sur nous-» mêmes son opprobre » : *Exeamus igitur cum illo extra castra improperium ejus portantes* (Heb. XIII. 13.). Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le à nous-mêmes; reprochons-nous à nous-mêmes nos dérèglemens et la honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

DISCOURS

A M. LE PRINCE (*).

Le jour que M. le prince me vint entendre, je parlois du mépris de l'honneur du monde; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serois pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde, dont je le voyois si environné, n'étoit que je savois qu'autant qu'il avoit de grandes qualités pour la mériter, autant avoit-il de lumières pour en connoître le foible : qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres, et

(*) Nous avons trouvé sur une feuille séparée, écrite de la main de Bossuet, ce récit qu'il a fait lui-même, après son sermon, de ce qu'il avoit dit à M. le prince (le grand Condé), qui étoit venu l'entendre sans qu'il l'attendît (*Edition de Déforis.*).

grand par-dessus tous ces titres, je le reconnoissois avec les autres; mais que toutes ces grandeurs, qui avoient tant d'éclat devant les hommes, devoient être anéanties devant Dieu : que je ne pouvois cependant m'empêcher de lui dire que je voyois toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et son altesse sérénissime, parce qu'elle avoit dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible, et que nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueroient pas sur un sujet si auguste, n'étoit que me souvenant au nom de qui je parlois, j'aimois mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde, que de les admirer plus long-temps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changemens précipités de l'honneur et de la gloire du monde, je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes, j'osois espérer néanmoins qu'elles ne regardoient ni la personne ni la maison de son altesse; que Dieu regardoit d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis; que nous verrions le jeune prince son fils croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes; qu'il seroit l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui, et qu'il se souvînt qu'il étoit sorti de saint Louis, non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. Votre altesse, dis-je alors à M. le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples; et il faut qu'il apprenne d'elle que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice. Je conclus enfin que se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyois qu'il seroit désormais le bras droit de

notre monarque, et que toute l'Europe le regarderoit comme l'ornement de son siècle : mais néanmoins, que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il étoit si digne de sa grande ame d'avoir toujours présente à l'esprit, je souhaitois à son altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune, une immortalité mieux établie que celle que nous promet l'histoire, et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle.



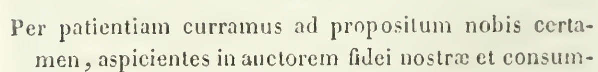
DEUXIÈME SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR

LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES.

Ecole du Calvaire : Mystère des trois croix. Obligation que nous avons de prendre Jésus-Christ pour modèle. Quel est l'esprit de Jésus : son ardeur pour les souffrances : loi qu'il nous en fait par son exemple. Utilité des souffrances montrée dans le voleur qui se convertit à la croix. Nécessité des souffrances pour éprouver, purifier et perfectionner la vertu. Comment la croix peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance. Réflexions qui doivent soutenir les enfans de Dieu au milieu des afflictions.



Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi (Hebr. XII. 12.).

Voici les jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de

Dieu, où l'Eglise représentera si vivement, par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de sa passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfans à qui nous ne puissions dire ce que l'apôtre disoit aux Galates (*Gal.* III. 1.), que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux. Elle commence aujourd'hui à lire dans l'action de son sacrifice l'histoire de la passion de son Rédempteur: commençons aussi, dès ce premier jour, à nous en remplir tellement l'esprit, que nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse si douce, que, pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres.

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend, du moins durant quelques jours, ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire l'amour des souffrances. C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chaire cette maxime fondamentale de la piété chrétienne. Il m'a semblé, chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si considérable à la foi, et si peu goûtée dans le siècle où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il falloit attendre le temps dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la croix; et j'ai cru que je parlerois foiblement si ma voix n'étoit soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang, « qui parle mieux, dit saint Paul » (*Heb.* XII. 24.), et plus fortement que celui d'Abel ».

Servons-nous donc, chrétiens, de cette occasion favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs la loi de la patience, qui est le fondement du christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour en-

treprendre un si grand ouvrage sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, Messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience, et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; c'est-à-dire, qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat, dont parle l'apôtre, est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que Dieu nous envoie : et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'apôtre nous exhorte, de la part de Dieu, à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix; car c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles : « Jetez, dit-il (*Heb.* XII. 2.), les yeux sur Jésus, » qui, s'étant proposé la joie, a soutenu la mort de » la croix, après avoir méprisé la confusion » : *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ.*

De là nous devons conclure que pour apprendre l'ordre, la conduite, les lois, en un mot, de ce combat de la patience, l'école c'est le Calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié : c'est là que nous renvoie le divin apôtre. Suivons son conseil; allons au Calvaire, considérons attentivement ce qui s'y passe.

Le grand objet, chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : « Nous voyons, dit saint Augustin (*In Ps.* XXXIV. *Serm.* II. *n.* 1. *t.* IV. *col.* 238.), trois hommes attachés à la croix; un qui donne le

salut, un qui le reçoit, un qui le perd » : *Tres erant in cruce, unus salvator, alius salvandus, alius damnandus.* Au milieu, l'auteur de la grâce : d'un côté un qui en profite, de l'autre côté un qui la rejette. Au milieu, le modèle et l'original : d'un côté, un imitateur fidèle; et de l'autre, un rebelle et un adversaire sacrilége. D'un côté, un qui endure avec soumission; de l'autre, un qui se révolte jusque sous la verge. Un juste, un pécheur pénitent et un pécheur endurci : un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables; un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du paradis; un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Discernement terrible, et diversité surprenante! Tous deux sont en la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais, hélas! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le spectacle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; nous le verrons, chrétiens, dans trois fonctions remarquables. Il souffre lui-même avec patience, il couronne celui qui souffre selon son esprit, il condamne celui qui souffre dans l'esprit contraire. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus. C'est ce qu'il nous faut méditer, parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante : quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand

il les frappe et qu'il les corrige; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne; le second, dans la fin heureuse du larron si saintement converti; le troisième, dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même, qu'il y a nécessité de souffrir : il fait voir, dans le bon larron, de quelle bonté paternelle il use envers ceux qui souffrent comme ses enfans; enfin il nous montre, dans le mauvais, quels jugemens redoutables il exerce sur ceux qui souffrent comme des rebelles. Apprenons aujourd'hui, Messieurs, apprenons de ces trois patiens, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons, dans le patient qui souffre étant juste, la nécessité de souffrir imposée à tous les coupables; apprenons du patient qui se convertit, l'utilité des souffrances portées avec soumission; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation dans ceux qui souffrent en opiniâtres : et comme ces trois vérités enferment, si je ne me trompe, toute la doctrine chrétienne touchant les souffrances, j'en ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'étoit la volonté du Père céleste que les lois des chrétiens fussent écrites premièrement en Jésus-Christ. Nous devons être formés selon l'Evangile; mais l'Evangile a été formé sur lui-même. « Il a fait, » dit l'Ecriture (*Act.* I. 1.), avant que de parler »; il a pratiqué premièrement ce qu'il a prescrit; si bien que sa parole est bien notre loi; mais la loi primitive c'est sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, mais il est premièrement notre modèle.

Pour entendre solidement cette vérité fondamen-

tale, il faut remarquer, avant toutes choses, que le grand mystère du christianisme, c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature, afin que nous l'imitassions dans la sainteté de ses mœurs; il a pris notre chair, afin que nous prenions son esprit; enfin nous avons été son modèle dans le mystère de l'incarnation, afin qu'il soit le nôtre dans toute la suite de sa vie. « Soyons, dit saint Grégoire de Nazianze » (*Orat.* XLI. *n.* 8. *tom.* I. *p.* 664.), semblables à » Jésus-Christ, parce qu'il a voulu être semblable à » nous : devenons des dieux pour l'amour de lui, » parce qu'il a voulu devenir homme pour l'amour » de nous » : *Simus ut Christus, quoniam Christus quoquè sicut nos : efficiamur dii propter ipsum, quoniam ipse quoquè propter nos homo.* Voilà un grand jour qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, Messieurs, qu'elle soit établie sur des fondemens inébranlables, et jamais ils ne seront tels, si nous ne les cherchons dans les Ecritures.

Que dans le mystère de l'incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul dans la divine épître aux Hébreux. « Il a dû, dit cet apôtre des Gentils (*Heb.* II. » 17.), se rendre en tout semblable à ses frères » : *Debuit per omnia fratribus similari;* et encore en termes plus clairs : « Parce que les hommes, dit-il » (*Ibid.* 14.), étoient composés de chair et de sang, » lui aussi semblablement, *similiter,* a voulu parti- » ciper à l'un et à l'autre » : *Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem.*

Vous voyez donc manifestement que le Fils de

Dieu, en venant au monde, a voulu nous regarder comme son modèle dans sa bienheureuse incarnation. Mais pourquoi cela, chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir un autre modèle. « Il n'a pas » pris les anges; mais il a pris la postérité d'Abra- » ham » (*Heb.* II. 16.) pour plusieurs raisons, je le sais; mais celle-ci n'est pas la moins importante. « Il » n'a pas pris les anges », parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux anges; « il a pris la postérité » d'Abraham », parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche; « non à sa race se- » lon la chair, mais à la race spirituelle qui devoit » suivre les vestiges de sa foi », comme dit le même apôtre en un autre lieu (*Rom.* IV. 12.); c'est-à-dire, si nous l'entendons, aux enfans de la nouvelle alliance.

Par conséquent, chrétiens, nous avons en Jésus-Christ une loi vivante et une règle animée. Celui-là ne veut pas être chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Ecriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple : jusque-là qu'il ne nous est permis d'imiter les saints qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ; et jamais saint Paul n'auroit osé dire avec cette liberté apostolique : « Soyez mes imitateurs », s'il n'avoit en même temps ajouté, « comme je le suis » de Jésus-Christ » : *Imitatores meî estote, sicut et ego Christi* (I. Cor. IV. 16. XI. 1.). Et aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus nos imitateurs » : *Imitatores nostrî facti estis;* « et aussi, ajoute-t-il, de » notre Seigneur », *et Domini* (I. Thess. I. 6.), afin

de nous faire entendre que, quelque grand exemplaire que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose en ce lieu une entreprise impossible; car dans un original de peinture on considère deux choses, la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits; mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus; il y a un degré suprême qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire; mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous devez pratiquer les mêmes choses; et en voici la raison dans la conséquence des mêmes principes: c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant au Sauveur, la règle qu'il a suivie en nous ressemblant. Il s'est rendu en tout semblable à ses frères; ses frères doivent en tout lui être semblables. « A l'exception du péché, il a pris, » dit l'apôtre (*Hebr.* IV. 15.), toutes nos foiblesses »; nous devons prendre par conséquent toutes ses vertus: il s'est revêtu en vérité de l'intégrité de notre chair, et nous devons nous revêtir en vérité, autant qu'il est permis à des hommes, de la plénitude de son esprit; « parce que, comme dit l'apôtre (*Rom.* VIII. 9.), celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, » il n'est pas des siens »: *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus.*

Il reste maintenant que nous méditions quel est cet esprit de Jésus: mais si peu que nous consultions l'Ecriture sainte, nous remarquerons aisément que l'esprit du sauveur Jésus est un esprit vigoureux, qui se nourrit de douleurs et qui fait ses délices des afflictions. C'est pourquoi il est appelé par le saint

prophète : « Homme de douleurs, et qui sait ce que » c'est que l'infirmité » : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (Is. LIII. 3.). Ne diriez-vous pas, chrétiens, que cette sagesse éternelle s'est réduite, en venant au monde, à ne savoir plus que les afflictions. Il parle, si je ne me trompe, de cette science que l'Ecole appelle expérimentale, et il veut dire, si nous l'entendons, que parmi tant d'objets divers, qui s'offrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n'a rien goûté de ce qui est doux; il n'a voulu savoir par expérience que ce qui étoit amer et fâcheux, les douleurs et les peines : *Virum dolorum et scientem infirmitatem;* et c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice exquis, parce qu'il vouloit profiter dans cette terrible science qu'il étoit venu apprendre en ce monde, je veux dire la science des infirmités : *Virum dolorum et scientem infirmitatem.*

Et certainement, ames saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer, et que c'est là tout son emploi, tout son exercice, qu'aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison, et il est aisé de nous en convaincre par une circonstance considérable, que saint Jean a remarquée dans sa mort, comme témoin oculaire. Cet homme de souffrances étant à la croix tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui étoit prédit par les prophéties, à la réserve du breuvage amer qui lui étoit promis dans sa soif : il le demande avec un grand cri, ne voulant pas laisser perdre une seule goutte du calice de sa passion. « Jésus » voyant que tout étoit accompli ; afin qu'une parole » de l'Ecriture fût encore accomplie, il dit : J'ai » soif » : *Sciens Jesus quia consummata sunt, ut*

consummaretur Scriptura, dixit : Sitio (Joan. xix. 28.). Et après cette aigreur et cette amertume, dont ce juif impitoyable arrosa sa langue, après ce dernier outrage dont la haine insatiable de ses ennemis voulut encore le persécuter dans son agonie; voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : C'en est fait, dit-il, « Tout est consommé », *Consummatum est* (ibid. 30.) : je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines; mourez maintenant quand il vous plaira, il est temps de terminer votre vie. Et en effet, aussitôt, « baissant la tête, il » rendit son ame » : *Et inclinato capite tradidit spiritum* (ibid.); mesurant la durée de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, Messieurs; mais ajoutons encore comme un dernier trait, pour vous faire connoitre toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir, c'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandoit la rédemption de notre nature; et en voici la raison. S'il s'étoit réduit à souffrir ce que la nécessité d'expier nos crimes exigeoit de sa patience, il ne nous auroit pas donné l'idée toute entière de l'estime qu'il fait des afflictions, et nous aurions pu soupçonner qu'il les auroit regardées plutôt comme un mal nécessaire que comme un bien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous et de payer à son Père, par ce sacrifice, ce qu'exigeoit sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs; non content d'acquitter ses dettes, il songe aussi à ses délices, qui sont les souffrances; et comme dit admirablement ce célèbre

prêtre de Carthage, « il veut se rassasier, avant que » de mourir, par le plaisir d'endurer » : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* (Tert. de Pat. n. 3.). Ne diriez-vous pas, chrétiens, que selon le sentiment de ce grand homme, toute la vie du Sauveur étoit un festin, dont tous les mets étoient des tourmens; festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort suffisoit pour notre salut; mais sa mort ne suffisoit pas à cette avidité de douleurs, à cet appétit de souffrances : il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et ce cruel appareil de supplices presque inconnus, peines nouvelles et inouies; afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Et bien, Messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, durant ces jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses; et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfans de sang, enfans de douleur, quoi! vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent. C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité : cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! quoi! est-ce que vous prétendez au salut, sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur?

N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre, qui vous dit qu'« il a tant souffert afin que vous suiviez son » exemple et que vous marchiez sur ses pas »? (*I. Petr.* II. 21.) n'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche, qu'« il faut être configuré à sa mort, afin » de participer à sa résurrection glorieuse » : *Configuratus morti ejus; si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis* (Philip. III. 10 et 11.). Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit que, pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix (*Luc.* XIV. 27.), comme lui-même a porté la sienne? et en voici la raison, qui nous doit convaincre si nous sommes entrés comme il faut en société avec Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres? Or c'est nous qui sommes son corps et ses membres : « Nous » sommes la chair de sa chair, et les os de ses os », comme dit l'apôtre (*Ephes.* V. 30.). Et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint point de dire (*Colos.* I. 24.), qu'il manque quelque chose de considérable à la passion de Jésus-Christ, s'il ne souffre dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu endurer dans toutes les parties du corps naturel.

Entendons, Messieurs, un si grand mystère : entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même : nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps que son propre corps; plus ses membres que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. Ah! regardez le corps de Jésus; « depuis la plante des pieds jusqu'à

» la tête, il n'y a rien en lui de sain, ni d'entier » (*Is.* 1. 6.); tout est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert de marques sanglantes. Mais avant même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacriléges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde par tous ses pores et coule à terre à grosses gouttes : toutes les parties de son corps sont teintes de cette sueur mystérieuse. Et cela veut dire, Messieurs, que l'Eglise qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter de sang, et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Et quoi donc, pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il ressusciter les Nérons, les Domitiens, et les autres persécuteurs du nom chrétien? faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les chrétiens étoient immolés innocens à la vengeance publique? Non, mes Frères; à Dieu ne plaise, mes Frères, que le monde soit si ennemi de la vérité, que de la persécuter par tant de supplices. Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur, et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi, sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendoit nos ancêtres, il ne faut pas craindre, Messieurs, que la matière manque jamais à la patience; la nature a assez d'infirmités. Lorsque Dieu nous exerce par des maladies ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre : s'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parens, nos proches, enfin ce qui nous est cher par quelque autre titre de piété; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimoit justement, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons dans les saintes Lettres,

que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins disent, si je ne me trompe, que les larmes et les sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme : je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour sa gloire : s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres, s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre, travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée, que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais, sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au sauveur Jésus, que celui de la pénitence? ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux; je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé si élégamment par saint Augustin (*Serm.* CCCLI. *n.* 7. *tom.* V. *col.* 1357.), « le sang » de nos ames » : lorsque nous le versons devant Dieu en pleurant sincèrement nos ingratitudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes Frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais à la patience : la nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'embarras, le monde assez d'injustices, la faveur assez d'inconstance; il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leur humeur contra-

riante : si bien que ce n'est pas seulement l'Evangile, mais encore le monde et la nature, qui nous imposent la loi des souffrances : il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un chrétien ; et c'est ce qu'il faut vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque nous verrons, chrétiens, Jésus-Christ sortir du tombeau, couronné d'honneur et de gloire, la lumière d'immortalité qui rejaillira de ses plaies et de là se répandra sur son divin corps, nous fera sensiblement reconnoître les merveilleux avantages que produit le bon usage des afflictions. Toutefois Jésus ne veut point attendre ce jour, pour nous apprendre cette vérité par expérience; et sans sortir de sa croix, il entreprend de nous montrer, par un grand exemple, quelles sont les consolations de ceux qui souffrent avec patience. Mais comme cet exemple de consolation ne peut nous être donné en sa personne sacrée, qui doit être, au contraire, jusqu'à la mort, l'exemple d'un entier abandonnement, ce que l'ordre de ses mystères ne lui permet pas de nous montrer encore en lui-même, il nous le découvre, Messieurs, dans ce voleur pénitent, auquel il inspire, parmi les souffrances, les sentimens d'une piété toute chrétienne, qu'il couronne aussitôt de sa propre bouche, par la promesse d'une récompense éternelle : *Hodie mecum eris* (Luc. XXIII. 43.) : « Vous serez aujourd'hui avec moi ».

Je ne m'étendrai pas, chrétiens, à vous prouver, par un long discours, que Dieu aime d'un amour particulier les ames souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudroit n'avoir aucune teinture des principes du christianisme : mais afin qu'elle vous profite en vos consciences, je tâcherai de vous faire

entendre par les Ecritures divines les causes de cet amour : et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

Il est certain, ames saintes, qu'un cœur contrit et humilié, dans le souvenir de ses fautes, est un grand sacrifice à Dieu, et une oblation de bonne odeur, plus douce que tous les parfums. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances : car nous voyons, par expérience, qu'une ame dure et impénitente, qui durant ses prospérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à se réveiller, à les confesser au milieu des afflictions; et la raison en est évidente : c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine, qui nous fait connoître manifestement, dans une lumière intérieure qui nous éclaire, que, sous un Dieu si bon que le nôtre, l'innocence n'a rien à craindre, et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne feroit jamais de mal à personne, s'il n'y étoit forcé par les crimes : de sorte que le pécheur obstiné, lequel, ébloui des faveurs du monde, ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus s'imagine aussi que Dieu les oublie, *Oblitus est Deus* (Ps. IX. 34.); en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine; et touché de la crainte de ses jugemens, il confesse avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti; il entend son compagnon qui blasphème, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne l'ait pas encore abaissé sous la justice divine. « Quoi! » dit-il, étant condamné, la rigueur du tourment ne » t'a pas encore appris à craindre Dieu! » *Neque tu times Deum, quòd in eâdem damnatione es!* (Luc.

XXIII. 40.) Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugemens : c'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes. « Pour nous, continue ce saint patient, si nous » sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont » bien mérité » : *Et nos quidem digna factis recipimus* (Ibid. 41.). Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui le frappe, comme il reconnoît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde : car notre Dieu, chrétiens, qui ne se réjouit pas de la perdition des vivans, mais qui repasse sans cesse en son cœur les moyens de les convertir et de les réduire, ne nous frappe durant cette vie qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante par l'humiliation de la pénitence ; et il est bien aisé de voir que le respect que nous lui rendons, sous les premiers coups, l'empêche d'étendre son bras à la dernière vengeance. Eveillons-nous donc, mes chers Frères, dès les premières atteintes de la justice divine ; prosternons-nous devant Dieu, et crions de tout notre cœur : « Si nous sommes punis rigoureusement, nos » crimes l'ont bien mérité » : *Et nos quidem digna factis recipimus.* O Dieu ! nous le méritons, et vous nous frappez justement : *Justus es, Domine* (Ps. CXVIII. 137.). Mais passons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi ; imitons notre heureux voleur, qui s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : « Et celui-ci, » dit-il, qu'a-t-il fait ? » *Hic verò nihil mali gessit* (Luc. XXIII. 41.). Cette pensée adoucit ses maux : car pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre ? C'est, mes Frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs ; j'entends Jésus-Christ et nous-mêmes, notre

crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment de miséricorde, au lieu que nous y sommes obligés par une loi indispensable de la justice. Pécheurs, souffrons pour l'amour du juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence à tant de rigueurs : souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage, et qui nous épargne. O le sacrifice agréable! ô l'hostie de bonne senteur! ces sentimens forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Mais, mes Frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connoître nos crimes, elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur. Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans la fournaise, c'est une vérité connue et très-souvent répétée dans les saintes Lettres; mais afin d'en entendre toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve et le fait connoître; s'il est véritable, il le purifie et le raffine; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusqu'à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée; car comme on ne connoît point un soldat jusqu'à ce qu'il ait été dans le combat, ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre et pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu, elle ne se connoît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer, jusqu'à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : « La patience pro-

»duit l'épreuve, et l'épreuve, dit-il (*Rom.* v. 4.), »produit l'espérance»; et voici la raison solide de cette sentence apostolique : c'est que la vertu véritable attend tout de Dieu ; mais elle ne peut rien attendre de Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui : or, elle ne peut jamais reconnoître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve que Dieu nous propose; cette épreuve, ce sont les souffrances : par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse; et son fondement le plus ferme, aussi bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver ? Mais, au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate, qui n'as jamais goûté les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans le repos ! je t'entends discourir de la vie future; tu prétends à la couronne d'immortalité, mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'apôtre : «La patience »produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espé»rance». Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : quoi ! tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée ! tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement ! Va, tu n'as jamais mérité le nom d'une piété chrétienne, tu n'en étois qu'un vain simulacre; tu n'étois qu'un faux or, qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset : tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence; mais tu n'es pas digne de Dieu, ni de la pureté du siècle futur.

La véritable vertu chrétienne non-seulement se conserve, mais encore se raffine et se purifie dans le feu des afflictions; et si nous nous savons connoître nous-mêmes, nous comprendrons aisément combien elle a besoin d'y être épurée. Nous nous plaignons ordinairement pourquoi on nous ôte cet ami intime, pourquoi ce fils, pourquoi cet époux, qui faisoit toute la douceur de notre vie : quel mal faisions-nous en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien, parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde : et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection de notre vertu, par un indigne mélange. Si tu savois, ô cœur humain! combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages, que tu louerois la main charitable qui vient rompre violemment tes liens, en te troublant dans l'usage des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, certains lacets invisibles, qui engagent même un cœur vertueux insensiblement dans quelque amour déréglé des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi toute sa beauté par le mélange de cet alliage : il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation; et cela de quelle manière? « C'est qu'il faut, dit saint Augustin, que » cet homme apprenne, en perdant ces biens, combien il péchoit en les aimant ». Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue, aussitôt

le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenoient au fond de son ame, et combien il s'écartoit de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt* (S. Aug. de Civit. Dei. lib. 1. c. x. t. vii. col. 11.). D'ailleurs, il connoîtra mieux, par expérience, la fragilité des biens de la terre, dont il ne se vouloit laisser convaincre par aucuns discours. Dans ce débris des biens périssables, il s'attachera plus fortement aux biens éternels, qu'il commençoit peut-être à trop oublier : ainsi ce petit mal guérira les grands, et ce feu des afflictions rendra sa vertu plus pure, en la séparant du mélange.

Que si la vertu chrétienne se dégage et se purifie parmi les souffrances, par conséquent, ames saintes, Dieu qui aime sur toutes choses la simplicité et la réunion parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura rien de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. Mais afin de le connoître par expérience, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi ; voyez comme il traite cet heureux voleur, dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez, avant toutes choses, à quel degré de perfection sa vertu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de ce moment de souffrances : quoiqu'il n'ait commencé sa conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de patience et de vertu consommée. Vous lui avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite ; écoutez la suite de son histoire : ce n'est plus un pénitent qui vous va parler, c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ, contre lequel il voit tout le monde

élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, chrétiens, et il lui adresse ses vœux : « Seigneur, lui dit-il, » souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre » royaume » : *Domine, memento meî cùm veneris in regnum tuum* (Luc. XXIII. 42.). Je triomphe de joie, mes Frères ; mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie : un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume : ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui représente qu'un trône : quelle foi et quelle espérance ! Lorsque nous mourons, chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant, et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance : mais encore en quel temps, Messieurs, et dans quelle rencontre de choses ? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix : « Sa foi a com» mencé de fleurir quand la foi même des apôtres a été » flétrie » : *Tunc fides ejus de ligno floruit, quandò discipulorum marcuit* (S. Aug. de Animâ et ejus orig. lib. I. n. II. tom. X. col. 342.). Les disciples ont délaissé celui qu'ils savoient être l'auteur de la vie ; et celui-ci reconnoît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice : « Digne, certaine» ment, dit saint Augustin, de tenir un grand rang » parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul au» près de Jésus à faire l'office de ceux qui devoient » être les chefs de cette armée triomphante ». Vous vous étonnez, chrétiens, de le voir tout d'un coup élevé si haut ; mais c'est que, dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles se savent servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui

avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente, et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation : *Amen, dico tibi, hodiè mecum eris in paradiso* (Luc. XXIII. 43) : « Je vous » dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi » dans le paradis ». Aujourd'hui, quelle promptitude ! avec moi, quelle compagnie ! dans le paradis, quel repos ! Que je finirois volontiers sur cette aimable promesse et sur cet exemple admirable d'humilité et de patience en ce saint voleur, de bonté et de miséricorde dans le Fils de Dieu ! Mais il y a des ames de fer que les douceurs de la piété n'attendrissent pas, et il faut, pour les émouvoir, leur proposer le terrible exemple de la vengeance exercée sur celui qui souffre la croix avec un cœur endurci et impénitent : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Il est assuré, chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire, que la prospérité des impies, et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance, par laquelle Dieu les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse « amasser un trésor de » haine, comme parle le saint apôtre (*Rom.* II. 5), » en ce jour d'indignation et de fureur implacable ». Mais si nous voyons, dans les saintes Lettres, que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une félicité apparente, cette même Écriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événemens sanglans et tragiques. Cet endurci Pharaon,

cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab, et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que la croix qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance, tant il est vrai, dit saint Augustin (*De Civit. Dei. lib.* I. *cap.* VIII. *tom.* VII. *col.* 8.), «qu'il faut considérer, non ce »que l'on souffre, mais dans quel esprit on le souf- »fre», et que les afflictions que Dieu nous envoie, peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitens qui souffrent sans se convertir, commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir quelque affreuse représentation de ces gouffres où gémissent les esprits dévoyés, n'allez pas rechercher, n'allez pas rappeler les images, ni des fournaises ardentes, ni de ces monts ensoufrés qui nourrissent dans leurs entrailles des feux immortels, qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment pour cette raison, «les cheminées de l'enfer : «*Ignis inferni fu- »mariola* (Tertull. de Pœnit. n. 12.). Voulez-vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'enfer et un tableau animé d'une ame condamnée? Voyez un homme qui souffre et qui ne songe point à se convertir.

En effet, le caractère propre de l'enfer, ce n'est pas seulement la peine, mais la peine sans la pénitence; car je remarque deux sortes de feux dans les Ecritures divines. «Il y a un feu qui purge et un feu »qui consume et qui dévore»: *Uniuscujusque opus probabit ignis* (I. Cor. III. 13.)..... *Cum igne de-*

vorante (Is. xxxiii. 14.). Ce dernier est appelé dans l'Evangile « un feu qui ne s'éteint pas » ; *Ignis non extinguitur* (Marc. ix. 47) ; pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie ; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume ; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du purgatoire purifient les ames, parce qu'où la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives ou purifiantes ; et au contraire que le feu d'enfer ne fait que dévorer les ames, parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur que des hommes frappés de la main de Dieu et impénitens tout ensemble : non, il n'y a rien de plus horrible, puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parloit comme d'un prodige, que Dieu avoit dissipés, et qui n'étoient pas touchés de componction ; *Dissipati sunt, nec compuncti* (Ps. xxxiv. 19.) : serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge ; frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Tel étoit le déloyal Pharaon, qui s'endurcissoit tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit, dans l'Apocalypse (*Apoc.* xvi. 9), que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordoient leurs langues et blasphémoient le Dieu du ciel, et ne faisoient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas

comme des damnés, qui commencent leur enfer à la vue du monde pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci? On leur arrache les biens de cette vie; ils se privent de ceux de la vie future, du siècle à venir : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et par leurs blasphêmes; « et il semble, dit Salvien, que leurs crimes se mul» tipliant avec leurs supplices, la peine même de leurs » péchés soit la mère de nouveaux désordres » : *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum* (De Gubernat. Dei. lib. VI. n. 13. p. 140.).

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup, et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie aient raison d'espérer du repos en l'autre, par la dureté de nos cœurs cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du crucifié : la croix dans les uns est une grâce; la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice : l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusqu'à l'enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances; [craignez] qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

Et vous, ô enfans de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie, et ne vous persuadez pas que vous soyez

confondus avec les méchans, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes gurres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgrâces, battus enfin des mêmes tempêtes. « Le » Seigneur connoît ceux qui sont à lui » (*II. Timoth.* II. 19.), et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille : « Le même mouvement, dit saint » Augustin (*De Civit. Dei. lib* I. *cap.* VIII. *t.* VII. » *col.* 8.), fait exaler la puanteur de la boue et la » bonne odeur des parfums » ; et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent, consument les méchans, purifient les justes ; et quoique l'on vous reproche, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage, la force de vous discerner.

Prenez la médecine ; la main de Dieu est invisiblement étendue [pour vous la présenter : recevez-la avec joie]. « Mes Frères, dit l'apôtre saint Jacques (*Jac.* I. 2. 3. 4. 12.), considérez comme le sujet d'une extrême joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience : or, la patience doit être parfaite dans ses œuvres et dans ses effets, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toute manière, et qu'il ne vous manque rien.... Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. « Si la tentation vous » presse, persévérez jusques à la fin » : *Persevera usque in finem ;* parce que la tentation ne persévèrera » pas toujours » : *Quia tentatio non perseverat usque in finem* (S. Aug. in Joan. Tract. XLV. n. 13. tom. III. part. II. col. 600.). Mais cet homme m'op-

prime par ses violences : *Et adhùc pusillùm, et non erit peccator* (Ps. XXXVI. 10) : « Encore un peu de » temps, et le pécheur ne sera plus ». Le médecin flatte son malade, mais ce délai est importun : « l'in- » firmité fait paroître long ce qui est court » : *Infirmitas facit diù videri quod citò est* (In Ps. XXXVI. serm. 1. n. 10. tom. IV. col. 262.). Quand un malade demande à boire, chacun se presse pour le servir; lui seul s'imagine que le temps est long. *Hodie*, « Aujourd'hui, dit le Fils de Dieu : ne crains pas ce sera bientôt. Cette vie passera bien vîte; elle s'écoulera comme un jour d'hiver, où le matin et le soir se touchent de près : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment que l'ennui et l'infirmité fait paroître long; quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court. O quánd vous serez dans la vie future !

Mais je gémis dans la vie présente, et je suis accablé de maux. Eh bien ! abandonnez-vous à l'impatience : en serez-vous bien plus soulagé, quand vous aurez ajouté le mal du chagrin, et peut-être celui du murmure, aux autres qui vous tourmentent? Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot : « Vous perdez » l'utilité de vos souffrances » : *Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis* (De Civit. Dei. lib. 1. c. XXXIII. tom. VII. col. 30.) : « Vous perdez l'utilité de votre misère, » vous êtes devenus misérables, et vous êtes demeu- » rés méchans ».

TROISIÈME SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LES DEVOIRS DES ROIS.

Quelle est la source de la puissance temporelle. Sentimens d'un roi sage qui voit les peuples soumis à son empire. Combien les souverains doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu profondément gravée. Services que l'Église a droit d'attendre des princes chrétiens. Quels sont leurs devoirs, pour faire régner Jésus-Christ sur leurs peuples. Qualités et dispositions qui leur sont nécessaires pour rendre la justice et connoître la vérité.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse : (paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'Évangile de ce jour. Matth. xxi. 5.)

PARMI toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe, et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de

l'ancienne Rome marchoient avec tant de pompe, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivoit avoit charge de les avertir qu'ils étoient hommes: *Respice post te, hominem te memento* (Apol. n. 33.).

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire; et au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce roi d'Israël « monté, disent-ils, sur une ânesse »: *Sedens super asinam*. Chrétiens, qui n'en rougiroit? est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne? Toutefois arrêtons, mes Frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe; mais plutôt pour fouler au pieds les grandeurs humaines; et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, apprenons avant toutes choses à nous dépouiller de l'ambition et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour, et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

Jésus-Christ est roi par naissance; il est roi par droit de conquête; il est encore roi par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps: il est roi par droit de conquête; et outre cet empire universel que lui donne

sa toute-puissance, il a conquis par son sang, et rassemblé par sa foi, et policé par son Evangile, un peuple particulier, recueilli de tous les peuples du monde : enfin il est roi par élection; nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous ratifions tous les jours un si digne choix par la profession publique du christianisme. Un si grand roi doit régner : sans doute qu'une royauté si réelle et fondée sur tant de titres augustes, ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instrumens de cette puissance : c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes; ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avancer de mon propre sens. Que seroit-ce qu'un particlier qui se mêleroit d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée : aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Ecriture, les sages avertissemens des papes, les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révéré la sainteté et la doctrine.

Et d'abord, pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire sainte pour y lire le sacre du roi Joas (*II. Par.* XXII. 10.), fils du roi Joram. Une mère dénaturée, et bien éloignée de celle dont la constance infatigable n'a eu de soin et d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avoit été déposée, avoit dépouillé ce jeune prince et usurpé sa couronne durant son bas âge. Mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, chrétiens, ce que dit le texte sacré : *Imposuerunt ei diadema, et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam*

legem. « Ils produisirent le fils du roi devant tout le » peuple ; ils mirent sur sa tête le diadème et le témoi- » gnage ; ils lui donnèrent la loi en sa main, et ils » l'établirent roi ». Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction : toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on fit retentir le temple du cri : « Vive le Roi » : *Imprecatique sunt ei, et dixerunt : Vivat Rex* (II. Par. XXIII. 11.).

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque : car ce témoignage que l'on met sur lui avec le diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience ; mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute, se fasse craindre, et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ, Roi des rois, et Jésus-Christ, souverain pontife, pour accomplir ces figures, met son Evangile sur votre tête et son Evangile en vos mains ; ornement auguste et royal, digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Église. L'Evangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne : l'Evangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre. Mais l'Evangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance : l'Evangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets. Et par-là Votre Majesté voit assez, premièrement, que Jésus-Christ veut régner sur vous ; c'est ce que je montrerai dans mon premier point : et que par vous il veut régner sur vos peuples ; mon second point le fera connoître, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

« Les rois règnent par moi », dit la sagesse éternelle : *Per me reges regnant* (Prov. VIII. 15.) ; et de là nous devons conclure non-seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire qu'aucun y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui tous les rois règnent : et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature ; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils ; « et il n'y a sur la terre aucune » puissance qu'il n'ait ordonnée » : *Non est potestas, nisi à Deo*, dit l'oracle de l'Ecriture (*Rom.* XIII. 1.).

Quand il veut faire des conquérans, il fait marcher devant eux son esprit de terreur, pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre : « Il les prend par » la main, dit le prophète Isaïe. Voici ce qu'a dit le » Seigneur à Cyrus mon oint : Je tournerai devant » ta face le dos des rois ennemis : je marcherai devant » toi, et j'humilierai à tes pieds toutes les grandeurs » de la terre : je romprai les barres de fer, je briserai » les portes d'airain ». *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram..... dors regum vertam : Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam* (Is. XLV. 1. 2.).

Quand le temps fatal est venu, qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force : « Je frapperai, dit-il, tout le royaume » d'Israël, je l'arracherai jusqu'à la racine, je le » jeterai où il me plaira, comme un roseau que les

» vents emportent » : *Percutiet Dominus Deus Israël, sicut moveri solet arundo in aquâ : et evellet Israël,..... et ventilabit eos trans flumen* (III. Reg. XIV. 15.) : « Ou il mêle dans les conseils un esprit de » vertige, qui fait errer l'Égypte incertaine comme » un homme enivré » : *Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare fecerunt Ægyptum,..... sicut errat ebrius et vomens* (Is. XIX. 14.) : en sorte qu'elle s'égare, tantôt en des conseils extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui détruisent toute la force de la majesté. Et même, lorsque les conseils sont modérés et vigoureux, Dieu les réduit en fumée par une conduite cachée et supérieure; parce qu'il est « profond en pensées (*Ps.* » XCI. 6.), terrible en ses conseils par-dessus les » enfans des hommes » (*Ps.* LXV. 5.); parce que « ses conseils étant éternels » *Consilium Domini in æternum manet* (Ps. XXXII. 11.), et embrassant dans leur ordre toute l'universalité des causes, « ils dissi» pent avec une facilité toute-puissante les conseils » toujours incertains des nations et des princes » : *Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum* (Ibid. 10.).

C'est pourquoi un roi sage, un roi capitaine, victorieux, intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que c'est « lui qui soumet ses peuples » sous sa puissance » : *Qui subdit populum meum sub me* (Ps. CXLIII. 3.). Il regarde cette multitude infinie comme un abîme immense, d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis; mais comme il sait que c'est le Seigneur qui domine à la puissance de la mer, et qui adoucit ses vagues irritées, voyant son état si calme, qu'il n'y a pas le moindre souffle qui en trouble la tranquillité : « O mon Dieu [dit-il], vous êtes mon protecteur;

» c'est vous qui faites fléchir sous mes lois ce peuple » innombrable » : *Protector meus, et in ipso speravi, qui subdit populum meum sub me.*

Pour établir cette puissance, qui représente la sienne, Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon (*Genes.* XLII. 15.), comme par une chose sacrée; et il ne croit pas outrager celui qui a dit : « Vous jurerez seulement au nom » du Seigneur » (*Deut.* X. 20.); parce qu'il a fait dans le prince une image mortelle de son immortelle autorité. « Vous êtes des Dieux, dit David » (*Ps.* LXXXI. 6.), et vous êtes tous enfans du Très-» Haut ». Mais, ô dieux de chair et de sang! ô dieux de terre et de poussière! vous mourrez comme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux, encore que vous mourriez, et votre autorité ne meurt pas : cet esprit de royauté passe tout entier à vos successeurs, et imprime partout la même crainte, le même respect, la même vénération. L'homme meurt, il est vrai; mais le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle.

Il est donc aisé de comprendre que de tous les hommes vivans, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus imprimée que les rois : car comment pourroient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si vive, si expresse, si présente? Le prince sent en son cœur cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance de commander : il voit qu'il ne fait que mouvoir les lèvres, et aussitôt que tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre. Et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active? Il pénètre les intrigues, les trames les plus secrètes. « Les oiseaux du » ciel lui rapportent tout » (*Eccle.* X. 20.). Il a même

reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une expérience, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* (Prov. XVI. 10.). Et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchoient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards de Dieu sont inévitables? Mais quand il voit les peuples soumis, « obligés, dit l'apôtre (*Rom.* XIII. 5.), à lui » obéir non-seulement pour la crainte, mais encore » pour la conscience », peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui toutes les consciences n'ont plus de secret? C'est là, c'est là sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des empereurs, les invite par ces beaux mots à réfléchir sur eux-mêmes, pour contempler la grandeur de la Majesté divine : « O monarques! respectez votre pourpre, révérez » votre propre autorité, qui est un rayon de celle de » Dieu; connoissez le grand mystère de Dieu en » vos personnes : les choses hautes sont à lui seul; » il partage avec vous les inférieures : soyez donc » les sujets de Dieu, comme vous en êtes les images » (*Orat.* XXVII. *tom.* I. *pag.* 471.).

Tant de fortes considérations doivent presser vivement les rois de mettre l'Evangile sur leurs têtes, d'avoir toujours les yeux attachés à cette loi supérieure, de ne se permettre rien de ce que Dieu ne

leur permet pas, de ne souffrir jamais que leur puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne. Certes, ils donneroient au Dieu vivant un trop juste sujet de reproche, si parmi tant de biens qu'il leur fait, ils en alloient encore chercher dans les plaisirs qu'il leur défend; s'ils employoient contre lui la puissance qu'il leur accorde, s'ils violoient eux-mêmes les lois dont ils sont établis les exécuteurs, les protecteurs.

C'est ici le grand péril des grands de la terre, des rois chrétiens. Comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions; par-dessus les autres hommes, ils ont à combattre leur propre puissance : car comme il est absolument nécessaire à l'homme d'avoir quelque chose qui le retienne, les puissances, sous qui tout fléchit, doivent elles-mêmes se servir de bornes : « Elles sont d'autant plus obligées de se » réduire sous cette discipline sévère, qu'elles savent » que le sentiment de leur pouvoir leur persuade » plus aisément de s'accorder les choses qui ne leur » sont pas permises » : *Tantò sub majore mentis disciplinâ se redigunt, quantò sibi per impatientiam potestatis suadere illicita quasi licentiùs sciunt.* C'est là, disoit un grand pape (*S. Greg. lib.* V. *Moral. cap.* XI. *t.* I. *col.* 145.), toute la science de la royauté; et voici, dans une sentence de saint Grégoire, la vérité la plus nécessaire que puisse jamais entendre un roi chrétien : « Nul ne sait user de la » puissance, que celui qui la sait contraindre » : celui-là sait maintenir son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop; qui la soutient au-dehors, et qui la réprime au-dedans; enfin qui, se résistant à lui-même, fait par un sentiment de justice ce qu'aucun autre ne pourroit entreprendre sans attentat : *Benè potestatem exercet, qui et retinere illam noverit et*

impugnare (S. Greg. lib. XXVI. cap. XXVI. col. 833.). Mais que cette épreuve est difficile ! que ce combat est dangereux ! qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose ! qu'il est malaisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'obstacle que de lui-même ! N'est-ce point peut-être le sentiment d'une épreuve si délicate, si périlleuse, qui fait dire à un grand roi pénitent : « Je me suis répandu comme de l'eau » ? (*Ps.* XXI. 14.). Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant point trouvé d'empêchement, s'est laissé aller à son poids et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de la mer, ô Dieu ! donnez des bornes à cette eau coulante, par la crainte de vos jugemens et par l'autorité de votre Evangile. Régnez, ô Jésus-Christ ! sur tous ceux qui règnent : qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre ; et ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

SECOND POINT.

Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Eglise catholique ; et j'entends ici par l'Eglise toute la société du peuple de Dieu. Jésus-Christ règne dans les Etats, lorsque l'Eglise y fleurit ; et voici en peu de paroles, selon les oracles des prophètes, la grande et mémorable destinée de cette église catholique. Elle a dû être établie malgré les rois de la terre, et dans la suite des temps elle a dû les avoir pour protecteurs. Un même psaume de David prédit en termes formels ces deux états de l'Eglise : *Quare fremuerunt gentes :* « Pourquoi les peuples » se sont-ils émus et ont-ils médité des choses vaines ? » Les rois de la terre se sont assemblés, et les prin- » ces ont fait une ligue contre le Seigneur et contre

» son Christ » (*Ps.* II. 1. 2.). Ne voyez-vous pas, chrétiens, les empereurs et les rois frémissant contre l'Eglise naissante, qui, cependant, toujours humble et toujours soumise, ne défendoit que sa conscience? Dieu vouloit paroître tout seul dans l'établissement de son Eglise; car écoutez ce qu'ajoute le même Psalmiste : « Celui qui habite au ciel » se moquera d'eux et l'Eternel se rira de leurs entre» prises » : *Qui habitat in cœlis, irridebit eos* (Ibid. 4.). O rois! qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous ayez nulle part dans l'établissement de son grand ouvrage : il lui plaît que des pêcheurs fondent son Eglise, et qu'ils l'emportent sur les empereurs.

Mais quand leur victoire sera bien constante, et que le monde ne doutera plus que l'Eglise, dans sa foiblesse, n'ait été plus forte que lui avec toutes ses puissances, vous viendrez à votre tour, ô empereurs! au temps qu'il a destiné, et on vous verra baisser humblement la tête devant les tombeaux de ces pêcheurs : alors l'état de l'Eglise sera changé. Pendant que l'Eglise prenoit racine par ses croix et par ses souffrances, les empereurs, disoit Tertullien (*Apolog. n.* 21.), ne pouvoient pas être chrétiens, parce que le monde, qui la tourmentoit, devoit les avoir à sa tête. « Mais maintenant », dit le saint Psalmiste : « *Et nunc, reges, intelligite* (Ps. II. 10.); maintenant qu'elle est établie, et que la main de Dieu s'est assez montrée, il est temps que vous veniez, ô rois du monde! Commencez à ouvrir les yeux à la vérité; apprenez la véritable justice, qui est la justice de l'Evangile : « O vous, qui jugez la » terre, servez le Seigneur en crainte » : *Servite Domino in timore* (Ibid. 11.) : dilatez maintenant son règne. Servez le Seigneur : de quelle sorte le servirez-vous? Saint Augustin vous le va dire :

« Servez-le comme des hommes particuliers, en » obéissant à son Evangile, comme nous avons » déjà [dit]; mais servez-le aussi comme rois, en » faisant pour son Eglise ce qu'aucuns ne peuvent » faire : sinon les rois » : *In hoc serviunt Domino reges, in quantum sunt reges, cùm ea faciunt ad serviendum illi, quæ non possunt facere nisi reges* (Ep. CLXXXV. n. 19. t. II. col. 651.). Et quels sont ces services considérables que l'Eglise exige des rois comme rois? de se rendre les défenseurs de sa foi, les protecteurs de son autorité, les gardiens et les fauteurs de sa discipline.

La foi, c'est le dépôt, c'est le grand trésor, c'est le fondement de l'Eglise. De tous les miracles visibles que Dieu a faits pour cet empire, le plus grand, le plus mémorable, et qui nous doit attacher le plus fortement aux rois qu'il nous a donnés, c'est la pureté de leur foi. Le trône que remplit notre grand monarque est le seul de tout l'univers où, depuis la première conversion, jamais il ne s'est assis que des princes enfans de l'Eglise. L'attachement de nos rois pour le saint Siége apostolique semble leur avoir communiqué quelque chose de la fermeté inébranlable de cette première pierre sur laquelle l'Eglise est appuyée : et c'est pourquoi un grand pape (c'est saint Grégoire) a donné dès les premiers siècles, cet éloge incomparable à la couronne de France, qu' « elle est autant au-dessus » des autres couronnes du monde, que la dignité » royale surpasse les fortunes particulières » : *Quantò cæteros homines regia dignitas antecedit, tantò cæterarum gentium regna regni vestri profectò culmen excellit* (Ep. lib. VI. Ep. VI. ad Child. Reg. t. II. col. 795.). Un si saint homme regardoit sans doute plus encore la pureté de la foi que la majesté du trône : mais qu'auroit-il dit, chrétiens, s'il

avoit vu durant douze siècles cette suite non interrompue de rois catholiques? S'il a élevé si haut la race de Pharamond, combien auroit-il célébré la postérité de saint Souis? et s'il en a tant écrit à Childebert, qu'auroit-il dit à Louis-Auguste?

Sire, votre majesté saura bien soutenir de tout son pouvoir ce sacré dépôt de la foi, le plus précieux et le plus grand qu'elle ait reçu des rois ses ancêtres: elle éteindra dans tous ses Etats les nouvelles partialités. Et quel seroit votre bonheur, quelle la gloire de vos jours, si vous pouviez encore guérir toutes les blessures anciennes! Sire, après ces dons extraordinaires que Dieu vous a départis si abondamment, et pour lesquels votre Majesté lui doit des actions de grâces immenses, elle ne doit désespérer d'aucun avantage qui soit capable de signaler la félicité de son règne: et peut-être, car qui sait les secrets de Dieu? peut-être qu'il a permis que Louis le juste, de triomphante mémoire, se soit rendu mémorable éternellement, en renversant le parti qu'avoit formé l'hérésie, pour laisser à son successeur la gloire de l'étouffer toute entière par un sage tempérament de sévérité et de patience. Sire, quoiqu'il en soit, et laissant à Dieu l'avenir, nous supplions votre Majesté qu'elle ne se lasse jamais de faire rendre aux oracles du Saint-Esprit et aux décisions de l'Eglise une obéissance non feinte, afin que toute l'Eglise catholique puisse dire d'un si grand roi, après saint Grégoire: « Nous devons » prier sans cesse pour notre monarque très-religieux » et très-chrétien, et pour la reine sa très-digne » épouse, qui est un miracle de douceur et de piété, » et pour son fils sérénissime, notre prince notre » espérance »: *Pro vitâ piissimi et christianissimi Domini nostri, et tranquillissimâ ejus conjuge, et mansuetissimâ ejus sobole semper orandum est*

(Epis. lib. IX. Ep. XLIX. t. II. col. 995.). Et s'il vivoit en nos jours, qui doute qu'il n'eût dit encore avec joie, pour la reine son auguste mère, dont le zèle ardent et infatigable auroit bien dû être consacré par les louanges d'un si grand pape. Nous devons donc prier sans relâche pour toutes ces personnes augustes, « pendant le temps desquelles, voici un »éloge admirable, les bouches des hérétiques sont »fermées », et leurs malice, leurs nouveautés, n'osent se produire : *Quorum temporibus hæreticorum ora conticescunt* (S. Gregor. Epist. lib. IX. Ep. XLIX. t. II. col. 965.). Mais reprenons le fil de notre discours.

L'Eglise a tant travaillé pour l'autorité des rois, qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnoient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. L'Eglise leur a ouvert une place plus vénérable : elle les a fait régner dans la conscience : c'est là qu'elle les a fait asseoir dans un trône, en présence et sous les yeux de Dieu même : quelle merveilleuse dignité! Elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, un devoir de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au fond du cœur non-seulement les premières pensées de rébellion, les mouvemens les plus cachés de sédition, mais encore et les plaintes et les murmures : et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par son exemple, qu'il en faut tout souffrir jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu.

Après des services si importans, une juste reconnoissance obligeoit les princes chrétiens à maintenir l'autorité de l'Eglise, qui est celle de Jésus-Christ même. Non, Jésus-Christ ne règne pas, si

son Eglise n'est autorisée : les monarques pieux l'ont bien reconnu; et leur propre autorité, je l'ose dire, ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Eglise. Ils ont fait quelque chose de plus : cette puissance souveraine, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a pas jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans toutes les affaires ecclésiastiques; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser trop, lorsqu'il promet son assistance aux prélats, qu'il les assure de son appui dans les fonctions de leur ministère, « afin, dit ce grand roi (*Lud.* »*Pius*), que notre puissance royale servant, comme »il est convenable, à ce que demande votre autorité, »vous puissiez exécuter vos décrets »: *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostrâ, perficere valeatis* (Cap. an. 823, c. IV. tom. I. p. 634. édit. Baluz.).

Mais, ô sainte autorité de l'Eglise, frein nécessaire de la licence et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue? abandonnée par les uns et usurpée par les autres, ou elle est entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères, Mais il faudroit un trop long discours pour exposer ici toutes ces plaies : Sire, le temps en éclaircira votre Majesté. Cette affaire est digne que votre Majesté s'y applique; et dans la réformation générale de tous les abus de l'Etat, qui est due à la gloire de votre règne, que l'on attend de votre haute sagesse, l'Eglise et son autorité, tant de fois blessées, recevront leur soulagement de vos mains royales. Et comme cette autorité de l'Eglise n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété, c'est ici principalement que les monarques chrétiens doivent faire régner Jésus-Christ sur les

peuples qui leur obéissent ; et voici en peu de mots quels sont leurs devoirs, comme le Saint-Esprit nous les représente.

Le premier et le plus connu, c'est d'exterminer les blasphèmes. Jésus-Christ est un grand roi, et le moindre respect que l'on doive aux rois, c'est de parler d'eux avec honneur. Un roi ne permet pas, dans ses Etats, qu'on parle irrévéremment même d'un roi étranger, même d'un roi ennemi, tant le nom de roi est vénérable partout où il se rencontre. Et quoi donc, ô Jésus-Christ, roi des rois, souffrira-t-on qu'on vous méprise et qu'on vous blasphème, même au milieu de votre empire! quelle seroit cette indignité! Ah! jamais un tel reproche ne ternira la réputation de mon roi. Sire, un regard de votre face sur ces blasphémateurs et sur ces impies, afin qu'ils n'osent paroître, et qu'on voie s'accomplir en votre règne ce qu'a prédit le prophète Amos, « que la cabale des libertins sera renversée » : *Auferetur factio lasciventium* (Am. VI. 7.); et ce mot du roi Salomon : « Un roi sage dissipe les im-» pies, et les voûtes des prisons sont leurs demeures » : *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem* (Prov. XX. 26.), sans égard ni aux conditions, ni aux personnes; car il faut un châtiment rigoureux à une telle insolence.

Non-seulement les blasphèmes, mais tous les crimes publics et scandaleux doivent être le juste objet de l'indignation du prince. « Le roi, dit le » même Salomon, assis dans le trône de son juge-» ment, dissipe tout le mal par sa présence » : *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo* (Ibid. 8.). Voyez qu'aucun mal ne doit échapper à la justice du prince. Mais si le prince entreprend d'exterminer tous les pécheurs, la terre sera déserte et son empire désolé. Remarquez aussi,

chrétiens, les paroles de Salomon; il ne veut pas que le prince prenne son glaive contre tous les crimes; mais il y en a toutefois aucun qui doive demeurer impuni, parce qu'ils doivent être confondus par la présence d'un prince vertueux et innocent. Voici quelque chose de merveilleux et bien digne de la majesté des rois : leur vie chrétienne et religieuse doit être le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux, qui sont confondus et réprimés par l'autorité de leur exemple, par leurs vertus. Qu'ils fassent donc régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité. Rien de plus grand dans les grands que cette noble obligation de vivre mieux que les autres; car ce qu'ils feront de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur empire. Et c'est pourquoi, dit saint Ambroise, « le prince doit bien méditer qu'il n'est pas » dispensé des lois, mais que, lorsqu'il cesse de leur » obéir, il semble en dispenser tout le monde par » l'autorité de son exemple »: *Nec legibus rex solutus est, sed leges suo solvit exemplo* (Apolog. Dav. II. cap. III. tom. I. col. 710.).

Enfin le dernier devoir des princes pieux et chrétiens, et le plus important de tous pour faire régner Jésus-Christ dans leurs Etats, c'est qu'après avoir dissipé les vices, à la manière que nous avons dite, ils doivent élever, défendre, favoriser la vertu; et je ne puis mieux exprimer cette vérité que par ces beaux mots de saint Grégoire, dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Maurice; c'est à votre majesté qu'il parle : « C'est pour cela, lui dit-il, que » la puissance souveraine vous a été accordée d'en-» haut sur tous les hommes, afin que la vertu soit » aidée, afin que la voie du ciel soit élargie, et que » l'empire terrestre serve à l'empire du ciel »: *Ad*

hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est; ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largiùs pateat; ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur (Epist. lib. III. Epist. LXV. ad Mauric. Aug. tom. II. col. 676.).

N'avez-vous pas remarqué cette noble obligation que ce grand pape impose aux rois, d'élargir les voies du ciel? Il faut expliquer sa pensée en peu de paroles. Ce qui rend la voie du ciel si étroite, c'est que la vertu véritable est ordinairement méprisée; car, comme elle se tient toujours dans ses règles, elle n'est ni assez souple, ni assez flexible pour s'accommoder aux humeurs, ni aux passions, ni aux intérêts des hommes : c'est pourquoi elle semble inutile au monde : et le vice paroît bien plus tôt, parce qu'il est plus entreprenant : car écoutez parler les hommes du monde dans le livre de la Sapience : « Le juste, disent-ils, nous est inutile » : *Inutilis est nobis* (Sap. II. 12.); il n'est pas propre à notre commerce, il n'est pas commode à nos négoces; il est trop attaché à son droit chemin pour entrer dans nos voies détournées. Comme donc il est inutile, on se résout facilement à le laisser là, et ensuite à l'opprimer; c'est pourquoi ils disent : « Trompons le juste, parce qu'il nous est inutile » : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis.* Elevez-vous, puissances suprêmes, voici un emploi digne de vous : voyez comme la vertu est contrainte de marcher dans des voies serrées; on la méprise, on l'accable : protégez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la cherchant, élargissez les voies du ciel, rétablissez ce grand chemin, et rendez-le plus facile : pour cela, aimez la justice; qu'aucuns ne craignent sous votre empire,

sinon les méchans; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons.

Ah! chrétiens, la justice, c'est la véritable vertu des monarques; c'est l'unique appui de la majesté; car qu'est-ce que la majesté? Ce n'est pas une certaine prestance qui est sur le visage du prince et sur tout son extérieur; c'est un éclat plus pénétrant, qui porte dans le fond des cœurs une crainte respectueuse : cet éclat vient de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon. « Ce prince, dit l'Ecriture (*I. Paral.* XXIX. » 23.), s'assit dans le trône de son père, et il plut » à tous » : *Sedit Salomon super solium.... pro patre suo, et cunctis placuit.* Voilà un prince aimable qui gagne les cœurs par sa bonne grâce; il faut quelque chose de plus fort pour établir la majesté, et c'est la justice qui le donne; car, après ce jugement mémorable de Salomon, écoutez le texte sacré : « Tout » Israël, dit l'Ecriture, apprit que le roi avoit jugé, » et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de » Dieu étoit en lui » : *Audivit omnis Israel judicium quod judicâsset rex, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo* (III. Reg. III. 28.). Sa mine relevée le faisoit aimer; mais sa justice le fait craindre, de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus sérieux et plus circonspect. C'est cet amour mêlé de crainte que la justice fait naître, et avec lui le caractère véritable de la majesté.

Donc, ô rois, dit l'Ecriture, « aimez la justice » (*Sap.* I. 1.), et sachez que c'est pour cela que vous êtes rois. Mais pour pratiquer la justice, connoissez la vérité; et pour connoitre la vérité, mettez-vous en état de l'apprendre. Salomon, possédé d'un désir immense de rendre la justice à son peuple, fait

à Dieu cette prière : « Je suis, dit-il, ô Seigneur !
» un jeune prince qui n'ai point encore l'expérience,
» qui est la maîtresse des rois » : *Ego autem sum puer parvulus, ignorans egressum et introitum meum* (III. Reg. III. 7.). En passant ne croyez pas qu'il parle ainsi par foiblesse de courage; il paroissoit devant ses juges avec la plus haute fermeté, et il avoit déjà fait sentir aux plus grands de son Etat qu'il étoit le maître. Mais quand il parle à Dieu, il ne rougit point de trembler devant une telle majesté, ni de confesser son ignorance, compagne nécessaire de l'humanité. Après quoi, le désir de rendre justice lui met cette parole en la bouche :
« Donnez donc à votre serviteur un cœur docile,
» afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner
» entre le bien et le mal » : *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum* (Ibid. 9.). Ce cœur docile, qu'il demande, n'est point un cœur incertain et irrésolu ; car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible; mais elle ne se fixe jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile. Telle est la prière de Salomon.

Mais voyons ce que Dieu lui donne en exauçant sa prière. « Dieu donna, dit l'Ecriture, à Salomon
» une sagesse merveilleuse et une prudence très-
» exacte » : *Dedit quoquè Deus sapientiam Salomoni, et prudentiam multam nimis* (III. Reg. IV. 29.). Remarquez la sagesse et la prudence : la prudence, pour bien pénétrer les faits ; la sagesse, pour posséder les règles de la justice : et pour obtenir ces deux choses, voici le mot important : « Dieu lui donna, dit l'Histoire
» Sainte, une étendue de cœur comme le sable de la
» mer » : *Latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* (Ibid.). Sans cette merveilleuse

étendue de cœur, on ne connoît jamais la vérité; car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil, pour ainsi dire, et d'un seul endroit; chacun la trouve dans son intérêt, dans ses soupçons, dans ses passions, et la porte, comme il l'entend, aux oreilles du souverain. Il faut donc un cœur étendu pour recueillir la vérité de-çà et de-là, partout où l'on en découvre quelque vestige : et c'est pourquoi il ajoute, « un cœur étendu comme le » sable de la mer »; c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités, de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré. Tel étoit le roi Salomon. Ne disons pas, chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste; et retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu; tournons-nous au Dieu des armées et faisons une prière pour notre roi.

O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste, mais pénétrante, que désiroit Salomon. Ce seroit trop vous demander pour un homme, que de vous prier, ô Dieu vivant, que le roi ne fût jamais surpris; c'est le privilége de votre science de n'être pas exposé à la tromperie : mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu! faites qu'il la cherche; ô Dieu! faites qu'il la trouve; car, pourvu qu'il sache la vérité, vous lui avez fait le cœur si droit, que nous ne craignons rien pour la justice.

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant ses forces dont il est chargé (*III. Reg.* XII. 4.). Il se remue pour votre majesté quelque

chose d'illustre et de grand, et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent : portez la gloire de votre nom et celle du nom français à une telle hauteur, qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félicité [éternelle].



QUATRIÈME SERMON.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA JUSTICE.

Origine de la justice parmi les hommes. Devoirs communs qu'elle impose à tous : devoirs particuliers qu'elle prescrit à ceux qui ont en main l'autorité publique. Désordres presque universels que l'intérêt propre cause dans le monde. Soins et précautions que les hommes et surtout les grands sont obligés de rendre pour bien connoître la vérité. Charité et condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres. Clémence que les princes doivent faire paroître dans l'exercice de la justice et dans le soulagement de la misère.



Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre Roi juste et sauveur vient à vous (Zach. IX. 9.).

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des hommes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce roi de

gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste et qu'il est sauveur; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif, en l'honneur de ce roi juste et sauveur, je me sens invité, Messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice; et de vous la faire voir, comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paroît le plus profitable; mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne par son importance, et m'accable presque de son poids; car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, Messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, Sire, votre présence, qui devroit m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connoîtroient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendoient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étois dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferois beaucoup davantage en faisant des panégyriques qu'en proposant des instruc-

tions; mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix toute entière au Saint-Esprit, qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop long-temps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police; la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières; elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires; puisque en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : *Justitiâ firmatur solium* (Prov. XVI. 12.).

Faisons paroître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette

chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joel « le Docteur de la » justice », en enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis Doctorem justitiæ* (Joel. II. 23.)

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paroître seule; aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles, autrement elle est inégale dans sa conduite; elle doit connoître le vrai et le faux dans les faits qu'on lui expose, autrement elle est aveugle dans son application; enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence, autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles; la prudence l'éclaire dans les faits; la bonté lui fait supporter les misères et les foiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Si je voulois remonter jusqu'au principe, il faudroit vous dire, Messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurois à vous exposer avec le grave Tertullien, que « la divine » bonté ayant fait tant de créatures, la justice di» vine les a ordonnées et rangées chacune en sa place » : *Bonitas operata est mundum, justitia modulata*

est.... Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit (Adversùs Marcion. lib. II. n. 12.). C'est donc elle, qui, ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux élémens, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu : c'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières, dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites, ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

Là il me seroit aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier, par une justice éternelle; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ensuite nous verrions, Messieurs, comme la justice découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos ames l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constante uniformité de la justice divine. D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde, et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Ecriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des

principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle » de donner à chacun ce qui lui appartient », *Constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi* (Instit. lib. I. tit. I.), il est aisé de connoître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

Et certainement, chrétiens, comme par le nom de vertu nous prétendons désigner non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée, il est aisé de juger que, quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamment dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout-à-fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier, à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande, pour se soutenir, un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre foiblesse humaine, et une résolution arrêtée de ne s'écarter jamais des maximes justement posées. Or il est clair que, pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme; autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche; on regardera les visages contre le précepte de la loi (*Levit.* XIX. 15.), c'est-à-dire qu'on opprimera le foible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

En effet, il est remarquable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on

fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent ; si un bon droit lui paroît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle ; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun, c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé : l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien, même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de ne lui servir que de prétexte ; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personnes, la justice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice ; c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires ; tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable; mais pour descendre au détail de ces obligations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des

autres de garder inviolablement la justice ; mais que ceux qui ont en main, ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être fermes non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourroit maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente sa pudeur, affoiblit sa force et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible que de connoître et de condamner les injustices des autres, nous les voyons détestées par une clameur universelle ; mais se détacher de soi-même pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandoit ce grand géomètre (*) pour la remuer hors de son centre, mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvemens irréguliers que l'intérêt y fait naître? Quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies? Mais, hélas, où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas ; nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Evangile confirme cette foi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne faites point » à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait » (*Tob.* IV. 16. *Luc.* VI. 31.). Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa for-

(*) Archimede de Syracuse.

tune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous de la part de Dieu : O hommes, quels que vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que, vous tirant du pair, elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre, puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si verè utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum* (Ps. LVII. 1.) : « Si c'est » véritablement que vous parlez de la justice, jugez » donc droitement, ô enfans des hommes! » Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes! vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice : dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens : on entend partout retentir ce nom sacré; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cesserez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes équitablement, et ne

vous laissez pas aveugler par votre intérêt : contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car, en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique, que de crier à l'injustice et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui; comme si ces lois que nous implorons ne servoient qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres, et que la justice n'eût été donnée que comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter, et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques.

Fuyons un si grand excès, gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes Lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice; deux mesures, deux balances, deux poids inégaux; une grande mesure pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons : car, comme dit le prophète : « c'est une chose abominable devant le Seigneur » (*Prov.* XX. 23.). Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice; je veux dire, faisons, chrétiens, comme nous voulons qu'on nous fasse : c'est la loi et les prophètes (*Matth.* VII. 17.). Gardons l'égalité envers tous, et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son crédit et le grand par sa puissance : gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement cer-

taines sortes de dettes et d'oublier tout-à-fait les autres. Au lieu de savoir connoître ce que doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées; et comme si ces lois étoient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle; non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux; mais du moins pour payer exactement; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers, qui seuls soutiennent depuis si long-temps cet éclat, que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe; ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodemens déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice, quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain: vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, Dieu du monde et de la Cour, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices ? qui ne fait pas gloire de s'en défier ? Mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes pièges? « Parcourez, dit le pro- » phète Jérémie, toutes les rues de Jérusalem, con- » sidérez attentivement, et cherchez dans toutes les » places si vous trouverez un homme droit et de » bonne foi. S'il y en a quelqu'un qui jure par moi, » en disant : Vive le Seigneur! il se servira fausse- » ment de ce serment même » : *Circuite vias Jeru salem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium et quærentem fidem..... Quod si etiam, Vivit Dominus, dixerint : et hoc falsò jurabunt* (Jerem. v. 1. 2.). On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, » disoit Salvien, n'étoit plus un genre de crime, » mais une façon de parler » : *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis* (Salv. lib. IV. de Guber. Dei. n. 14. p. 87.). Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fonds pour le rendre, mais quelque

détour de conscience pour le retenir : on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différens, que la justice, repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, » comme dit le prophète Isaïe : la vérité tombe par » terre, et ne peut plus percer de si grands obstacles, » ni trouver aucune place parmi les hommes » : *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longè stetit ; quia corruit in plateâ veritas, et æquitas non potuit ingredi* (Is. LIX. 14.).

Dans cette corruption presque universelle que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du Monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie que tu as été sagement entreprise ! Il n'y a rien, Messieurs, de plus nécessaire au monde, que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ces bornes, se met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider : et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions veulent qu'on entre dans

leurs sentimens? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante régularité! Il n'est ni assez souple, ni assez flexible, pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, Messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* (Sap. II. 12.) : « Trompons, disent-ils, l'homme juste » : remarquez cette raison ; « parce qu'il nous est inutile » : il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser ; ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissances du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur; c'est trop peu dire, déchargez votre ame, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se main-

tenir au-dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, dit le grand pape saint Grégoire, » que la puissance a été donnée à nos maîtres : afin » que ceux qui veulent le bien, soient aidés, et que » les voies du ciel soient dilatées » : *Ad hoc enim potestas super omnes homines Dominorum meorum pietati cœlitus data est; ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largiùs pateat* (Epist. LXV. ad Mauric. Aug. tom. II. p. 676.). Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler foiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchans n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête, que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité avec une force invincible : et nous pouvons bien le publier, devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Ecriture donne au roi Salomon au commencement de son règne; elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône du » Seigneur, en la place de David son père, et il plut » à tous » : *Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre suo, et cunctis placuit* (I. Par. XXIX. 23.). Remarquons ici, en passant, Messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose

bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion; mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Ecriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit, de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connoissance, la même Ecriture relève son style, et parle de lui en ces termes : « Tout Israël entendit que le roi jugeoit » droitement, et ils craignirent le roi, voyant que » la sagesse de Dieu étoit en lui pour rendre justice » : *Audivit itaque omnis Israel judicium quod rex judicâsset, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* (III. Reg. III. 28.). Sa mine haute et relevée le faisoit aimer; sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiroient sous sa protection, et les méchans appréhendoient son bras et ses yeux, qu'ils voyoient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connoître la vérité. La sagesse de Dieu étoit en lui, et l'amour qu'il avoit pour la justice lui faisoit trouver les moyens de la bien connoître : c'est la seconde qualité que la justice demande, et j'ai promis aussi de la traiter dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse, qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre l'iniquité de Sodome et de

» Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes se sont » aggravés jusqu'à l'excès. Je descendrai, et je verrai » s'ils ont fait selon la clameur qui est venue contre » eux jusqu'à moi, ou si leurs œuvres sont con- » traires, afin que je le sache au vrai »: *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint : an non est ita, ut sciam* (Gen. XVIII. 20. 21.). Saint Isidore de Damiette, et après lui le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles (*S. Isid. Epist. lib.* I. *ep.* CCCX. *S. Greg. Moral. lib.* XIX. *cap.* XXV. *tom.* I. *col.* 628.). Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai et je verrai » ; afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances, puisque celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition et vient en personne pour voir. C'est, Messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant : « Le cri est venu à moi », il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout ; mais en ajoutant après : « je des- » cendrai et je verrai », il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter, mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur

jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente, il faut chercher de soi-même, et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connoître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit : il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent pour monter à cette hauteur où ils sont placés ; mais plutôt il faut qu'ils descendent pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Je descendrai et je verrai ; c'est-à-dire qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon, de ce haut faîte, où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnoître les choses de plus près, et recueillir de-çà et de-là, les traces dispersées de la vérité ; et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu' « il avoit le cœur étendu comme le sable de la mer » : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris* (III. Reg. IV. 29.) : c'est-à-dire qu'il étoit capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et éviter les surprises.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils, et son successeur, et parmi

plusieurs graves avertissemens, il lui donne celui-ci très-considérable : « Prenez garde, lui dit-il, mon » fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, » et de quel côté vous vous tournerez » : *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumquè te verteris* (III. Reg. II. 3.). De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner des impressions contraires à la vérité : entendez distinctement tout ce que vous faites, et connoissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez ; « afin, dit-il, que le » Seigneur soit avec vous et confirme toutes ses pro» messes touchant la félicité de votre règne » : *Ut confirmet Dominus universos sermones suos* (Ib. 4.).

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon, son successeur ; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation où il se voyoit, avoit ce malheur attaché, que dans cette multitude infinie qu'il voyoit s'empresser autour de lui, il n'y en avoit presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance, et il vit aussi que la défiance jetoit l'esprit dans l'incertitude et fermoit d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avoit rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu, vous avez fait régner votre servi» teur en la place de David, mon père ; et moi, je » suis un petit enfant, qui ne sais ni par où il faut com» mencer, ni par où il faut sortir des affaires » : *Ego*

autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum (III. Reg. III. 7.). Ne croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par foiblesse : il parloit et il agissoit dans ses conseils avec la plus haute fermeté, et il avoit déjà fait sentir aux plus grands de son Etat qu'il étoit le maître. Mais tout sage et tout absolu qu'il étoit, il voyoit qu'en la présence de Dieu toute cette force n'étoit que foiblesse, et que toute cette sagesse n'étoit qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus ;* et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi, le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, » ô Dieu ! à votre serviteur, un cœur docile, afin qu'il » puisse juger votre peuple et discerner entre le bien » et le mal ; car, autrement, qui pourroit conduire » cette multitude infinie ? » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum : quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum ?* (*Ibid.* 9.)

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice ; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile : par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu ; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive. C'est donc qu'il considéroit que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations, et que ce n'est pas toujours la foiblesse du génie, mais souvent même sa force, qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir : *Non recipit stultus verba*

prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus (Prov. XVIII. 2.) : « L'insensé ne reçoit point » les paroles de prudence, si vous ne lui parlez selon » ce qu'il a dans le cœur ». De là vient que, regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile; c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde, et l'Ecclésiastique l'avoit bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un ami » fidèle, et qui raconte son droit à une oreille atten- » tive ! » *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti* (Eccli. XXV. 12.). Ce grand homme a joint ensemble, dans ce seul verset, deux des plus sensibles consolations de la vie humaine; l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui écoute et l'œil qui voit, c'est » le Seigneur qui les a faits » : *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque* (Prov. XX. 12.). Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs, et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un : mais il semble que la justice,

voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également, qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais, après avoir exposé de quelle importance il est que les personnes publiques recherchent la vérité, avec quelle force et de quelle voix ne faudroit-il pas nous élever contre ceux qui entreprendroient de l'obscurcir par leurs faux rapports ! Qu'attendez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre ? Quoi ! vous voulez ôter la lumière au monde et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre ! Vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres ; et non contens de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes, vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince. Ah ! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinemens d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques et que de voler les trésors publics ; car le vrai trésor d'un Etat, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, Messieurs, comme vous parlez, surtout dans la Cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obs» cures ne se perdent pas en l'air » : *Sermo obscurus in vacuum non ibit* (Sap. I. 11.). Chacun écoute et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait

que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot, qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT.

Ce seroit ici, chrétiens, qu'il faudroit vous faire voir que la justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère, [qu'elle] doit être exercée avec quelque tempérament, et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria* (Terent. Heautontimorum, act. IV. scen. IV.). La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois; et il me seroit aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts; autrement notre nature ayant tant de foible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudroit et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent, la même justice qui nous fait entrer en société, nous oblige, en

faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses (*Eph.* IV. 2.). Comme la foiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'apôtre: « Supportez-vous mutuellement en charité (*Coloss.* » III. 13), et portez le fardeau les uns des autres »: *Alter alterius onera portate* (Gal. VI. 2.); et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi: au contraire, et il le faut dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentimens et à leurs humeurs; et dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les foiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'Histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence, et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevoient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis: *Audivimus quod reges domûs Israel clementes sint* (III. Reg. XX. 31.): « Les rois » de la maison d'Israël ont la réputation d'être clé» mens ». Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise, et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi: *In hilaritate vultûs regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus*, dit le sage Salomon (*Prov.* XVI. 15.); c'est-à-dire, « La sérénité du visage du prince

» c'est la vie de ses sujets, et sa clémence est sem-
» blable à la pluie du soir ». A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes, qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avoit desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter, que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente, au contraire, l'état où nous tombons par nos fautes; puisque c'est là, en effet, que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus? Selon cette explication, la rosée du matin, ce seroit la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir seroit le pardon accordé aux fautes; et ainsi Salomon nous feroit entendre que, pour réjouir la terre et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent, pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, Messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner, sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières? Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume et sacrifie à un faux honneur tant d'ames que Jésus-Christ a rachetées,

peut-on être chrétien et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affoiblir les résolutions (*)? Je ne puis presque plus retenir mon cœur; et si je ne songeois où je suis, je me laisserois épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une foiblesse; mais dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie et quelquefois il néglige; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets que Théodose le Grand se tenoit obligé, dit saint Ambroise, quand on le prioit de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeoit avec Salomon, qu' « il étoit plus beau et plus glorieux de » surmonter sa colère, que de prendre des villes et » de défaire des armées (*Prov.* XVI. 32.); et c'est » alors, dit le même Père, qu'il étoit plus porté à la » clémence, quand il se sentoit ému par un plus vif

(*) Bossuet a ici en vue l'edit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. *Édition de Déforis.*

» ressentiment » : *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cùm rogaretur ignoscere; et tunc propior erat veniæ, cùm fuisset commotio major iracundiæ* (Orat. de Obit. Theod. n. 13. tom. II. col. 1201.).

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes, à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentimens; la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. « Pardonne, dit le Fils de Dieu » (*Matth.* XVIII. 22.) : je ne dis pas jusqu'à sept fois, » mais jusqu'à septante-sept fois »; c'est-à-dire pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la Cour : c'est là que les vengeances sont infinies; et quand on ne les pousseroit pas par ressentiment, on se sentiroit obligé de le faire par politique : on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre, sur la fin de ce discours, cette maxime anti-chrétienne, que je pourrois peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes Frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère que nous avons trop méritée : et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons

donc, chrétiens; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes, et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté; c'est de supporter les foiblesses et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande; c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation que d'exiger une dette; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avoit bien compris cette vérité, lorsque ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour être le gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étoient les droits de sa charge, mais encore quelles étoient les forces du peuple : « Il vit que les capi-» taines-généraux qui l'avoient précédé dans cet » emploi, avoient trop foulé ce pauvre peuple » : *Duces gravaverunt populum;* « mais surtout, comme » il est assez ordinaire, que leurs ministres insolens » l'avoient entièrement épuisé » : *Sed et ministri eorum depresserunt populum* (II. Esd. v. 14. 15.). Voyant donc ce peuple qui n'en pouvoit plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager; et bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avoient fait les généraux ses prédé-

cesseurs, il crut qu'il devoit remettre, comme porte le texte sacré (*Ibid.* 10. 18.), beaucoup des droits qui lui étoient dus légitimement : et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Dieu, souvenez-vous de moi en bien, à »proportion des grands avantages que j'ai causés à » ce peuple » : *Memento meî, Deus meus, in bonum, secundùm omnia quæ feci populo huic* (Ibid. 19.). C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels : et ce Dieu, si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face (*I. Cor.* 1. 29.), a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage, et croyons que les princes qui ont le cœur grand, sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles : mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré ; en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien : car comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé,

chrétiens, de leur donner un grand cours et de leur faire une ouverture large et spacieuse; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnoître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois même ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent : il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu seul est la bonté véritable » : *Nemo bonus nisi unus Deus* (Marc. x. 18.). En lui seul abonde le bien; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes; et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon : ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui; nous n'estimons que les biens du monde; nous n'admirons que les grandeurs de la fortune; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfans est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes, soient les plus illustres présens du ciel : car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles; voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présens indifférem-

ment à ses ennemis et à ses amis : regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles : voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfans de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfans. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses ; c'est ravilir la majesté, que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il veut nous donner; et nous soupirons encore après des biens périssables ! Non, mes Frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre ; ne lui demandons rien moins que lui-même : nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, Sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté, afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ : un roi juste, qui rétablisse les lois ; un roi sauveur, qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*



PREMIER SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT,

SUR

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Trois sortes d'ennemis auxquels le pécheur a mérité d'être livré par son crime. Jésus laissé à lui-même, abandonné à la malice des Juifs, accablé de tout le poids de la justice de son Père, pour nous délivrer de ses trois sortes d'ennemis. Honte et douleur, suites naturelles de chaque péché, et causes de son agonie : avec quelle violence il éprouve ces deux sentimens. Tout l'usage de sa puissance, même naturelle, suspendu, pour laisser à ses ennemis plus de liberté de le faire souffrir. Combien inconcevable la douleur, l'oppression et l'angoisse que son ame endure sous la main de Dieu qui le frappe.

Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm.

Dieu a mis en lui seul l'iniquité de nous tous (Is. LIII. 6.).

Il n'appartient qu'à Dieu de nous parler de ses grandeurs; il n'appartient qu'à Dieu de nous parler aussi de ses bassesses. Pour parler des grandeurs de Dieu, nous ne pouvons jamais avoir des conceptions assez hautes; pour parler de ses humiliations, nous n'oserions jamais en avoir des pensées assez basses : et dans l'une et dans l'autre de ces deux choses, il

faut que Dieu nous prescrive jusqu'où nous devons porter la hardiesse de nos expressions. C'est en suivant cette règle, que je considère aujourd'hui le divin Jésus comme chargé et convaincu de plus de crimes que les plus grands criminels du monde. Le prophète Isaïe l'a dit dans mon texte; et c'est pourquoi parlant du Sauveur, « Nous l'avons vu, dit-il, » comme un lépreux » : *Et nos putavimus eum quasi leprosum* (Is. LIII. 4.); c'est-à-dire non-seulement comme un homme tout couvert de plaies, mais encore comme un homme tout couvert de crimes, dont la lèpre étoit la figure. O saint et divin lépreux! ô juste et innocent accablé de crimes! je vous regarderai dans tout ce discours courbé et humilié sous ce poids honteux, dont vous n'avez été déchargé qu'en portant la peine qui leur étoit due.

C'est sur vous, ô croix salutaire, arbre autrefois infâme, et maintenant adorable, c'est sur vous qu'il a payé toute cette dette; c'est vous qui portez le prix de notre salut; c'est vous qui nous donnez le vrai fruit de vie. O croix, aujourd'hui l'objet de toute l'Eglise, que ne puis-je vous imprimer dans tous les cœurs! remplissez-moi de grandes idées des humiliations de Jésus; et afin que je puisse mieux prêcher ses ignominies, souffrez auparavant que je les adore, en me prosternant devant vous, et disant : *O Crux!*

La plus douce consolation d'un homme de bien affligé, c'est la pensée de son innocence; et parmi les maux qui l'accablent, au milieu des méchans qui le persécutent, sa conscience lui est un asile. C'est, mes Frères, ce sentiment qui soutenoit la constance des saints martyrs; et dans ces tourmens inouis qu'une fureur ingénieuse inventoit contre eux, quand ils méditoient en eux-mêmes qu'ils souffroient comme chrétiens, c'est-à-dire comme saints

et comme innocens, ce doux souvenir charmoit leurs douleurs et répandoit dans leurs cœurs et sur leurs visages une sainte et divine joie.

Jésus, l'innocent Jésus n'a pas joui de cette douceur dans sa passion; et ce qui a été donné à tant de martyrs, a manqué au roi des martyrs. Il est mort, il est mort, et on lui a, pour ainsi dire, peu-à-peu arraché sa vie avec des violences incroyables; et parmi tant de honte et tant de tourmens, il ne lui est pas permis de se plaindre, ni même de penser en sa conscience qu'on le traite avec injustice. Il est vrai qu'il est innocent à l'égard des hommes; mais que lui sert de le reconnoître, puisque son Père, d'où il espéroit sa consolation, le regarde lui-même comme un criminel? c'est Dieu même qui a mis sur Jésus-Christ seul les iniquités de tous les hommes. Le voilà, cet innocent, cet Agneau sans taches devenu tout-à-coup ce bouc d'abomination, chargé des crimes, des impiétés, des blasphèmes de tous les hommes. Ce n'est plus ce Jésus qui disoit autrefois si assurément : « Qui de vous me re- » prendra de péché »? (*Joan.* VIII. 46.) il n'ose plus parler de son innocence : il est tout honteux devant son Père : il se plaint d'être abandonné; mais au milieu de ces plaintes, il est contraint de confesser que cet abandonnement est très-équitable.

Vous me délaissez, ô mon Dieu : eh! mes péchés l'ont bien mérité : *Longè à salute meâ verba delictorum meorum* (Ps XXI. 1.) : C'est en vain que je vous prie de me regarder; les crimes dont je suis chargé ne permettent pas que vous m'épargniez : *Longè à salute meâ.* Frappez, frappez sur ce criminel, punissez mes péchés, c'est-à-dire les péchés des hommes, qui sont véritablement devenus les miens. Ne croyez pas, mes Frères, que ce soit ici une vaine idée : non, le mystère de notre salut n'est pas

une fiction; le délassement de Jésus-Christ n'est pas une invention agréable : cet abandonnement est effectif; et si vous voulez être convaincus qu'il est traité véritablement comme un criminel, prêtez seulement l'oreille au récit de sa passion douloureuse.

Le pécheur a mérité par son crime d'être livré aux mains de trois sortes d'ennemis : le premier ennemi, c'est lui-même; son premier bourreau, c'est sa conscience. « Il est nécessaire, dit saint Augus-» tin, que le pécheur soit tourmenté, en se servant » à lui-même de bourreau » : *Torqueatur necesse est, sibi scipso tormento* (In Psalm. XXXVI. serm. II. n. 10. tom. IV. col. 270.). Ce n'est pas assez de lui-même : il faut, en second lieu, chrétiens, que les autres créatures soient employées pour venger l'injure de leur Créateur. Mais le comble de sa misère, c'est que Dieu arme contre lui sa main vengeresse, et brise une ame criminelle sous le poids intolérable de sa vengeance. O Jésus! ô Jésus! Jésus que je n'oserai plus nommer innocent, puisque je vous vois chargé de plus de crimes que les plus grands malfaiteurs, on vous va traiter selon vos mérites. Au jardin des Olives, votre Père vous abandonne à vous-même : vous y êtes tout seul, mais c'est assez pour votre supplice; je vous y vois suer sang et eau. De ce triste jardin, où vous vous êtes si bien tourmenté vous-même, vous tomberez dans les mains des Juifs, qui soulèveront contre vous toute la nature. Enfin vous serez attaché en croix, où Dieu, vous montrant sa face irritée, viendra lui-même contre vous avec toutes les terreurs de sa justice, et fera passer sur vous tous ses flots. Baissez, baissez la tête : vous avez voulu être caution, vous avez pris sur vous nos iniquités; vous en porterez tout le poids; vous payerez tout du long la dette, sans remise, sans miséricorde.

Il le veut bien, il n'est que trop juste : mais, hélas ! de son chef il ne devoit rien : mais, hélas ! c'est pour vous, c'est pour moi qu'il paye. Joignons-nous ensemble, mes Frères, et faisons quelque chose à la décharge de ce pleige (*) innocent et charitable. Eh ! nous n'avons rien à donner, nous sommes entièrement insolvables; c'est lui seul qui doit tout porter sur ses épaules. Et du moins donnons-lui des larmes, donnons-lui du moins des soupirs, et laissons-nous du moins attendrir par une charité si bienfaisante. Vous en allez entendre (l'histoire; et plût à Dieu, mes Frères, qu'elle soit interrompue par nos larmes, qu'elle soit entrecoupée par nos sanglots !

PREMIER POINT.

Mes Frères, la première peine d'un homme pécheur, c'est d'être livré à lui-même; et certainement il est bien juste. Le péché, dit saint Augustin (*Enarr. in Psalm.* XLV. *n.* 5. *tom.* IV. *col.* 400.), traîne son supplice avec lui; quiconque le commet, s'en punit le premier lui-même : témoin ce ver qui ne meurt jamais; témoin ces troubles, ces inquiétudes d'une conscience agitée. Tout cela suffit pour nous faire entendre que le pécheur est lui-même son supplice; et si nous ne sentons pas cette peine durant le cours de cette vie, Dieu nous la fera sentir un jour dans toute son étendue. Mais ne nous arrêtons pas aujourd'hui à toutes ces propositions générales, et faisons-en l'application à l'état de Jésus souffrant.

Enfin le temps étant arrivé auquel il devoit paroître comme criminel, Dieu commence à lui faire sentir le poids des péchés, par la peine qu'il se fait lui-

(*) Vieux terme de pratique, qui signifie *celui qui sert de caution.*

même. Durant tout le cours de sa vie il parle de sa passion avec joie, il désire continuellement cette heure dernière ; c'est ce qu'il appelle son heure (*Joan.* XIII. 1.) par excellence, comme celle qui est la fin de sa mission, et qu'il attend par conséquent avec plus d'ardeur. Mais il ne faut pas, chrétiens, que son esprit soit toujours tranquille : c'est une secrète dispensation de la Providence divine, qu'il aille à la mort avec tremblement, parce qu'il y doit aller comme un criminel, parce qu'il doit s'affliger, se troubler lui-même. C'est pourquoi, sentant approcher ce temps, « Maintenant, dit-il, mon » ame est troublée » : *Nunc anima mea turbata est* (Joan. XII. 27.) : c'est-à-dire, jusqu'à cette heure elle n'avoit encore senti aucun trouble; maintenant que je dois paroître comme criminel, il est temps qu'elle soit troublée. Aussi est-il troublé sans mesure par quatre passions différentes; par l'ennui, par la crainte, par la tristesse, et par la langueur : *Cœpit tædere, et pavere, et contristari, et mæstus esse* (Matth. XXVI. 37. Marc. XIV. 33.).

L'ennui jette l'ame dans un certain chagrin, qui fait que la vie est insupportable, et que tous les momens en sont à charge : la crainte ébranle l'ame jusqu'aux fondemens, par l'image de mille tourmens qui la menacent : la tristesse la couvre d'un voile épais, qui fait que tout lui semble une mort : et enfin cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement, et comme un abattement de toutes les forces. Voilà l'état du Sauveur des ames allant au jardin des Olives, tel qu'il est représenté dans son Evangile. Ah ! qu'il commence bien à faire sa peine ! Mais, en effet, ce n'est encore ici qu'un commencement : et avant que de passer outre dans le récit de son histoire, pour vous faire vivement comprendre combien ce supplice est terrible, il

nous faut répondre en un mot à une fausse imagination de quelques-uns, qui se persuadent que la constance inébranlable du Fils de Dieu, soutenue par cette force divine, a empêché que ses passions n'aient violemment agité son ame.

Une comparaison de l'Ecriture éclaircira cette objection, qui est presque dans l'esprit de tout le monde. Elle compare souvent la douleur à une mer agitée : et en effet la douleur a ses eaux amères, qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme; elle a ses vagues impétueuses, qu'elle pousse avec violence; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Ainsi la douleur ressemble à la mer; et le prophète dit expressément de celle du Fils de Dieu dans sa passion : *Magna est sicut mare contritio tua* (Thren. II. 13.) : « Ah! votre douleur » est comme une mer ». Comme donc sa douleur ressemble à la mer, il est en son pouvoir, chrétiens, de réprimer la douleur en la même sorte que je lis dans son Evangile qu'il a autrefois dompté les eaux. Quelquefois la tempête s'étant élevée, il a commandé aux eaux et aux vents, « et il se faisoit, dit l'évangéliste, » une grande tranquillité » : *Facta est tranquillitas magna* (Marc. IV. 5.). Mais d'autres fois il en a usé d'une autre manière, et plus noble et plus glorieuse : il a lâché la bride aux tempêtes, et il a permis aux vents d'agiter les ondes, et de pousser, s'ils pouvoient, les flots jusqu'au ciel. Cependant il marchoit dessus avec une merveilleuse assurance (*Matth.* XIV. 25.), et fouloit aux pieds les flots irrités.

C'est en cette sorte, Messieurs, que Jésus traite la douleur dans sa passion : il pouvoit commander aux flots, et ils se seroient apaisés : il pouvoit d'un seul mot calmer la douleur et laisser son ame sans trouble; mais il ne lui a pas plu de le faire. Lui,

qui est la sagesse éternelle, qui dispose et fait toutes choses selon le temps ordonné, se voyant arrivé au temps des douleurs, a bien voulu leur lâcher la bride et les laisser agir dans toute leur force. Il a marché dessus, il est vrai, avec une contenance assurée; mais cependant les flots étoient soulevés; toute son ame en étoit troublée, et elle sentoit jusqu'au vif, jusqu'à la dernière délicatesse, si je puis parler de la sorte, tout le poids de l'ennui, toutes les secousses de la crainte, tout l'accablement de la tristesse. Ne croyez donc pas, chrétiens, que la constance que nous adorons dans le Fils de Dieu, ait rien diminué de ses douleurs : il les a toutes surmontées, mais il les a toutes ressenties : il a bu jusqu'à la lie tout le calice de sa passion, il n'en a pas laissé perdre une seule goutte : non-seulement il l'a bu, mais il en a senti, il en a goûté, il en a savouré goutte à goutte toute l'amertume. De-là cette crainte et cet ennui; de-là cet abattement et cette langueur qui le presse si violemment, qu'il est contraint de dire à ses apôtres : « Mon ame est triste jusqu'à »la mort; demeurez ici, ne me quittez pas » : *Sustinete hîc, et vigilate mecum* (Matth. XXVI. 38.). Vous reconnoissez, chrétiens, que c'est le discours d'un homme accablé d'ennui : et d'où lui vient cet accablement? C'est le poids de nos péchés qui le presse, et qui à peine lui permet de respirer.

Et en effet, chrétiens, laissons là les raisonnemens et les paroles étudiées, et appliquons nos esprits sérieusement sur cet étrange spectacle que le prophète nous représente. « Nous avons tous erré comme des »brebis; chacun s'est égaré en sa voie, et le Sei»gneur a mis en lui seul l'iniquité de nous tous ». (*Isai.* LIII. 6.). Représentez-vous ce divin Sauveur, sur lequel tombent tout-à-coup les iniquités de toute la terre: d'un côté, les trahisons et les perfidies;

de l'autre, les impuretés et les adultères; de l'autre, les impiétés et les sacriléges, les imprécations et les blasphèmes; enfin tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable! tout cela vient inonder sur Jésus-Christ : de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des torrens de péchés qui viennent fondre sur sa personne : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (Ps. XVII. 5.). Un homme à la chute de plusieurs torrens; ils le poussent, ils le renversent, ils l'accablent : *Conturbaverunt me.* Le voilà prosterné et abattu, gémissant sous ce poids honteux, n'osant seulement regarder le ciel, tant sa tête est chargée et appesantie par la multitude de ses crimes, c'est-à-dire des nôtres, qui sont véritablement devenues les siens.

Pécheur superbe et opiniâtre, regarde Jésus-Christ en cette posture : parce que tu marches la tête levée, Jésus-Christ a la face contre terre; parce que tu secoues le joug de la discipline, et que tu trouves la charge du péché légère, voilà Jésus-Christ accablé sous sa pesanteur; parce que tu te réjouis en péchant, voilà Jésus-Christ que le péché met dans l'agonie : *Et factus in agoniâ prolixiùs orabat* (Luc. XXII. 43.). Il faut considérer, chrétiens, ce que c'est que cette agonie; et afin de le bien comprendre, en insistant toujours aux mêmes principes, disons que chaque péché attire deux choses, la honte et la douleur, qui en sont comme les suites naturelles. La honte lui est due, parce qu'il s'est élevé déraisonnablement; la douleur lui est due, parce qu'il s'est plu où il ne falloit pas : et voici l'innocent Jésus, qui, transportant en lui nos péchés, a pris aussi ces deux sentimens dans toute leur véhémence; et c'est la cause de son agonie.

La honte, en premier lieu, vient couvrir sa face;

la honte l'abat contre terre : mais ce qui est le plus remarquable, la honte le rend tremblant devant son Père; il ne lui parle plus avec cette douce familiarité, avec cette confiance d'un Fils unique qui s'assure sur la bonté de son Père. Père, père, « s'il » est possible » : et qu'y a-t-il d'impossible à Dieu? *Si possibile est* (Matth. XVI. 39.). Eh bien! Père, tout vous est possible, si vous voulez. Si vous voulez : et peut-il ne pas vouloir ce que lui demande un Fils si chéri? Toutefois écoutez la suite : « Détournez de moi » ce calice; et toutefois faites, mon Père, non ma vo- » lonté, mais la vôtre ». O Jésus! ô Jésus! est-ce là le langage d'un Fils bien-aimé? Et vous disiez autrefois si assurément : « Mon Père, tout ce qui est à » vous est à moi, tout ce qui est à moi est à vous » (*Joan.* XVII. 10) : et lorsque vous priiez autrefois, vous commenciez par l'action de grâces : « O Père! » je vous remercie de ce que vous m'avez écouté; et » je le savois bien que votre bonté paternelle m'é- » coute toujours » (*Joan.* XI. 41. 42.). Pourquoi parlez-vous d'une autre manière? Pourquoi entends-je ces tristes paroles : « Non ma volonté, mais » la vôtre? » Depuis quand cette opposition entre la volonté du Père et du Fils?

Ne voyez-vous pas qu'il parle en tremblant, comme chargé des péchés des hommes? la honte des crimes dont il est couvert combat cette liberté filiale. Quelle gêne! quelle contrainte à ce Fils unique! *Factus in agoniâ, prolixiùs orabat :* « Etant en agonie, il prioit long-temps ». Autrefois un mot suffisoit pour être assuré de tout emporter : il disoit en un mot : « Père, je le veux » : *Volo, Pater* (Joan. XVII. 24.). Il a été un temps qu'il pouvoit hardiment parler de la sorte; maintenant que le Fils unique est couvert et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus en user si librement : il prie, et il prie

avec tremblement; il prie, et priant long-temps, il boit tout seul à longs traits toute la honte d'un long refus. Taisez-vous, taisez-vous, caution des pécheurs, il n'y a plus que la mort pour vous.

La seconde cause de son agonie, c'est la douleur qu'il ressent des péchés qu'il porte; douleur si tuante et si accablante, qu'elle passe infiniment l'imagination. Nous ne sentons pas, pécheurs misérables et endormis dans nos crimes, hélas! nous ne sentons pas combien le péché est amer. Pour vous en former quelque idée, sans sortir de l'histoire de la passion, regardez le torrent de larmes amères qui se déborde impétueusement par les yeux de Pierre (*Matt.* XXVI. 75.), pour un seul crime d'infidélité. Et Jésus est couvert de tous les crimes, et du crime même de Pierre, et du crime même du traître Judas, et du crime même du lâche Pilate, et du crime même de tout ce peuple qui se rend coupable du déicide, en criant furieusement : « Qu'on le crucifie! » (*Ibid.* XXVII. 23.) O Jésus! chargé de tous les péchés, dussiez-vous fondre en eau tout entier, vous n'avez pas assez de larmes pour fournir ce qu'il en faut à tant de crimes.

La douleur du cœur y supplée, et c'est pourquoi elle s'augmente jusqu'à l'infini. Il regrette tous nos péchés, comme s'il les avait commis lui-même, parce qu'il en est chargé devant son Père : il les compte et les regrette tous en particulier, parce qu'il n'y en a aucun qui n'ait sa malice particulière; il les regrette autant qu'ils le méritent, parce qu'il en doit faire le paiement, et un paiement rigoureux; or, la douleur fait partie de ce paiement : nulle consolation dans cette douleur, parce que la consolation l'eût diminuée, et elle étoit due toute entière. Jugez, jugez de l'accablement. Ah! disoit autrefois David : « Mes péchés m'ont saisi de toutes parts; le nombre

»s'en est accru par-dessus les cheveux de ma tête, et »mon cœur m'a abandonné» : *Comprehenderunt me iniquitates meæ; multiplicatæ sunt super capillos capitis mei, et cor meum dereliquit me* (Ps. XXXIX. 16. 17.). Que dirai-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus! accablé par l'infirmité de nos péchés! Pauvre cœur! où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?

Je ne crains point de vous assurer qu'il y avoit assez de douleur pour lui donner le coup de la mort. «Mon ame est triste jusqu'à en mourir» (*Matth.* XXVI. 38) : et il a voulu nous le faire entendre par une marque bien évidente. Cette sueur étrange et inouie, qui depuis la tête jusqu'aux pieds a fait ruisseler par tout son corps des torrens de sang, n'est-ce pas pour nous en convaincre? Je ne recherche point de cause naturelle de cette sueur; elle est divine et miraculeuse, et la nature ne peut pas faire un effet semblable : mais le Fils de Dieu l'a permise, afin que nous fussions convaincus que, sans le secours d'aucun autre instrument, la seule douleur de nos crimes suffisoit pour verser son sang, pour épuiser sans ressource les forces du corps, en renverser l'économie, et rompre enfin tous les liens qui retiennent l'ame. Il seroit donc mort, chrétiens; il seroit mort très-certainement par le seul effort de cette douleur, si une puissance divine ne l'eût soutenu pour le réserver à d'autres supplices : mais ne devant point aller jusqu'à la mort, il est allé du moins jusqu'à l'agonie : *Factus in agoniâ.*

Et quelle a été cette agonie, différente infiniment de celle que nous voyons dans les autres hommes? Là, une ame, qui fait effort pour n'être point séparée du corps, en est arrachée par violence; et ici l'ame, prête à en sortir, y est retenue par autorité.

L'ame combat dans les moribonds, pour ne point quitter cette chair qu'elle aime : la mort ayant déjà gagné les extrémités, l'ame se retire au-dedans; poussée de toutes parts, elle se retranche enfin dans le cœur, et là elle se soutient, elle se défend, elle lutte contre la mort, qui la chasse enfin par un dernier coup. Et voici qu'au contraire, dans notre Sauveur, l'harmonie du corps étant troublée, tout l'ordre déconcerté, toute la vigueur relâchée jusqu'à perdre des fleuves de sang, l'ame est arrêtée par un ordre exprès et par une force supérieure. Vivez donc, ô pauvre Jésus! vivez pour d'autres tourmens qui vous attendent : réservez quelque chose aux Juifs qui s'avancent, et au traître Judas, qui est à leur tête. C'est assez d'avoir montré aux pécheurs que le péché suffisoit tout seul pour vous donner le coup de la mort.

L'eussiez-vous cru, pécheur; eussiez-vous cru que votre péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Si nous ne voyons défaillir le divin Jésus qu'entre les mains de ses bourreaux, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a que nos péchés pour persécuteurs, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis, ayant en nous-mêmes, au-dedans de nos cœurs, une cause de mort si certaine? Le péché suffisoit pour la mort d'un Dieu; et comment pourroient subsister des hommes mortels, ayant ce poison dans les entrailles? Non, non, nous ne vivons plus que par miracle : cette même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'ame du Sauveur, c'est la même qui retient la nôtre par une semblable merveille; mais avec cette différence, qu'elle

nous conserve la vie pour nous épargner des tourmens, et qu'elle ne la soutient en notre Sauveur que pour lui faire éprouver de nouveaux supplices, que je vais vous représenter dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est écrit, dans le livre de la Sagesse (*Sap.* v. 21.), que toutes les créatures s'élèveront avec Dieu contre les pécheurs; et c'est le second fléau dont il menace ses ennemis. Notre saint, notre charitable, notre miséricordieux criminel a déjà essuyé la première peine : il s'est déjà tourmenté lui-même ; le voici au second degré de la vengeance divine, et il va être persécuté par un concours presque universel de toutes les créatures : où vous remarquerez, s'il vous plaît, Messieurs, que mon intention n'est pas de vous dire que toutes les créatures en particulier aient été employées contre Jésus-Christ : ce n'est pas ainsi qu'il le faut entendre ; mais voici quelle est ma pensée. Je prétends considérer en Jésus-Christ un abandonnement général à toute sorte d'insultes, si cruelles et si outrageuses qu'elles puissent être, de quelque côté qu'elles puissent venir, fût-ce des mains les plus misérables.

Pour concevoir une forte idée de ce second genre de supplice, qui a été une source de maux infinis, il faut poser avant toutes choses, que Jésus considérant en lui-même qu'il est juste que le pécheur s'étant séparé de Dieu, qui est son appui, tombe dans la dernière foiblesse; au moment qu'il a été résolu qu'il se mettroit en la place de tous les pécheurs, a suspendu volontairement et a retiré en lui-même tout l'usage de sa puissance. C'est pourquoi les Juifs s'approchant pour se saisir de sa personne, il leur dit cette mémorable parole : « Vous venez à moi » comme à un voleur : j'étois tous les jours dans le

»temple, et vous ne m'avez pas arrêté; mais c'est »que voici votre heure et la puissance des ténèbres » (*Luc.* XXII. 52. 53.). Il veut dire, ô Juifs, si vous l'entendez, que vous ne pouviez pas l'arrêter alors, parce qu'il se servoit de sa puissance : maintenant qu'elle n'agit plus, la puissance opposée n'a plus rien qui la borne, qui la contraigne. Voilà Jésus livré et abandonné à quiconque voudra l'outrager : *Nunc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Cette suspension étonnante de la puissance du Fils de Dieu ne resserre pas seulement sa puissance extraordinaire et divine, elle enchaîne la puissance même naturelle, et elle en suspend tout l'usage jusqu'au point que vous allez voir.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela est ôté au Fils de Dieu; tout est lié jusqu'à sa langue : il ne répond pas quand on l'accuse; il ne murmure pas quand on le frappe; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la foiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences on n'entend point de murmures; mais « on n'entend pas seule»ment sa voix » : *Non aperuit os suum* (Is. LIII. 7.) : bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh! un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque effort pour se retirer; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement : *Faciem meam non averti* (Is. L. 6.).

Que fait-il donc dans sa passion? le voici en un mot dans l'Écriture : *Tradebat autem judicanti se injustè :* « Il se livroit, il s'abandonnoit à celui qui » le jugeoit injustement » : et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *Tradebat autem* (I. Pet. II. 23.); il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu; Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou; il avoue tout par son silence; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même; cette face, autrefois si majestueuse, qui ravissoit en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas : c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou dans le corps-de-garde, qui s'imagine être roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Tradebat autem judicanti se injustè;* il la reçoit : et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton : frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs; mettez, voilà les épaules : donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné : donne encore ta main qu'on la cloue; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits,

bourgeois et soldats, revenez cent fois à la charge, multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem;* il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Et bien, chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable? cet amas terrible de maux inouis, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas pour vous émouvoir? Quoi! je vois encore vos yeux secs! quoi! je n'entends point encore de sanglots! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? faut-il que j'en fasse paroître successivement tous les différens personnages; un Judas qui le baise, un Pierre qui le rénie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnoît et qui condamne néanmoins son innocence? faut-il que je vous dépeigne notre criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête toute la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps? Mais le jour nous auroit quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable : abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà, cet homme de dou-

leurs : *Ecce homo, ecce homo* (Joan. XIX. 5.) : « Voilà » l'homme ». Et qui est-ce ? un homme, ou un ver de terre ? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée ? On vous le dit ; c'est un homme : *Ecce homo* : « Voilà l'homme ». Le voilà l'homme de douleurs ; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère ; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus, qui vous pourroit reconnoître ? « Nous l'avons vu, dit le prophète, et il n'étoit plus » reconnoissable » : bien loin de paroître Dieu, il avoit même perdu l'apparence d'homme, et « nous » l'avons cherché même en sa présence » : *Et desideravimus eum* (Isai. LIII. 2.). Est-ce lui, est-ce lui ? est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme » de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel » Dieu s'est arrêté » ? *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmâsti tibi* (Ps. LXXIX. 18.). C'est lui, n'en doutez pas : voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous falloit pour expier nos iniquités : il nous falloit un homme défiguré, pour réformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avoient effacée : il nous falloit cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* : « Il a été blessé » pour nos péchés, il a été froissé pour nos crimes, » et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies » : *et livore ejus sanati sumus* (Isai. LIII. 5.).

O plaies, que je vous adore ! flétrissures sacrées, que je vous baise ! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré ; ô sang précieux, que je vous recueille ! Terre, terre, ne bois pas ce sang : *Terra, ne operias sanguinem meum* (Job. XVI. 19.) : « Terre, ne cou-

» vre pas mon sang », disoit Job : mais qu'importe du sang de Job ? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus : ce sang nous appartient, et c'est sur nos ames qu'il doit tomber. J'entends les juifs qui crient : « Son sang soit sur nous et sur nos enfans » (*Matth.* XXVII. 25.). Il y sera, race maudite; tu ne seras que trop exaucée : ce sang te poursuivra juiqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur se lassant enfin de ses vengeances, se souviendra, à la fin des siècles, de tes misérables restes. Oh! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement; qu'il soit sur nous pour notre salut; que je me lave de ce sang, que je sois tout couvert de ce sang, que le vermeil de ce beau sang empêche mes crimes de paroître devant la justice divine.

Il n'est pas temps encore de se plonger dans ce bain salutaire; il faut que le sang du divin Jésus coule pour cela à plus gros bouillons. Allons à la croix, chrétiens; c'est là où nous pourrons nous plonger dans un déluge du sang de Jésus; c'est là que tous les ruisseaux sont lâchés, et se débordent si violemment, qu'ils laissent enfin la source tarie. Allons donc à la croix, mes Frères; on y va bientôt attacher le divin Jésus, et on l'a déjà chargée sur ses épaules. C'est en ce lieu, chrétiens, que je ne puis vous dissimuler que je sens mon ame attendrie, quand je vois mon divin Sauveur porter lui-même sur ses épaules l'infâme instrument de son supplice. Ce qui me touche le plus vivement, c'est que de toutes les circonstances que nous avons vues, il n'y en a, ce me semble, aucune où il paroisse plus en pécheur. Être attaché à la croix, c'est souffrir le supplice des malfaiteurs; mais porter soi-même sa croix, c'est confesser publiquement que l'on en est digne : il faut avoir bien mérité la mort, pour être contraint d'en

porter soi-même au gibet le malheureux instrument: tellement que cette infamie, que l'on ajoutoit au supplice des criminels, c'étoit une espèce d'amende honorable et comme un aveu public de leur crime.

O Jésus, innocent Jésus, faut-il que vous confessiez que vous avez mérité ce dernier supplice ? Il le faut, il le faut, mes Frères. Les hommes lui imputent des crimes qu'il n'a pas commis; mais Dieu a mis sur lui nos iniquités, et voilà qu'il en va faire amende honorable à la face du ciel et de la terre. Aussitôt qu'il voit cette croix, où il devoit bientôt être attaché : O mon Père, dit-il, elle m'est bien due, non à cause des crimes que les juifs m'imposent, mais à cause de ceux dont vous me chargez. Viens, ô croix, viens que je t'embrasse : il est juste que je te porte, puisque je t'ai si bien méritée. Il la charge sur ses épaules, dans ce sentiment; il ramasse toutes ses forces pour la traîner jusqu'au Calvaire : en la chargeant sur ses épaules, il se charge et se revêt de nouveau de tous les crimes du monde, pour les aller expier sur ce bois infâme.

Çà, y a-t-il encore quelque crime dont Jésus ne soit point chargé? qu'on l'apporte et qu'on le jette sur Jésus-Christ; pendant qu'il va au supplice, il ne faut pas qu'aucun lui échappe. Ah! tout y est, la charge est complète. Approchons-nous, chrétiens, et pendant que nos continuelles désobéissances, nos crimes, nos ingratitudes, traînent Jésus-Christ au supplice et sont toutes entassées sur ses épaules, que chacun vienne reconnoître la part qu'il a dans ce fardeau. Hélas! moi misérable, de combien en ai-je augmenté le poids? ah! combien de crimes et d'ingratitudes ai-je entassées sur ses épaules? Pleurons, pleurons, mes Frères, en voyant chacun de nous cette charge infâme dont nous accablons le Sauveur: tous nos péchés sont sur lui, tous lui pèsent,

tous lui sont à charge; mais ceux dont le poids est insupportable, ce sont ceux dont nous ne faisons point pénitence.

TROISIÈME POINT.

Il falloit que tout fût divin dans ce sacrifice : il falloit une satisfaction digne de Dieu, et il falloit qu'un Dieu la fît; une vengeance digne de Dieu, et que ce fût aussi Dieu qui la fît. Etre attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés; ne se soutenir que sur ses blessures, et tirer ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; sentir cependant et sa langue et ses entrailles desséchées, et par la perte du sang, et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraichissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un, furieux et désespéré, meurt en vomissant mille blasphêmes : c'est à-peu-près, mes Frères, ce que notre foible imagination peut se représenter de plus terrible en Jésus-Christ crucifié. Ce spectacle, à la vérité, est épouvantable, cet amas de maux fait horreur; mais ni la cruauté de ce supplice, ni tous les autres tourmens dont nous avons considéré la rigueur extrême, ne sont qu'un songe et une peinture, en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre l'ame du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe. Figurez-vous donc, chrétiens, que tout ce que vous avez entendu, n'est qu'un foible préparatif : le grand coup du sacrifice de Jésus, qui abat cette victime publique de tous les pécheurs aux pieds de la justice divine,

devoit être frappé sur la croix, et venir d'une plus grande puissance que celle des créatures.

En effet, il n'appartient qu'à Dieu de venger ses propres injures; et tant que sa main ne s'en mêle pas, les péchés ne sont punis que foiblement : à lui seul appartient de faire, comme il faut, justice aux pécheurs; et lui seul a le bras assez puissant pour les traiter selon leur mérite. « A moi, à moi, dit-il, la » vengeance ; eh ! je leur saurai bien rendre ce qui » leur est dû » : *Mihi vindicta, et ego retribuam* (Rom. XII. 19.). Il falloit donc, mes Frères, qu'il vînt lui-même contre son Fils avec tous ses foudres : et puisqu'il avoit mis en lui nos péchés, il y devoit mettre aussi sa juste vengeance. Il l'a fait, chrétiens, n'en doutons pas. C'est pourquoi le même prophète nous apprend que, non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante : *Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (Isai. LIII. 10.) : Il l'a fait, dit-il, il a voulu le faire : *Voluit conterere;* c'est par un dessein prémédité. Jugez, Messieurs, où va ce supplice : ni les hommes, ni les anges ne le peuvent jamais concevoir.

Saint Paul nous en donne une idée terrible, lorsque, considérant d'un côté toutes ces étranges malédictions que la loi de Dieu attache justement aux pécheurs, et regardant d'autre part des yeux de la foi Jésus-Christ tenant leur place à la croix, Jésus-Christ devenu péché pour nous (*II. Cor.* V. 21.), comme il parle, il ne craint point de nous dire que « Jésus-Christ a été fait pour nous malédiction » (*Gal.* III. 13.) (le grec porte, exécration); et cela de la part de Dieu : car il est écrit dans la loi, et c'est Dieu même qui l'a prononcé : « Maudit de Dieu est celui » qui est pendu sur le bois » (*Deut.* XXI. 23.). Et saint

Paul nous apprend, Messieurs, que cette parole étoit prophétique et regardoit principalement le Fils de Dieu, qui étoit la fin de la loi (*Gal.* III. 13.) : c'est pourquoi il la lui applique déterminément. Le voilà donc maudit de Dieu : l'eussions-nous osé dire? l'eussions-nous seulement osé penser, si le Saint-Esprit ne nous l'apprenoit? Mais puisque cette doctrine vient de si bon lieu, tâchons de l'entendre comme nous pourrons.

Je trouve, dans l'Ecriture, que la malédiction de Dieu contre les pécheurs les environne par le dehors : *Induit maledictionem sicut vestimentum* (Ps. CVIII. 18.) : « Il s'est revêtu de la malédiction ainsi que d'un » vêtement », qu'elle pénètre plus avant, et qu'elle entre au-dedans en s'attachant aux puissances de l'ame : *Intravit sicut aqua in interiora ejus ;* et enfin qu'elle la pénètre jusque dans le fond de sa substance : *et sicut oleum in ossibus ejus* (Ibid.) : « et comme » l'huile jusque dans la moelle des os ». Jésus-Christ, mon Sauveur, avez-vous été réduit à ce point? Oui, n'en doutons pas, chrétiens, la malédiction l'a environné par le dehors. Son Père, qui, durant le cours de sa vie, s'étoit plu tant de fois de donner des marques de l'amour qu'il avoit pour lui, maintenant le laisse sans aucun secours, sans aucun témoignage de protection : faites ce que vous voudrez, je l'abandonne. Et que faites-vous, ô Père céleste? c'est alors qu'il le falloit secourir : *Ut quid, Domine, recessisti longè?* « Pourquoi vous êtes-vous rétiré si loin »? si loin que vous ne paroissez pas : *Despicis in opportunitatibus* (Ps. IX. 22.) : « Vous dédaignez de le » regarder dans le temps de son besoin et de son » affliction », dans l'occasion la plus importante. Voilà les Juifs qui lui disent en termes formels « que » s'il descend de la croix, ils croiront en lui » (*Matth.* XXVII. 42.) : c'est ici qu'il faudroit que les cieux

s'ouvrissent; c'est le temps où il faudroit faire résonner cette voix céleste : « Celui-ci est mon Fils bien-» aimé » (*Matth.* XVII. 5.). Non, le ciel est d'airain sur sa tête; bien loin de le reconnoître par aucun miracle, il retire jusqu'aux moindres marques de protection, jusque-là que les démons même, sentant bien ce prodigieux abandonnement, s'avancèrent aussi contre Jésus-Christ, pour en faire le jouet de leur fureur. [Après avoir achevé toutes leurs tentations, ils s'étoient retirés de lui jusqu'à un autre temps,] *Usque ad tempus* (Luc. IV. 13.); ce que les saints Pères interprètent du temps de sa passion (*S. Aug. in Ps.* XXX. *Enarr.* II. *n.* 10. *tom.* IV. *col.* 151.), qui étoit en effet leur temps. Et je vous laisse à penser si l'ayant remué si terriblement dans le désert, maintenant que voici leur jour, combien ils lui auront fait sentir d'outrages.

Secondement, Messieurs, la malédiction de Dieu pénètre au-dedans et frappe Jésus-Christ dans ses puissances. Je remarque, dans l'Ecriture, que Dieu a un visage pour les justes et un visage pour les pécheurs. Le visage qu'il a pour les justes est un visage serein et tranquille, qui dissipe les nuages, qui calme les troubles de la conscience, qui la remplit d'une sainte joie : *Adimplebis me lætitiâ cum vultu tuo* (Ps. XV. 11.). O Jésus crucifié! ce visage étoit autrefois pour vous; autrefois, autrefois; mais maintenant la chose est changée : il y a un autre visage que Dieu tourne contre les pécheurs, un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala* (Ps. XXXIII. 17.) : « Le visage de Dieu » sur ceux qui font mal »; c'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre cet œil enflammé; il le regarde, non de ce regard doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible « qui allume le feu devant soi » : *Ignis*

in conspectu ejus exardescet (Ps. XLIX. 3.), dont il porte l'effroi dans les consciences : il le regarde enfin comme un pécheur, et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice. Mon Dieu ! pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés ? Visage de mon Père où êtes-vous ? Visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité : *Deus, Deus meus !* O bonté ! ô miséricorde ! ah ! que vous vous êtes retirée bien loin ! *Deus, Deus meus, ut quid derelisquisti me?* (Matth. XXVII. 46.).

Troisièmement, Messieurs, la malédiction de Dieu va pénétrant dans le fond de son ame : il n'appartient qu'à lui de l'aller chercher jusques dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures ; Dieu seul, en la faisant, se l'est réservé ; mais aussi, quand il veut, « il la renverse, dit-il jusqu'aux fondemens » : *Com movebit illos à fundamentis* (Sap. IV. 19.). Cela s'appelle, dans l'Écriture, briser les pécheurs : *Dominus conteret scelestos et peccatores.* (Isai. I. 28.) Et pour donner la perfection au sacrifice que devoit le divin Jésus à la justice divine, il falloit qu'il fût encore froissé de ce dernier coup : et c'est ce que le prophète a voulu dire dans ce passage, qui s'entend de lui à la lettre : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (Isai. LIII. 10.) : « Le Seigneur » a voulu le briser dans son infirmité ». N'attendez pas, mes Frères, que je vous représente ce dernier supplice ; mais concevez seulement qu'il falloit que le Fils de Dieu sentît en lui-même une oppression bien violente, pour s'écrier comme il fit : « Et pour» quoi, mon Père, m'abandonnez-vous » ? Il falloit pour cela que la divinité de Jésus-Christ se fût comme retirée en elle-même, ou que, ne faisant sentir sa présence que dans une certaine partie de

l'ame, ce qui n'est pas impossible à Dieu, qui sait diviser l'esprit d'avec l'ame, *Divisionem animæ ac spiritûs* (Hebr. IV. 12.), elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vangeance divine; ou que, par quelque autre secret inconnu aux hommes, ou par un miracle, comme tout est extraordinaire en Jésus-Christ, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, avec cette extrême désolation où l'homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. De quelle sorte tout cela s'est fait, ne le demandez pas à des hommes : tant y a qu'il est infaillible, qu'il n'y avoit que le seul effort d'une angoisse inconcevable qui pût arracher du fond de son cœur cette étrange plainte qu'il fait à son Père : *Quare me dereliquisti?* (Ps. XXI. 1.) C'est le mystère.

Pendant ce délaissement, Dieu étoit opérant en Jésus-Christ la réconciliation du monde, ne leur imputant point leurs péchés : en même temps qu'il frappoit, il ouvroit les bras aux hommes; il rejetoit son Fils, et il nous ouvroit ses bras; il le regardoit en colère, et il jetoit sur nous un regard de miséricorde : *Pater*, pour nous; *Dimittite Deus*, pour lui. Sa colère se passoit en se déchargeant; il frappoit son Fils innocent, luttant contre la colère de Dieu. C'est ce qui se faisoit à la croix, jusqu'à tant que le Fils de Dieu, lisant dans les yeux de son Père qu'il étoit entièrement apaisé, vit enfin qu'il étoit temps de quitter le monde. Je pourrois ici, chrétiens, vous faire une vive peinture d'un Jésus mourant et agonisant, défaillant peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toujours ouverte et livide et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante, jusqu'à ce qu'enfin l'ame se retire et laisse le corps froid et immobile : ce ré-

cit pourroit peut-être émouvoir vos cœurs; mais il ne faut pas travailler à vous attendrir par de vaines imaginations.

Jésus n'est pas mort de la sorte : il fait l'un après l'autre ce qu'il a à faire. Il parcourt toutes les prophéties, pour voir s'il reste encore quelque chose; il se retourne à son Père, pour voir s'il est apaisé. Voyant enfin la mesure comble, et qu'il ne restoit plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommande son esprit à Dieu; puis, élevant sa voix, avec un grand cri qui épouvanta tous les assistans, il dit hautement : « Tout est consommé » (*Joan.* XIX. 30.), et remet volontairement son ame à son Père, d'une action libre et forte; pour accomplir, mes Frères, ce qu'il avoit dit, que « nul ne la lui » ôte par force, mais qu'il la donne lui-même de » son plein gré » (*Joan.* X. 18.); et ensemble, pour nous faire entendre que vraiment il ne vivoit que pour nous, puisque, notre paix étant faite, il ne veut plus rester un moment au monde. Ainsi est mort le divin Jésus, nous montrant combien il est véritable « qu'ayant aimé les siens, il les a aimés » jusqu'à la fin ». (*Ibid.* XIII. 1.). Ainsi est mort le divin Jésus, « pacifiant par ses souffrances le ciel » et la terre » (*Coloss.* I. 20.). Il est mort, il est mort, et son dernier soupir a été un soupir d'amour pour les hommes.

Et je le dis, et je le répète, et vous n'êtes pas encore attendris : et moi, pécheur, qui vous parle, plus dur et plus insensible que tous les autres, je puis vous parler encore! Il n'en est pas ainsi de ces personnes pieuses qui assistent à la mort du Sauveur Jésus : la douleur les saisit; de sorte qu'elle étouffe jusqu'aux sanglots, qu'elle ne leur permet pas même les soupirs. O Marie! divine Marie! ô de toutes les mères la plus désolée! qui pourroit ici ex-

primer de quels yeux vous vîtes cette mort cruelle! Tous les coups de Jésus sont tombés sur vous, toutes ses douleurs vous ont abattue, toutes ses plaies vous ont déchirée, votre accablement incroyable vous ayant, en quelque sorte, rendue insensible, le dernier adieu qu'il vous dit renouvela toutes vos douleurs et r'ouvrit violemment toutes vos blessures: vous étiez en cela plus inconsolable, que bien loin de diminuer ses afflictions, vous les redoubliez en les partageant, et que vos douleurs mutuelles s'accroissoient ainsi sans mesure et se multiplioient jusqu'à l'infini, pendant que les flots qu'elles élevoient se repoussoient les uns sur les autres par un flux et reflux continuel. Mais quand vous lui vîtes rendre les derniers soupirs, c'est alors que vous ne pouviez plus supporter la vie, et que votre ame, le voulant suivre, laissa votre corps long-temps immobile.

Ce n'est pas pour cette Vierge, ô Père éternel! qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel; ils n'ont déjà plus de lumière pour elle: il n'est pas nécessaire que vous ébranliez tous les fondemens de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les élémens de les remettre dans leur première confusion. Après la mort de son Fils, tout le monde lui paroît couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque endroit qu'elle se tourne, ses yeux ne découvrent partout qu'une ombre de mort. Elle n'est pas la seule qui en est émue: et pour ne point parler des tombeaux qui s'ouvrent et des rochers qui se fendent, les cœurs des spectateurs, plus durs que les pierres, sont excités par cette mort à componction. J'entends un centenier qui s'écrie: « Très-certainement cet » homme étoit juste » (*Luc.* XXIII. 47.). Tous ceux qui assistoient à ce spectacle s'en « retournoient,

» dit saint Luc, battant leur poitrine » : *Percutientes pectora sua revertebantur* (Ibid. 48.).

Qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous soyons plus durs que les Juifs. Ah! toutes nos églises sont aujourd'hui un Calvaire : qu'on nous voie sortir d'ici battant nos poitrines. Faisons raisonner tout ce Calvaire de nos cris et de nos sanglots; mais que ce ne soit pas Jésus-Christ tout seul qui en fasse le sujet. Ne pleurez pas sur moi, nous dit-il, je n'ai que faire de vos soupirs, ni de votre tendresse inutile. Pleurez, pécheurs, pleurez sur vous-mêmes : et pourquoi pleurer sur nous-mêmes? *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (Luc. XXIII. 31.) « Si on fait ceci dans le bois vert, que » sera-t-il fait au bois sec » ? Si le feu de la vengeance divine a pris si fortement et si tôt sur ce bois vert et fructueux, bois aride, bois déraciné, bois qui n'attends plus que la flamme, comment pourras-tu subsister parmi ces ardeurs dévorantes? etc. (*)

(*) *Vidimus eum, et non erat aspectus* (Is. LIII. 2.)

« Jésus-Christ défiguré, plus reconnoissable : au jardin des » Olives, par la perte de son repos : entre les mains des Juifs, » par la perte de sa puissance : en la croix, par l'abandonnement de son Père ».

Ces paroles, que Bossuet a écrites à la fin de son sermon, renferment le plan d'un autre discours sur la passion. *Edit. de Déforis.*



DEUXIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Comment Jésus-Christ crucifié nous apprend à discerner ce qui est digne de notre mépris. Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il voulu que sa croix fût plus un mystère d'ignominie que de douleur. Grandeur du prix auquel il nous a achetés. Estime que nous devons concevoir de nous-mêmes en qualité de chrétiens : obligation où nous sommes de vivre pour le Sauveur. Victoire qu'il remporte sur la justice de son Père par sa contrition et son obéissance profonde. De quelle manière nous devons nous unir à sa douleur qui déplore nos crimes, et son obéissance qui les répare.



Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum

Je n'ai pas jugé que je susse autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et lui crucifié (I. Cor. II. 1.).

Quelque étude que nous ayons faite pendant tout le cours de notre vie, et quelque soin que nous ayons pris d'enrichir nos entendemens par la connoissance du monde et des affaires, ou par celle des arts et de la nature, il faut aujourd'hui, chrétiens, que nous fassions sur le Calvaire profession publique

d'une sainte et bienheureuse ignorance, en reconnoissant avec l'apôtre, devant Dieu et devant les hommes, que toute la science que nous possédons est réduite à ces deux paroles : « Jésus, et lui crucifié ». Mais nous ne devons point rougir de cette ignorance, puisque c'est elle qui a triomphé des vaines subtilités de la sagesse du monde, et qui a fait que tout l'univers révère en ce jour sacré, comme le plus grand de tous les miracles, le plus grand et le plus étrange de tous les scandales.

Mais je me trompe, Messieurs, d'appeler du nom d'ignorance la simplicité de notre foi : il est vrai que toute la science du christianisme est réduite aux deux paroles que j'ai rapportées; mais aussi elles renferment les trésors immenses de la sagesse du ciel, qui ne s'est jamais montrée plus à découvert à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ, étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugemens, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, en un mot un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile et de toute la théologie chrétienne.

C'est, mes Sœurs, ce qui m'a donné la pensée de vous prêcher aujourd'hui ce grand et admirable mystère, dont saint Paul nous a parlé dans mon texte : la doctrine de vérité en Jésus souffrant; la science du chrétien en la croix. O croix, que vous donnez de grandes leçons! ô croix, que vous répandez, de vives lumières! mais elles sont cachées aux sages du siècle : nul ne vous pénètre, qu'il ne vous révère; nul ne vous entend, qu'il ne vous adore : le degré pour arriver à la connoissance,

c'est une vénération religieuse. Je vous la rends de tout mon cœur, ô croix de Jésus, en l'honneur de celui qui vous a consacrée par son supplice, dont le sang, les opprobres et l'ignominie vous rendent digne d'un culte et d'une adoration éternelle. Joignons-nous, ames saintes, dans cette pensée, et disons avec l'Eglise : *O crux, ave.*

Si le pontife de l'ancien Testament, lorsqu'il paroissoit devant Dieu, devoit porter sur sa poitrine, comme dit le Saint-Esprit dans l'Exode, « la doctrine » et la vérité » (*Exod.* XXVIII. 30.), dans des figures mystérieuses, à plus forte raison le Sauveur, qui est la fin de la loi et le Pontife de la nouvelle alliance, ayant toujours imprimées sur sa personne sacrée la doctrine et la vérité, par l'exemple de sa sainte vie et par ses actions irrépréhensibles, les doit porter aujourd'hui d'une manière bien plus efficace dans le sacrifice de la croix, où il se présente à son Père pour commencer véritablement les fonctions de son sacerdoce. Approchons donc avec foi, chrétiens, et contemplons attentivement ce grand spectacle de la croix, pour voir la doctrine et la vérité gravées sur le corps de notre pontife, en autant de caractères qu'il a de blessures, et tirer tous les principes de notre science, de sa passion douloureuse.

Mais pour apprendre avec méthode cette science divine, considérons en notre Sauveur ce qu'il a perdu dans sa passion, ce qu'il a acheté, ce qu'il a conquis : car il a dû y perdre quelque chose, parce que c'étoit un sacrifice, il a dû y acheter quelque chose, parce que c'étoit un mystère de rédemption; il a dû y conquérir quelque chose, parce que c'étoit un combat : et pour accomplir ces trois choses, je dis qu'il se perd lui-même, qu'il achète les ames, qu'il gagne le ciel. Pour se détruire lui-même, il se livre aux mains de ses ennemis; c'est ce qui consomme la

vérité de son sacrifice : en se livrant de la sorte, il reçoit les ames en échange; c'est ce qui achève le mystère de la rédemption : mais ces ames, qu'il a rachetées de l'enfer, il les veut placer dans le ciel, en surmontant les oppositions de la justice divine qui les en empêche; et c'est le sujet de son combat. Ainsi, vous voyez en peu de paroles toute l'économie de notre salut dans le mystère de cette journée. Mais qu'apprendrons-nous pour régler nos mœurs dans cet admirable spectacle ? tout ce qui nous est nécessaire pour notre conduite : nous apprendrons à perdre avec joie ce que Jésus-Christ a perdu, c'est-à-dire les biens périssables; à conserver précieusement ce que Jésus-Christ a acheté; vous entendez bien que ce sont nos ames : à désirer avec ardeur ce que Jésus-Christ nous a conquis par tant de travaux; et je vous ai dit que c'étoit le ciel. Quitter tout pour sauver son ame en allant à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme? et ne la voyez-vous pas toute ramassée en mon Sauveur crucifié? Mais vous le verrez bien plus clairement, quand j'aurai établi par ordre ces trois vérités proposées, qui feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, qu'il y ait un homme assez insensé pour ne pas aimer les biens éternels, s'il avoit pu se résoudre à mépriser les biens périssables. Sans doute notre inclination iroit droitement à Dieu, si elle n'étoit détournée par les attaches diverses que les sens font naître pour nous arrêter en chemin : d'où il est aisé de conclure que le premier pas dans la droite voie, et aussi le plus difficile, c'est de mépriser les biens qui nous environnent; et par une suite infaillible, que le fondement le plus nécessaire de la science dont nous parlons, c'est de sa-

voir discerner au juste ce qui est digne de notre mépris.

Mais comme pour acquérir cette connoissance par la force du raisonnement, il faudroit un travail immense, Dieu nous ouvre un livre aujourd'hui où toutes les questions sont déterminées. En ce livre, les décisions sont indubitables, parce que c'est la sagesse de Dieu qui les a écrites : elles y sont claires et intelligibles, parce qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les voir : enfin elles sont ramassées en abrégé, parce que, sans partager son esprit en des études infinies, il suffit de considérer Jésus-Christ en croix.

Et il n'est pas nécessaire de faire de grandes présuppositions, comme dans les écoles des philosophes, ni de conduire les esprits à la vérité par un long circuit de conclusions et de principes; il n'y a qu'une chose à présupposer, qui n'est ignorée d'aucun des fidèles : c'est que celui qui est attaché à ce bois infâme, est la sagesse éternelle, laquelle, par conséquent, a pesé les choses dans une juste balance.

Et certainement, chrétiens, si nous voulons en juger par les effets, le Fils de Dieu a toujours estimé ce qui méritoit de l'estime : la foi de la Cananée et [celle] du Centenier ont trouvé en sa bouche leur juste louange (*Matth.* xv. 28. VIII. 10.). Non-seulement il a distingué le mal et le bien, mais il a fait à point nommé le discernement entre le plus et le moins : par-là il a su connoître la juste valeur du denier de la pauvre veuve (*Marc.* XII. 43.); et de peur de rien oublier, il a mis le prix jusqu'au verre d'eau qui se donne pour son service (*Matth.* x. 42.) : enfin tout ce qui a quelque dignité, est pesé dans sa balance jusqu'au dernier grain. Qui ensuite ne conclura pas que ce qu'il a rejeté avec mépris n'étoit digne par conséquent d'aucune estime?

Que si vous voulez savoir maintenant quelles sont les choses qu'il a méprisées, il n'est pas besoin que je parle : ouvrez vous-mêmes le livre, lisez de vos propres yeux; les caractères en sont assez grands et assez visibles; les lettres en sont de sang, pour frapper la vue avec plus de force : on a employé le fer et la violence, pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié.

Toute la peine, Messieurs, c'est que dans ce déluge de maux infinis qui viennent fondre sur notre Sauveur, on ne sait sur quoi arrêter la vue : mais pour fixer nos regards, deux choses principalement sont capables de nous faire entendre l'état où il est réduit. C'est que dans cette heure destinée à ses souffrances, pour les faire monter jusqu'au comble, Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et resserre dans le même temps toute la puissance de son Fils : il déchaîne contre sa personne toute la fureur des enfers, et il retire de dessus lui toute la protection du ciel. Il veut être traité de la sorte, pour rompre avec violence les [liens] qui nous empêchent d'aller au bien véritable; « et afin que nous puissions acquérir le bien que nous désirons, il nous a appris, » en souffrant, à mépriser ce que nous craignons » : *Et ut possemus bonum assequi quod optamus, perpetiendo docuit contemnere quod timemus.* Ses ennemis sont en état de tout oser, et lui réduit dans le même temps à la nécessité de tout souffrir.

Le souvenir de ses bienfaits miraculeux, qu'il avoit répandus à pleines mains sur ce peuple ingrat, devoit apparemment, chrétiens, sinon calmer tout-à-fait, du moins tempérer un peu l'excès de leur haine; mais c'est la haine, au contraire, qui efface la mémoire de tous les bienfaits; et je ne m'en étonne pas. L'un des plus grands supplices du Fils

de Dieu devoit être l'ingratitude des siens : c'est pourquoi les douleurs de sa passion commencent par la trahison d'un de ses apôtres. Après ce premier effet de la perfidie, tous ses miracles et tous ses bienfaits vont être couverts d'un épais nuage; toute la mémoire en est abolie; l'air ne retentira que de ces cris furieux : C'est un scélérat, c'est un imposteur; il a dit qu'il détruiroit le temple de Dieu : et là-dessus la vengeance aveugle se précipite aux derniers excès; elle ne peut être assouvie par aucun supplice. « Méchans, dit saint Augustin (*In Psal.* » XXXVII. *n.* 25. *tom.* IV. *col.* 307.), quand ils lui ren» droient le mal pour le mal, ils ne seroient pas inno» cens; s'ils ne lui rendent pas le bien pour le bien, » ils seront ingrats; mais pour le bien ils lui rendent » le mal »; pour de tels bienfaits, de si grands outrages; il n'y a plus de nom parmi les hommes qui puisse exprimer leur fureur.

Mais afin que nous entendions combien Jésus-Christ méprise tout ce que peut lui arracher la haine des hommes, et tout ce qu'elle peut lui faire souffrir; en même temps que ses ennemis sont en la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Chrétiens, réveillez vos attentions; c'est ici que le mystère commence.

Pour en concevoir une forte idée, je vous prie de considérer que l'heure dernière étant venue, en laquelle il avoit été résolu que le Fils de Dieu se mettroit en un état de victime, il suspendit aussitôt tout l'usage de sa puissance, parce que l'état de victime étant un état de destruction, il falloit qu'il fût exposé, sans force et sans résistance, à quiconque méditeroit de lui faire injure; et c'est ce qu'il a voulu nous faire connoître par ces paroles mémorables qu'il adresse aux Juifs dans le moment de sa

capture : « Vous venez à moi comme à un voleur ;
» cependant j'étois tous les jours au milieu de vous,
» enseignant au temple, et vous ne m'avez point ar-
» rêté ; mais c'est que c'est ici votre heure et la puis-
» sance des ténèbres » : *Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (Luc. XXII. 52. 53.). Jusque-là, malgré leur fureur, ils ne pouvoient rien contre sa personne, parce que sa volonté toute puissante leur lioit les mains : mais il est maintenant du conseil de Dieu, qu'il resserre volontairement et qu'il retire en lui-même toute sa puissance, pour donner la liberté toute entière à la puissance opposée.

Il faut ici observer que cette suspension surprenante de la puissance du Fils de Dieu ne restreint pas seulement sa puissance extraordinaire et divine ; mais que, pour le mettre plus parfaitement en l'état d'une victime qu'on va immoler, elle resserre la puissance même naturelle, et en empêche tellement l'usage, qu'il n'en reste pas la moindre apparence. Qui ne peut résister à la force, se peut quelquefois sauver par la fuite; qui ne peut éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte la juste défense, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Mais Jésus ne se laisse pas cette liberté : tout est lié en lui, jusqu'à la langue; il ne répond pas quand on l'accuse; il ne se plaint pas quand on le frappe; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement, triste et unique recours de la foiblesse opprimée, par lequel elle tâche d'attendrir les cœurs et d'empêcher par la pitié ce qu'elle n'a pu arrêter par la force, il ne plaît pas à mon Sauveur de se le permettre : bien loin de s'emporter jusqu'aux murmures, on n'entend pas même le son de sa voix; « il n'ouvre
» pas seulement la bouche » : *Non aperuit os suum* (Is. LIII. 7.). O exemple de patience, mal suivi par

les chrétiens, qui se vantent d'être ses disciples ! Il est si abandonné aux insultes, qu'il ne pense pas même avoir aucun droit de détourner sa face des coups. Un ver de terre que l'on foule aux pieds fait encore quelque foible effort pour se retirer, et Jésus, comme une victime qui attend le coup, n'en veut pas seulement diminuer la force par le moindre mouvement de tête : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus* (Is. L. 6.). Ce visage autrefois si majestueux, qui ravissoit en admiration le ciel et la terre, il le présente droit et immobile à toutes les indignités dont s'avise une canaille furieuse. Pour quelle raison, chrétiens? Parce qu'il est dans un état de victime, toujours attendant le coup ; c'est-à-dire dans un état de dépouillement qui l'expose nu et désarmé, pour être en butte à toutes les insultes, de quelque côté qu'elles puissent venir, même des mains les plus méprisables.

L'étrange abandonnement de cette victime dévouée nous est très-bien expliqué par un petit mot de saint Pierre, en sa première épître canonique, où, remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il dit qu' « il ne rendoit point opprobres pour » opprobres, ni malédiction pour malédiction, et » qu'il n'usoit ni de plaintes ni de menaces » : *Cùm pateretur, non comminabatur.* Que faisoit-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion? Voici une belle parole : *Tradebat autem judicanti se injustè* (I. Petr. II. 23.) : « Il se livroit, il s'abandon- » noit à celui qui le jugeoit injustement » : et ce qui se dit de son juge se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprenoient de lui faire insulte : *Tradebat autem*; il se donne à eux pour faire de lui à leur volonté. Un perfide le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; on veut

qu'il porte sa croix, il tend les épaules ; on lui arrache le poil, « c'est un agneau, dit l'Écriture (*Is.* » LIII. 7.), qui se laisse tondre ». Mais attendez-vous, chrétiens, que je vous représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? faut-il que j'en fasse paroître successivement tous les différens personnages? un Malchus, qui lui frappe la joue? un Hérode, qui le traite comme un insensé? un pontife, qui blasphème contre lui? un juge, qui reconnoît et qui condamne néanmoins son innocence? Faut-il que je promène le Fils de Dieu par tant de lieux éloignés qui ont servi de théâtres à son supplice, et que je le fasse paroître usant sur son dos, à plusieurs reprises, toute la dureté des fouets, lassant sur son corps toute la force des bourreaux, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? La nuit nous auroit surpris avant que nous eussions achevé toute cette histoire lamentable. Parmi tant d'inhumanités, il ne fait que tendre le cou, comme une victime volontaire. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, peuples et soldats, revenez cent fois à la charge, multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem judicanti se;* il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Après cela, chrétiens, que reste-t-il autre chose, sinon que nous approchions pour lire ce livre? Contemplez Jésus à la croix ; voyez tous ses membres brisés et rompus par une suspension violente; considérez cet homme de douleur, qui, ayant les mains

et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu par la perte du sang et par un travail inconcevable; qui, parmi ces douleurs immenses, ne semble élevé si haut que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable.

Après ces décisions si sanglantes contre tous les biens de la terre, le monde a-t-il encore quelque attrait caché qui puisse mériter votre estime? Non sans doute; il n'a plus d'éclat. Saint Paul a raison de dire « qu'il est mort maintenant et crucifié » (*Gal.* VI. 14.). Jésus a répandu sur sa face toute l'horreur de sa croix; dans le moment de sa mort, il fit retirer le soleil, et couvrit de ténèbres pour un peu de temps le monde, qui est l'ouvrage de Dieu; mais il a obscurci pour jamais tout ce qui brille, tout ce qui surprend, tout ce qui éblouit dans ce monde de vanité et d'illusion, qui est le chef-d'œuvre du diable; il l'a détruite principalement dans la partie la plus éclatante, dans le trophée qu'il érige, dans l'idole qu'il fait adorer, je veux dire dans le faux honneur.

C'est pourquoi son supplice, quoique très-cruel, est encore beaucoup plus infâme; sa croix est un mystère de douleurs, mais encore plus d'opprobres et d'ignominies. Aussi l'apôtre nous dit qu' « il a » souffert la croix en méprisant la honte et l'ignomi- » nie » : *Sustinuit crucem confusione contemptâ* (Hebr. XII. 2.). Et il semble même réduire tout le mystère de sa passion à cette ignominie, lorsqu'il ajoute que Moïse jugea que « l'ignominie de Jésus- » Christ étoit un plus grand trésor que toutes les » richesses de l'Egypte » : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improperium Christi* (Hebr.

xi. 26.) Rien de plus infâme que le supplice de la croix ; mais comme l'infamie en étoit commune à tous ceux qui étoient à la croix , remarquons principalement cette dérision qui le suit depuis le commencement jusqu'à l'horreur de sa croix.

C'est une chose inouie que la cruauté et la risée se joignent ensemble dans toute leur force, parce que l'horreur du sang répandu remplit l'ame d'images funestes , qui répriment l'emportement de cette joie maligne dont se forme la moquerie, et l'empêche de se produire dans toute son étendue. Mais il ne faut pas s'étonner si le contraire arrive en ce jour, puisque l'enfer vomit son venin, et que les démons sont comme les ames qui produisent tous les mouvemens que nous voyons.

Tous ces esprits rebelles sont nécessairement cruels et moqueurs : cruels, parce qu'ils sont envieux ; moqueurs, parce qu'ils sont superbes; car on voit assez, sans que je le dise, que l'exercice, le plaisir de l'envie, c'est la cruauté; et que le triomphe de l'orgueil, c'est la moquerie. C'est pourquoi, en cette journée, où règnent les esprits moqueurs et cruels, il se fait un si étrange assemblage de dérision et de cruauté, qu'on ne sait presque laquelle y domine : et toutefois la risée l'emporte, parce qu'étant l'effet de l'orgueil qui règne dans ces esprits malheureux, au jour de leur puissance et de leur triomphe, ils auront voulu donner la première place à leur inclination dominante. Aussi étoit-ce le dessein de notre Seigneur, que ce fût un mystère d'ignominie, parce que c'étoit l'honneur du monde qu'il entreprenoit à la croix, comme son ennemi capital ; et il est aisé de connoître que c'est la dérision qui prévaut dans l'esprit des juifs, puisque c'est elle qui a inventé la plus grande partie des supplices. J'avoue qu'ils sont cruels et sanguinaires; mais ils

se jouent dans leur cruauté, ou plutôt la cruauté est leur jeu.

Il le falloit de la sorte, afin que le Fils de Dieu « fût soûlé d'opprobres », comme l'avoit prédit le prophète (*Thren.* III. 30.); il falloit que le roi de gloire fût tourné en ridicule de toutes manières, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre; il falloit pousser la raillerie jusque sur la croix, insulter à sa misère jusque dans les approches de la mort, enfin inventer pour l'amour de lui une nouvelle espèce de comédie, dont la catastrophe fût toute sanglante.

Que si l'ignominie de notre Seigneur est la principale partie de sa passion, c'est celle par conséquent dont il y a plus d'obligation de se revêtir : *Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes.* Et toutefois, chrétiens, c'est celle que l'on veut toujours retrancher; dans les plus grandes disgrâces on est à demi consolé quand on peut sauver l'honneur et les apparences. Mais qu'est-ce que cet honneur, sinon une opinion mal fondée? et cette opinion trompeuse ne s'évanouira-t-elle jamais en fumée, en présence des décisions claires et formelles que prononce Jésus-Christ en croix? Nous sommes convenus, Messieurs, que le Fils de Dieu a pesé les choses dans une juste balance; mais il n'est plus question de délibérer; nous avons pris sur nous toute cette dérision et tous ces opprobres; nous avons été baptisés dans cette infamie : *In morte ipsius baptizati sumus* (Rom. VI. 3.) : or sa mort est le mystère d'infamie, nous l'avons dit. Et quoi! tant d'opprobres, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions dans lesquelles nous sommes plongés dans le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous ces délicatesses d'honneur! Non, il règne parmi les fidèles; cette idole s'est érigée sur

les débris de toutes les autres, dont la croix a renversé les autels. Nous lui offrons de l'encens; bien plus, on renouvelle pour l'amour de lui les sacrifices cruels de ces anciennes idoles qu'on ne pouvoit contenter que par des victimes humaines; et les chrétiens sont si malheureux que de chercher encore de vaines couleurs pour rendre à cette idole trompeuse l'éclat que lui a ravi le sang de Jésus. On invente des raisons plausibles et des prétextes artificieux, pour excuser les usurpations de ce tyran, et même pour autoriser jusqu'à ses dernières violences; tant la discipline est corrompue, tant le sentiment de la croix est éteint et aboli parmi nous. Chrétiens, lisons notre livre : que la croix de notre Sauveur dissipe aujourd'hui ces illusions; ne sacrifions plus à l'honneur du monde, et ne vendons pas à Satan, pour si peu de chose, nos ames, qui sont rachetées par un si grand prix : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une chose assez surprenante, que dans cette vanité qui nous aveugle, et qui nous fait adorer toutes nos pensées, il faille nous donner des leçons pour nous apprendre à nous estimer et à faire cas de nous-mêmes. Mais c'est que l'homme est un grand abîme dans lequel on ne connoît rien; ou plutôt l'homme est un grand prodige et un amas confus de choses contraires et mal assorties : il n'établit rien qu'il ne renverse, et il détruit lui-même tous ses sentimens.

Une marque de ce désordre, c'est que l'homme se cherche toujours et ne veut pas se connoître; il s'admire et ne sait pas ce qu'il vaut. L'estime qu'il fait de lui-même fait qu'il veut conserver tout ce qui le touche; et cependant, par le plus indigne de tous les mépris, il prodigue son ame sans peine, et

ne daigne pas seulement penser à une perte si considérable.

Cette ame est en effet un trésor caché; c'est un or très-fin dans de la boue; c'est une pierre précieuse parmi les ordures. La terre et la mortalité dont elle est couverte, empêchent de remarquer sa juste valeur. C'est pour cela qu'il a plu à Dieu que le mystère de notre salut se fit par échange, afin de nous faire entrer dans l'estime de ce que nous sommes, par la considération de notre prix. Ce n'est donc point dans les livres des philosophes que nous devons prendre une grande idée de l'honneur de notre nature. La croix nous découvre par un seul regard tout ce qui se peut lire sur cette matière. O ame, image de Dieu, viens apprendre ta dignité à la croix : Jésus-Christ se donne lui-même pour te racheter. « Prends courage, dit saint Augustin (*In* » *Ps.* CII. *n.* 6. *tom.* IV. *col.* 1116.), ame raisonnable, » et considère combien tu vaux » : *O anima, erige te, tanti vales.* « Si tu parois vile et méprisable à » cause de la mortalité qui t'environne, apprends » aujourd'hui à t'estimer par le prix auquel te met » la sagesse même » : *Si vos vobis terrenâ fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos appendite* (Enarr. II. in Ps. XXXII. n. 4. col. 189.). Appliquons-nous, chrétiens, à cette divine science, et méditons le mystère de cet échange admirable par lequel Jésus-Christ s'est donné pour nous, afin de consommer l'œuvre de notre rédemption.

Mais pour cela rappelons en notre mémoire « que » notre péché nous avoit doublement vendus » : *Venumdati sub peccato* (Rom. VII. 14.). Il nous avoit vendus à Satan, auquel nous appartenions, comme des esclaves qu'il avoit vaincus; il nous avoit vendus à la justice divine, à laquelle nous appartenions, comme des victimes dues à sa vengeance.

Vous savez assez, chrétiens, que le démon avoit surmonté les hommes, et qu'ils étoient devenus par conséquent sa proie : « car quiconque est vaincu »est esclave de celui qui l'a vaincu » : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (II. Petr. II. 19.). Dieu même l'avoit ainsi prononcé par un ordre admirable de sa justice : car, comme dit excellemment saint Augustin, « quoiqu'il ne fasse »pas les ténèbres, néanmoins il les range, il les or- »donne ; et il aime tellement la justice, qu'il veut »que la disposition en paroisse même dans les ruines »des péchés » : *Non deserit ordinandas ruinas peccantium* (De lib. Arb. lib. III. n. 29. tom. I. col. 622.). C'est pourquoi le démon nous ayant vaincus, parce que nous nous étions vendus lâchement à lui, Dieu a voulu suivre cette loi, qu'on devient le bien de son conquérant, et qu'on appartient sans réserve à celui à qui l'on se donne sans condition : et selon cette règle de justice, Dieu nous adjugea à notre vainqueur, et ordonna, par une juste sentence, que nous fussions livrés entre ses mains.

Lorsque Dieu, touché de miséricorde, voulut nous affranchir de ce joug de fer, « il n'usa pas, »dit saint Augustin (*De Trinit. lib.* XIII. n. 17. et »seq. tom. VIII. col. 938 et seq.), de sa souveraine »puissance» , et en voici la raison. Il voulut faire comprendre à l'homme qui s'étoit vendu à si bas prix, combien il valoit. Et d'ailleurs, c'est que Dieu s'étoit proposé, dans l'ouvrage de notre salut, d'aller par les voies de la justice ; et comme nous étions passés dans la possession de notre ennemi, en vertu d'une sentence très-juste, il falloit nous retirer par les formes. O Jésus, voici votre ouvrage : ô Jésus, voici le miracle de votre charité estimable. C'est pourquoi vous avez vu, chrétiens, qu'il se livre volontairement à la puissance des ténèbres et à la fureur de l'enfer.

«Il attire, disent les saints pères (*S. Chrysostom.* »*Hom.* XIII. *in Matth. n.* 2. *tom.* VII. *p.* 169. *S. Leo* »*in Nativ. Dom. Serm.* II. *cap.* III. IV. *De Passion.* »*Dom. cap.* III.), notre ennemi au combat, en lui »cachant sa divinité». Cet audacieux s'approcha et voulu l'assujettir sous sa servitude; mais aussitôt qu'il eut mis la main sur celui qui ne devoit rien à la mort, parce qu'il étoit innocent. Dieu, qui dans l'œuvre de notre salut vouloit faire triompher sa miséricorde, par l'ordre de sa justice, rendit en notre faveur ce jugement, par lequel il fut dit et arrêté que le diable, pour avoir pris l'innocent, seroit contraint de lâcher les pécheurs; il perdit les coupables qui étoient à lui, en voulant réduire sous sa puissance Jésus-Christ, le juste, dans lequel il n'y avoit rien qui lui appartînt. Ceux qui sont tant soit peu versés dans la lecture des saints docteurs, me rendront bien ce témoignage, qu'encore que je n'aie point cité leurs paroles, je n'ai rien dit en ce lieu, qui ne soit tiré de leur doctrine, et que c'est en cette manière qu'ils nous ont souvent expliqué l'ouvrage de la rédemption. Mais il nous faut encore élever plus haut, et entrer plus avant au fond du mystère, par des maximes plus élevées qu'ils ont prises des Écritures.

C'étoit à la justice divine que nous étions vendus et livrés par une obligation bien plus équitable, mais aussi bien plus rigoureuse: car quiconque lui est redevable ne peut s'acquitter que par sa mort, et ne peut la payer que par son supplice.

Non, mes Frères, nulle créature n'est capable de réparer l'injure infinie qu'elle a faite à Dieu par son crime. Les théologiens le prouvent fort bien par des raisons invincibles; mais il suffit de vous dire que c'est une loi prononcée au ciel, et signifiée à tous les mortels par la bouche du saint Psalmiste:

Non dabit Deo placationem suam, nec pretium redemptionis animæ suæ (Ps. XLVIII. 7. 8.) : « Nul » ne peut se racheter lui-même, ni rendre à Dieu le prix de son ame ». Il peut s'engager à sa justice; mais il ne peut plus se retirer de la servitude, il ne peut payer que par son supplice, par sa mort.

En vain le genre humain, effrayé par le sentiment de son crime, cherche des victimes et des holocaustes pour les subroger en sa place, dussent-ils désoler tous leurs troupeaux par des hécatombes et les immoler à Dieu devant ses autels, il est impossible que la vie des bêtes paie pour la vie des hommes; la compensation n'est pas suffisante : et c'est pourquoi cette maxime de l'apôtre est toujours d'une éternelle vérité, « qu'il n'est pas possible que » les péchés soient ôtés par le sang des taureaux et » des boucs » : *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* (Hebr. x. 4.). Si bien que ceux qui les immoloient, faisoient bien, à la vérité, une reconnoissance publique de ce que méritoient leurs crimes, mais ils n'en avançoient pas l'expiation. « Aussi, dit le même apôtre (*Ibid.* 1.), » ils multiplioient sans fin leurs holocaustes, et tou- » jours leurs péchés demeuroient sur eux ». Puis donc qu'il n'y avoit parmi nous aucune ressource, que restoit-il autre chose, sinon que Dieu réparât lui-même l'injustice de notre crime par la justice de notre peine, et satisfît à sa juste vengeance par notre juste punition?

Dans cette cruelle extrémité, que devenions-nous, chrétiens, si le Fils unique de Dieu n'eût proposé cet heureux échange, prophétisé par David et rapporté par le saint apôtre? (*Ps.* XXXIX. 9. 10. *Hebr.* x. 5. *et suiv.*) « O Père! les holocaustes ne vous » ont pas plu » : c'est en vain que les hommes tâchent de subroger en leur place d'autres victimes, elles

ne vous sont pas agréables ; mais j'irai moi-même me mettre en leur place : tous les hommes sont dus à votre vengeance ; mais une victime de ma dignité peut bien remplir justement la place même d'une infinité de pécheurs. *Tunc dixi : Ecce venio.*

Là se vit ce spectacle de charité, spectacle de miséricorde, auquel nous ne devrions jamais penser sans verser des larmes. Un Fils uniquement agréable, qui se met en la place des ennemis ! L'innocent, le juste, la sainteté même, qui se charge des crimes des malfaiteurs ! celui qui étoit infiniment riche, qui se constitue caution pour les insolvables !

Mais, ô père ! consentirez-vous à cet échange ? pourrez-vous voir mourir votre Fils pour donner la vie à des étrangers ? Un excès de miséricorde lui fera accepter cette offre ; son Fils devient sa victime en la place de tous les mortels. Mais que n'use-t-il entièrement de miséricorde ? Je vous l'ai déjà dit, c'est qu'il veut faire triompher la miséricorde dans l'ordre de justice : premièrement, chrétiens, afin de glorifier ces deux attributs dans le mystère de notre salut, qui est le chef-d'œuvre de sa puissance : mais la raison la plus importante, c'est qu'il lui plaît de montrer ainsi son amour aux hommes : *Sic Deus dilexit mundum* (Joan. III. 16.) « Dieu » a tant aimé le monde ! »

En effet, qui seroit capable de bien pénétrer cette charité immense de Dieu envers nous ? Donner l'héritier pour les étrangers ! donner le naturel pour les adoptifs ! Epanchons nos cœurs, ames saintes, dans une pieuse méditation de ces paroles si tendres et de cet échange si merveilleux. C'est déjà une bonté incomparable que Dieu ait voulu adopter des hommes mortels : car, comme remarque excellemment saint Augustin (*Serm.* LI. *n.* 26. *t.* V. *col.* 296. *et seq.*), les hommes ne recourent à l'adoption

que lorsqu'ils n'espèrent plus d'enfans véritables : si bien qu'elle n'est établie que pour venir au secours et suppléer au défaut de la nature qui manque. Et néanmoins, ô miséricorde ! Dieu a engendré dans l'éternité un Fils, qui contente parfaitement son amour, comme il épuise entièrement sa fécondité ; et néanmoins, ô bonté incompréhensible ! lui qui a un Fils si parfait, par l'immensité de son amour, par les richesses infinies d'une charité surabondante, il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. Il fait quelque chose de plus au Calvaire : non-seulement il joint à son propre Fils des enfans qu'il adopte par miséricorde ; mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs. Qui voudroit adopter à ce prix et donner son fils pour des étrangers ? Et néanmoins c'est ce que fait le Père éternel : *Sic Deus dilexit mundum.* Pesons un peu ces paroles : « Il a tant aimé le monde », dit le Fils de Dieu : voilà le principe de l'adoption ; « qu'il a donné à son Fils unique » : voilà le Fils unique livré à la mort : paroissez, maintenant, enfans adoptifs : « Afin que ceux qui croient ne périssent pas, » mais qu'ils aient la vie éternelle ». Ne voyez-vous pas l'échange admirable ? Il donne son propre Fils à la mort, pour faire naître les enfans d'adoption. Cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère. Comme si le Père éternel, ayant vu que l'on n'adopte des enfans que lorsque l'on a perdu les véritables, un amour saintement inventif lui avoit heureusement inspiré pour nous ce conseil de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils, pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir

l'unique héritier pour nous faire entrer dans ses droits.

Par conséquent, ô enfans adoptifs ! que vous coûtez au Père éternel ! mais que vous êtes chers et estimables à ce Père, qui donne son Fils, et à ce Fils, qui se donne lui-même pour vous ! Voyez à quel prix il vous achète. Un grand prix, dit le saint apôtre, un prix infini : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* (I. Cor. VII. 23.) : « Vous êtes achetés » d'un prix, c'est-à-dire, d'un prix infini et inesti» mable; ne vous rendez pas esclaves des hommes ». Un de vos amis vous aborde, un de ces amis mondains qui vous aiment pour le siècle et les vanités : il vous veut donner un sage conseil ; comme il vous honore, dit-il, et qu'il vous estime, il désire votre avancement; c'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue, peut-être malicieuse, d'engager ce grand dans vos intérêts, peut-être au préjudice de la conscience : prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclave des hommes. Vous avez un autre homme qui vous estime; cet homme, c'est Jésus-Christ, qui est aussi votre Dieu : c'est lui qui vous estime véritablement, parce qu'il vous a acheté au prix de son sang; parce que cet ami vous estime, il veut vous engager dans le siècle ; parce que Jésus vous estime, il veut vous élever au-dessus du siècle : vous promettez beaucoup, vous dit-il, et l'estime qu'il fait de vous fait qu'il voudroit vous voir dans le monde en la place dont vous êtes digne; mais Jésus, qui vous estime véritablement, ne voit rien dans le monde qui vous mérite. Car que voyez-vous dans le monde qui puisse contenter une ame pour laquelle Jésus-Christ se donne ? Quand on vous représente ce que vous valez, n'entrez pas tout seul dans la balance; pesez-vous avec votre prix, et vous trou-

verez que rien n'est digne de vous, que ce qui est digne aussi de Jésus-Christ même. *Pretio empti estis* : ne vous rendez pas esclave de la complaisance, ne vous donnez pas à si bas prix, ne vous vendez pas pour si peu de chose. « Non, non, mes » Frères, dit saint Augustin, ne soyons pas vils à » nous-mêmes, nous qui sommes si précieux au Père, » qu'il nous achète au Calvaire du sang de son Fils ; » et encore, n'étant pas content de nous le donner » une fois, il nous le verse tous les jours sur ces saints » autels » : *Tam caros æstimat, ut nobis quotidie Unigeniti sui pretiosissimum sanguinem fundat* (Serm. CCXVI. n. 3. t. v. col. 954.).

Entrons aujourd'hui sérieusement dans une grande estime de ce que nous sommes en qualité de chrétiens, et que cette pensée nous retienne dans nos crimes les plus secrets. Si vous aviez un témoin, ses yeux vous inspireroient de la retenue. Si vous perdez de vue Dieu qui vous regarde, songez du moins à vous-même, après le prix que vous coûtez au Sauveur. Comptez-vous dorénavant pour quelque chose ; ayez honte de vous-même, à cause de vous-même ; respectez vos yeux et votre présence : *Unusquisque dignum se existimet coram quo, si delictum cogitaverit, erubescat* (Serm. CCLXXI. n. 4. t. v. col. 1461.) : « Que chacun ait une si grande idée de lui- » même, qu'il rougisse à la seule pensée du péché ».

Mais en apprenant aujourd'hui à nous estimer par notre prix, méditons aussi attentivement « que nous » ne sommes pas nous-mêmes », et regardons-nous dans cette vue, « que nous sommes des personnes » achetées ». Jésus-Christ ne s'est pas donné à pure perte : aussi, dit l'apôtre, « vous n'êtes plus à vous : » car vous avez été achetés d'un grand prix » : *Non estis vestri ; empti enim estis pretio magno* (I. Cor. VI. 19. 20.). Nous pouvons aisément connoître non-

seulement combien légitimement, mais combien étroitement et intimement nous sommes acquis au Sauveur, si nous savons entendre les lois de cet échange mystérieux. « Ce n'a point été par des choses » corruptibles, comme de l'or ou de l'argent, que » vous avez été rachetés de la vanité paternelle et hé- » réditaire de votre première vie; mais par le pré- » cieux sang de Jésus-Christ, comme de l'Agneau » sans tache » : *Non enim corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vanâ vestrâ conversatione; sed pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi* (I. Petr. I. 18. 19.). Nous avons déjà dit, Messieurs, que l'achat n'est pas une perte, mais un échange; vous me donnez, et je donne : je me dessaisis, en achetant, de ce que je donne; mais néanmoins je ne le perds pas, parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne et en fait le remplacement : lois du commerce, qui ne peuvent être renversées sans ruiner tous les fondemens de la société humaine. Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que l'Ecriture nous dit si souvent que Jésus-Christ s'est donné pour nous. Il ne nous achète pas, dit saint Pierre, ni par or, ni par argent, ni par des richesses mortelles; car étant maître de tout l'univers, cela ne lui coûtoit rien : mais parce qu'il nous vouloit acheter beaucoup pour marque de son estime, il a voulu qu'il lui en coûtât; et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang, d'un prix infini; il a voulu se donner lui-même : par conséquent nous lui tenons lieu de sa chair, de son sang, de sa propre vie; et par conséquent, lorsque nous nous retirons de lui, nous [lui] faisons la même injure que si nous lui arrachions un de ses membres. Nous portons sa croix sur nos fronts, nous sommes teints de son sang; n'effaçons pas les mar-

ques d'une si glorieuse servitude, consacrons au Sauveur toute notre vie, puisqu'il l'a si bien achetée, et ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux. Car comme il ne nous achète que comme Sauveur, il ne nous achète que pour nous sauver; et il va combattre à toute outrance, si je puis parler de la sorte, contre la justice de son Père, pour nous gagner le ciel qu'elle nous ferme.

TROISIÈME POINT.

Il n'y a rien qui attache les attentions, comme le spectacle d'un grand combat qui décide des intérêts de deux puissances opposées : les voisins intéressés le considèrent avec tremblement; et les plus indifférens sont émus dans l'attente d'un événement si remarquable.

J'ai à vous proposer ici un combat où se décide la cause de notre salut, dans lequel un Dieu combat contre un Dieu, le Fils contre son Père, et en quelque sorte contre lui-même. Mais comme on ne combat contre Dieu qu'en lui cédant, le Dieu-Homme. qui est le tenant contre la justice divine, pendant qu'elle marche contre lui personnellement armée de toutes ses vengeances, paroît armé de sa part d'une obéissance profonde : toutefois, par cette obéissance toute-puissante, la justice divine est vaincue, les portes du ciel sont forcées, et l'entrée en est ouverte aux enfans d'Adam, qui en étoient exclus par leurs crimes. « Il est entré une fois dans le » sanctuaire avec son propre sang, nous ayant ac- » quis une rédemption éternelle » : *Per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æternâ redemptione inventâ* (Hebr. IX. 12.).

C'est ici la principale partie de la passion du Sauveur, et c'est, pour ainsi dire, l'ame du mystère; mais c'est un secret incompréhensible. Un Dieu qui

se venge sur un Dieu, un Dieu qui satisfait à un Dieu; qui pourroit approfondir un si grand abîme? Les bienheureux le voient, et ils en sont étonnés; mais qu'en peuvent penser les mortels? Disons néanmoins, Messieurs, selon notre médiocrité, ce qu'il a plu à Dieu que nous en sussions par son Ecriture divine, et apprenons premièrement du divin apôtre quelles armes tient en main le Père quand il marche contre son Fils. Il est armé de son foudre, je veux dire de cette terrible malédiction qu'il lance sur les têtes criminelles. Quoi! ce foudre tombera-t-il sur le Fils de Dieu? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Il est » fait pour nous malédiction » : *Factus pro nobis maledictum* (Gal. III. 13.). Le grec porte, *exécration*.

Pour entendre le sens de l'apôtre, vous voyez qu'il faut méditer avant toutes choses quelle est la force, quelle est l'énergie de la malédiction divine; mais il faut que Dieu l'explique lui-même par la bouche du divin Psalmiste : *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus et sicut oleum in ossibus ejus* (Ps. CVIII. 17.) : « La malédiction l'environne comme un vête» ment; elle entre comme de l'eau dans son inté» rieur, et pénètre comme de l'huile jusqu'à ses os ». Voilà donc trois effets terribles de la divine malédiction. Elle environne les pécheurs par le dehors; elle entre jusqu'au-dedans, et s'attache aux puissances de leur ame : mais elle passe encore plus loin; elle pénètre, comme de l'huile, jusqu'à la moëlle de leurs os; elle perce jusqu'au fond de leur substance. Jésus, chargé des péchés des hommes, en qualité de répondant et de caution, est frappé de ces trois foudres, ou plutôt de ces trois dards du foudre de Dieu. Expliquons ceci en peu de paroles, autant que le sujet le pourra permettre.

L'un des priviléges des justes, c'est que Dieu les

assure, dans les saintes Lettres, que sa miséricorde les environne. « Celui qui espère au Seigneur sera » environné de sa miséricorde » : *Sperantem autem in Domino misericordiâ circumdabit* (Ps. XXXI. 10.). Il veut par-là que nous entendions qu'il fait, pour ainsi dire, la garde autour d'eux, pour détourner de sa main les coups qui menacent leurs têtes; qu'il bride la puissance de leurs ennemis, et qu'il les met à couvert de toutes les insultes du dehors, sous l'aile de sa protection.

Ainsi le premier degré de malédiction, c'est que Dieu retire des pécheurs cette protection extérieure, et les laisse par conséquent exposés à un nombre infini d'accidens fâcheux, qui menacent de toutes parts la foiblesse humaine. Je vous ai déjà fait voir, chrétiens, que Jésus a été réduit à ce triste état par la volonté de son Père; qu'il s'y est assujetti volontairement en qualité de victime; et comme ce que j'aurois à dire sur ce sujet tomberoit à peu près dans le même sens de ma première partie, pour ne vous point accabler par des redites, dans un discours déjà assez long, je remarquerai seulement cette circonstance.

C'est que la protection de Dieu sur les justes leur est promise, principalement dans le temps des afflictions; parce que Dieu, comme un bon ami, se plaît de faire paroître à ses serviteurs, dans le temps des adversités, la fidélité de ses soins. De là vient que, lorsqu'il semble les abandonner, il fait luire sur eux ordinairement, par certaines voies imprévues, qui ne manquent jamais à sa providence, quelque marque de sa faveur. Jésus n'en voit pas la moindre étincelle; si bien qu'en se plaignant que Dieu le délaisse (*Ps*. XXI. 1.), dans les termes du roi prophète, il pouvoit encore ajouter ce qu'il dit en un autre lieu (*Ps*. IX. 22.) : *Ut quid, Domine, recessisti*

longè? « O Dieu ! pourquoi vous êtes-vous retiré si » loin », qu'il semble que je vous perde de vue ? *Despicis in opportunitatibus :* « Vous, qui vous glorifiez d'être si fidèle, vous me dédaignez dans l'occasion, lorsque j'ai le plus besoin de votre secours » : *Despicis in opportunitatibus :* et quelle est cette occasion? *In tribulatione :* « O Dieu ! vous me méprisez dans l'extrémité de mes angoisses ».

Voilà l'état du Sauveur. Mais disons ici en passant aux enfans de Dieu qui semblent abandonnés parmi leurs ennuis, qu'ils considèrent Jésus, qu'ils sachent que Dieu, cet ami fidèle, ne nous manque jamais aux occasions : mais ce n'est pas à nous de les lui prescrire; elles dépendent de l'ordre de ses décrets, et non de l'ordre des temps; il suffit que nous soyons assurés qu'il viendra infailliblement à notre secours, pourvu que nous ayons la force d'attendre.

Après ce mot de consolations que nous devions, ce me semble, aux affligés, revenons maintenant au Fils de Dieu, et voyons la divine malédiction qui commence à pénétrer son intérieur, et le frappe dans les puissances de l'ame; suivons toujours l'Ecriture sainte et ne parlons point sans la loi.

J'ai appris de cette Ecriture que Dieu a un visage pour les justes et un visage pour les pécheurs : le visage qu'il a pour les justes est un visage serein et tranquille, qui dissipe tous les nuages, qui calme tous les troubles de la consciences; un visage doux et paternel, « qui remplit l'ame d'une sainte joie » : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo* (Ps. XV. 11.). O Jésus ! il étoit autrefois pour vous : autrefois; mais maintenant la chose est changée. Il y a un autre visage que Dieu tourne contre les pécheurs; un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala* (Ps. XXXIII. 17.) : « Le visage de Dieu sur » ceux qui font mal » : visage terrible et épouvantable,

le visage de la justice irritée, dont Dieu étonne les réprouvés. Ah! si nous pouvions ouvrir les yeux pour considérer ce visage! Jésus lui-même en est étonné, parce qu'il porte l'image d'un criminel. Voyez en l'image et en la peinture ce que c'est qu'un crime réel, ce que c'est qu'un pécheur véritable. *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (Luc. XXIII. 31.) : « Si le bois vert est ainsi traité, » que sera-ce du bois sec? » O grâce! ô rémission! ô salut des hommes! que vous coûtez à Jésus! Son Père lui paroît avec ce visage; il lui montre cet œil enflammé; il lance contre lui ce regard terrible, « qui » allume le feu devant lui » : *Ignis in conspectu ejus exardescet* (Ps. XLIX. 4.). Il le regarde enfin comme un criminel, et la vue de ce criminel lui fait en quelque sorte oublier son Fils.

Mon Sauveur en est étonné. Voyez comme il entre aussi dans ce sentiment, et comme il prend en vérité l'état de pécheur. Ah! c'est ici mon salut. Je me plais de m'occuper dans cette pensée; j'aime à voir que mon Sauveur prend mes sentimens, parce que c'est en cette manière qu'il me donne la liberté de prendre les siens; parce qu'il parle à Dieu comme un pécheur, ah! c'est ce qui me donne la liberté de parler comme un innocent. Je remarque donc, ames saintes, que dès le commencement de sa passion, il ne parle plus à Dieu qu'en tremblant, lui qui priant autrefois commençoit sa prière par l'action de grâces (*Joan.* XI. 41. 42.), assuré d'être toujours ouï; lui qui disoit si hardiment, « Père, je le veux » (*Joan.* XVII. 24.); dans le jardin des Olives il commence à tenir un autre langage. « Père, dit-il, s'il est pos» sible; Père, si vous voulez, détournez de moi ce » calice : non ma volonté, mais la vôtre » (*Matth.* XXVI. 39. *Luc.* XXII. 42.). Est-ce là le discours d'un Fils bien-aimé! Eh! vous disiez autrefois si assuré-

ment : « Tout ce qui est à vous est à moi ; tout ce » qui est à moi est à vous » (*Joan.* XVII. 10.). Il a été un temps qu'il pouvoit parler de la sorte ; maintenant que le Fils unique est caché et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus lui parler avec cette liberté première ; il prie avec tremblement ; et enfin, dans la suite de sa passion, se voyant toujours traité comme un criminel, ne découvrant plus aucuns traits de la bonté de son Père, il n'ose plus aussi lui donner ce nom ; et pressé d'une détresse incroyable, il ne l'appelle plus que son Dieu : « Mon Dieu, mon » Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (Matth. XXVII. 46.).

Mais la cause principale de cette plainte, c'est que la colère divine, après avoir occupé toutes ses puissances, avoit produit son dernier effet, en perçant et pénétrant jusqu'au fond de l'ame. Je n'aurois jamais fini ce discours, si j'entreprenois de vous expliquer combien ce coup est terrible. Il suffit que vous remarquiez qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'aller chercher l'ame jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures ; Dieu seul, en la faisant, se l'est réservé ; et c'est par-là qu'il la prend, « quand il veut » la renverser par les fondemens », selon l'expression prophétique : *Commovebit illos à fundamentis* (Sap. IV. 19.). C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture, « bri- » ser les pécheurs » : *Deus conteret eos* (Job. XXXIV. 24.). Voyez ici combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : c'est pour cela que Dieu a suivi cette voie de justice. Isaïe l'a dit clairement dans ce beau chapitre, qui s'entend de Jésus-Christ à la lettre, « Le Seigneur l'a voulu briser » : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (Is. LIII. 10.) : et pour achever la perfection de son sa-

crifice, il falloit qu'il fût encore froissé par ce dernier coup.

Je ne crains point de dire que tous les autres tourmens de notre Sauveur, quoique leur rigueur soit insupportable, ne sont qu'une ombre et une peinture en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre son ame très-sainte, sous la main de Dieu qui la froisse.

De quelle sorte le Fils de Dieu a pu ressentir ce coup de foudre, c'est un secret profond qui passe de trop loin notre intelligence; soit que sa divinité se fût comme retirée en elle-même, soit que ne faisant sentir sa présence qu'en une certaine partie de son ame, ce qui n'est pas impossible à Dieu, « dont » la vertu pénétrante, comme dit saint Paul (*Heb.* » IV. 12.), va jusqu'aux divisions les plus délicates » de l'ame d'avec l'esprit », elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine; soit que, par quelque autre miracle inconnu et inconcevable aux mortels, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, avec cette extrême désolation où l'homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. Quoi qu'il en soit, et de quelque sorte que se soit accompli un si grand mystère en la personne de Jésus-Christ, toujours est-il assuré qu'il n'y avoit que le seul effort d'une détresse incompréhensible, qui pût arracher du fond de son cœur cette plainte étrange qu'il fait à son Père : *Quare me dereliquisti?* « Pourquoi m'avez- » vous abandonné? »

Le croirions-nous, chrétiens, si l'Ecriture divine ne nous l'apprenoit, que pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisoit à son Fils, le mystère de notre paix se négocioit? On avançoit pas à pas la conclusion d'un si grand traité; et « Dieu étoit

» en Christ, se réconciliant le monde » (*II. Cor.* v. 19.). Comme on voit quelquefois dans un grand orage, le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps qu'il se décharge, il s'éclaircit peu à peu jusqu'à ce qu'il reprend enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation; ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfans d'Adam cette face bénigne et riante : et par un retour admirable, qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il frappe sans miséricorde son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il pardonne sans réserve aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Mais aussi c'est que sa rigoureuse justice fut si fortement combattue par le Fils de Dieu, qu'il fallut enfin qu'elle se rendit et qu'elle laissât emporter le ciel à une si grande violence. O ciel, enfin tu nous es ouvert : nous ne sommes plus des bannis, chassés honteusement de notre patrie! C'est ici qu'il faut lire notre instruction; car nous avons aussi à conquérir le ciel; mais il faut l'attaquer par les mêmes armes.

Le Sauveur s'est donc servi de deux sortes d'armes contre la sévérité de son Père : la contrition et l'obéissance. Car, comme elle avoit pour objet le péché des hommes, et qu'il falloit en détruire la coulpe et la peine, il a opposé à la coulpe une douleur immense des crimes; *Magna est velut mare contritio tua* (Thren. II. 13.); et satisfait à la peine par une obéissance infatigable, déterminée à tout endurer. Disons l'un et l'autre en peu de paroles; c'est la moralité de ce discours.

Je dis premièrement, chrétiens, que se trouvant

chargé, investi, accablé des péchés du monde, il les envisage tous en détail; il les pèse à cette juste balance de sa divine sagesse; il les confronte aux règles immuables dont elles violent l'équité par leur injustice; et connoissant parfaitement, pénétrant profondément leur énormité, par l'opposition aux principes, il gémit sur tous nos désordres avec toute l'amertume que chacun mérite. Ah! disoit autrefois David, « Mes iniquités m'ont saisi et environné » de toutes parts; elles se sont multipliées plus que » les cheveux de ma tête »; et pendant que je m'applique à les déplorer, « mon cœur tombe en défail-» lance », ne pouvant fournir à tant de larmes: *Comprehenderunt me iniquitates meæ, multiplicatæ sunt super capillos capitis mei; et cor meum dereliquit me* (Ps. XXXIX. 16. 17.). Que dirai-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, environné et saisi par l'infinité de nos crimes? Où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?

En unité de cette douleur par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs devant lui, par l'esprit de componction : car qu'attendons-nous, chrétiens, à regretter nos péchés? jamais nous n'en verrons l'horreur plus à découvert que dans la croix de Jésus. Dieu nous a voulu donner ce spectacle, de la haine qu'il a pour eux, et de la rigueur qu'ils attirent, afin que les voyant si horribles en la personne du Fils de Dieu, où ils ne sont que par transport, nous puissions comprendre par-là quels ils doivent être en nos cœurs, dans lesquels ils ont pris naissance. Çà donc, ô péché régnant! ô iniquité dominante! que je te recherche aujourd'hui dans le fond de ma conscience. Est-ce un attachement vicieux? est-ce un désir de vengeance, une inimitié invétérée? O vengeance! oses-tu paroître, quand

8 *

Jésus outragé à l'extrémité demande pardon pour ses ennemis? Vous le savez, je ne le sais pas; mais je sais que tant que vous la laisserez régner dans vos cœurs, le ciel, toujours d'airain sur vos têtes, vous sera fermé sans miséricorde; et au contraire, que la justice divine, toujours inflexible et inexorable, ouvrira sous vos pas toutes les portes de l'abîme. Renversez donc aujourd'hui ce règne injuste et tyrannique : donnez cette victoire à Jésus-Christ; que sa croix emporte sur vous cet attachement, ou cette aversion criminelle; qu'il brise une liaison mal assortie; qu'il renoue une rupture mal faite : délivrez-nous de la tyrannie [de cette passion] par l'effort d'une contrition sans mesure. Le Fils de Dieu commence à gémir; suivez et sanctifiez votre repentir par la société de ses douleurs.

Mais pour surmonter tout-à-fait la justice de Dieu son Père, il s'arme encore de l'obéissance : sur quoi je vous dirai seulement ce mot, car il est temps de conclure, que ce qu'il y a de plus important pour contenter la justice, c'est l'acceptation volontaire de tous les supplices, c'est la pratique de l'obéissance d'adorer la justice de Dieu, non-seulement en elle-même, mais dans son propre supplice. *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* C'est la plainte du délaissement; mais il confesse en même temps qu'il est équitable : *Longè à salute meâ verba delictorum meorum* (Ps. XXI. 1.) : les péchés, qui sont devenus les miens par transport, l'ont bien mérité : c'est pourquoi, dès le commencement de sa passion, il ne parle plus de son innocence; il ne songe qu'à porter les coups. Ainsi s'étant abaissé infiniment davantage qu'Adam ni tous ses enfans n'ont été rebelles, il a réparé toutes les injures par lesquelles ils déshonoroient la bonté de Dieu. La justice divine

s'est enfin rendue et a ouvert toutes les portes de son sanctuaire.

« Ayant donc cette confiance de pouvoir entrer » dans le sanctuaire, ayant cette voie nouvelle que le » Fils de Dieu nous a ouverte, je veux dire sa sainte » chair, qui est la propitiation de nos crimes, appro- » chons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère » et avec une pleine foi » : *Habentes fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est, carnem suam;... accedamus cum vero corde in plenitudine fidei* (Heb. x. 19. 20. 21.). Suivons, mes Frères, après Jésus-Christ; mais il faut combattre aussi bien que lui contre la justice. Mais n'est-ce pas assez qu'il l'ait désarmée et qu'il ait porté en lui-même tout le fardeau de ses vengeances? Ne croyez pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise. Il a soutenu tout le grand effort pour payer nos dettes, il nous a laissé de moindres épreuves, mais néanmoins nécessaires pour entrer en conformité de son esprit, et être honoré de sa ressemblance.

Approchons du sacrement de la pénitence avec un esprit généreux, résolus de satisfaire à la justice divine par une pénitence ferme et vigoureuse. La satisfaction nous doit rendre conformes à Jésus crucifié : mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre chair déchirée, votre corps tout couvert de plaies, votre ame percée de tant de douleurs, je dis aussitôt en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut plus

supporter les peines du corps que l'église imposoit autrefois par une discipline si salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : ne sortons point les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. « Tous ceux » qui assistoient, dit saint Luc, s'en retournoient » frappant leurs poitrines » : *Percutientes pectora sua revertebantur* (Luc. XXIII. 48.). Jésus-Christ mourant avoit répandu un certain esprit de componction et de pénitence : qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous soyons plus durs que les Juifs; [autrement] Dieu vengera sur nous la mort de son Fils. Faisons retentir tout le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos iniquités; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons tous cette vie mondaine et licencieuse; mourons enfin au péché avec Jésus-Christ : c'est lui-même qui nous le demande.

Jésus, qui n'a jamais cessé d'exhorter les hommes à se repentir de leurs crimes, jusqu'à l'extrémité de son agonie, ramasse ses forces épuisées : il fait un dernier effort, lui dont le cri a été ouï du Lazare jusqu'au tombeau, « dont les morts entendront la » voix, et ceux qui l'entendront vivront » : *Mortui audient vocem Filii Dei; et qui audierint, vivent* (Joan. v. 25.). Ecoutez ce grand cri qu'il fait en mourant, qui étonne le centenier qui le garde, qui arrête tous les yeux des spectateurs, qui étonne toute la nature, et que le ciel et la terre écoutent par un silence respectueux : c'est qu'il vous invite à la pénitence; il vous avertit de sa mort prochaine, afin que vous mouriez avec lui. Il va mourir, il baisse la tête, ses yeux se fixent, il passe, il expire : c'en est fait; il a rendu l'ame. Eh bien, sommes-nous morts avec lui? allons-nous commencer une vie nouvelle par la conversion de nos mœurs? puis-je

l'espérer, chrétiens? quelle marque m'en donnerez-vous? Ah! ce n'est pas à moi qu'il la faut donner : donnez-la au Sauveur Jésus, qui vous la demande. Ne sortez point de ce temple sans lui confesser vos péchés dans l'amertume de vos cœurs; entrez dans les sentimens de sa mort par les douleurs de la pénitence, et vous participerez bientôt au bonheur de sa résurrection glorieuse. *Amen.*



TROISIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Fermeté immobile, magnificence et équité du testament de Jésus. Nécessité de l'effusion de son sang : avec quelle ardeur et quelle profusion il le répand. Motifs que sa passion nous fournit d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie, et d'un généreux détachement de la créature. Raisons des souffrances qu'il endure et de l'ignominie dont il est couvert. Impression que nous devons ressentir de ses douleurs pour avoir part à la grâce qu'elles nous ont méritée. Peinture vivante de Jésus-Christ mourant dans les pauvres : sa passion retracée dans leur personne.

Hic est sanguis meus novi Testamenti.

C'est ici mon sang, le sang du nouveau Testament (Matth. XXVI. 28.).

Le testament de Jésus-Christ a été scellé et cacheté durant le cours de sa vie ; il est ouvert aujourd'hui publiquement sur le Calvaire, pendant que l'on y étend Jésus à la croix : c'est là qu'on voit ce testa-

ment gravé en caractères sanglans sur sa chair indignement déchirée ; autant de plaies, autant de lettres ; autant de gouttes de sang qui coulent de cette victime innocente, autant de traits qui portent empreintes les dernières volontés de ce divin Testament. Heureux ceux qui peuvent entendre cette belle et admirable disposition que Jésus a faite en notre faveur, et qu'il a confirmée par sa mort cruelle ! Nul ne peut connoître cette écriture, que l'esprit de Jésus ne l'éclaire, et que le sang de Jésus ne le purifie. Ce testament est ouvert à tous : et les Juifs et les Gentils voient le sang et les plaies de Jésus crucifié ; « mais ceux-là n'y voient que scandale, et » ceux-ci n'y voient que folie » (*I. Cor.* I. 23.). Il n'y a que nous, chrétiens, qui apprenons de Jésus-Christ même que le sang qui coule de ses blessures est le sang du nouveau Testament ; et nous sommes ici assemblés, non tant pour écouter, que pour voir nous-mêmes, dans la passion du Fils de Dieu, la dernière volonté de ce cher Sauveur, qui nous a donné toutes choses, quand il s'est lui-même donné pour être le prix de nos ames.

Il y a dans un testament trois choses considérables : on regarde, en premier lieu, si le testament est bon et valide ; on regarde, en second lieu, de quoi dispose le testateur en faveur de ses héritiers ; et on regarde, en troisième lieu, ce qu'il leur ordonne. Appliquons ceci, chrétiens, à la dernière volonté de Jésus mourant : voyons la validité de ce testament mystique, par le sang et par la mort du testateur ; voyons la magnificence de ce testament, par les biens que Jésus-Christ nous y laisse : voyons l'équité de ce testament, par les choses qu'il nous y ordonne. Disons encore une fois, afin que tout le monde l'entende, et proposons le sujet de tout ce discours. J'ai dessein de vous faire lire le

testament de Jésus, écrit et enfermé dans sa passion : pour cela, je vous montrerai combien ce testament est inébranlable, parce que Jésus l'a écrit de son propre sang; combien ce testament nous est utile, parce que Jésus nous y laisse la rémission de nos crimes; combien ce testament est équitable, parce que Jésus nous y ordonne la société de ses souffrances : voilà les trois points de ce discours. Le premier nous expliquera le fond du mystère de la passion, et les deux autres en feront voir l'application et l'utilité : c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Comme toutes nos prétentions sont uniquement appuyées sur la dernière disposition de Jésus mourant, il faut établir, avant toutes choses, la validité de cet acte, qui est notre titre fondamental : ou plutôt, comme ce que fait Jésus-Christ se soutient assez de soi-même, il ne faut pas tant l'établir, qu'en méditer attentivement la fermeté immobile, afin d'appuyer dessus notre foi. Considérons donc, chrétiens, quelle est la nature du testament de Jésus; disons en peu de paroles ce qui sera de doctrine, et seulement pour servir d'appui, et ensuite venons bientôt à l'application. Un testament, pour être valide, doit être fait selon les lois : chaque peuple, chaque nation, a ses lois particulières. Jésus, soumis et obéissant, avoit reçu la sienne de son Père; et comme, dans l'ordre des choses humaines, il y a des testamens qui doivent être écrits tout entiers de la propre main du testateur, celui de notre Sauveur a ceci de particulier, qu'il devoit être écrit de son propre sang et ratifié par sa mort, et par sa mort violente. Dure condition qui est imposée à ce charitable Testateur; mais condition né-

cessaire, que saint Paul nous a expliquée dans la divine Épître aux Hébreux. « Un testament, dit ce »grand apôtre (*Heb.* IX. 16. 17.), n'a de force que »par le décès de celui qui teste : tant qu'il vit, le »testament n'a pas son effet; de sorte que c'est la »mort qui le rend fixe et invariable» : c'est la loi générale des testamens. « Il falloit donc, dit l'a-»pôtre, que Jésus mourût, afin que le nouveau Tes-»tament, qu'il a fait en notre faveur, fût confirmé »par sa mort». Une mort commune ne suffisoit pas; il falloit qu'elle fût tragique et sanglante; il falloit que tout son sang fut versé et toutes ses veines épuisées, afin qu'il pût dire aujourd'hui : « Ce sang, »que vous voyez répandu pour la rémission des pé-»chés, c'est le sang du nouveau Testament», qui est rendu immuable par ma mort cruelle et ignominieuse : *Hic est enim sanguis meus novi Testamenti,.... in remissionem peccatorum* (Matth. XXVI. 28.).

Que si vous me demandez pourquoi ce Fils bien-aimé avoit reçu d'en-haut cette loi si dure, de ne pouvoir disposer d'aucun de ces biens que sous une condition si onéreuse, je vous répondrai, en un mot, que nos péchés l'exigeoient ainsi. Oui, Jésus eût bien pu donner, mais nous n'étions pas capables de rien recevoir; notre crime nous rendoit infâmes et entièrement incapables de recevoir aucun bien : car les lois ne permettent pas de disposer de ses biens en faveur de criminels condamnés, tels que nous étions par une juste sentence. Il falloit donc auparavant expier nos crimes : c'est pourquoi le charitable Jésus, voulant nous donner ses biens, qui nous enrichissent, il nous donne auparavant son sang, qui nous lave, afin qu'étant purifiés, nous fussions capables de recevoir le don qu'il nous a fait de tous ses trésors. Allez donc, ô mon cher Sau-

veur! allez au jardin des Olives, allez en la maison de Caïphe, allez au prétoire de Pilate, allez enfin au Calvaire, et répandez partout avec abondance ce sang du nouveau Testament, par lequel nos crimes sont expiés et entièrement abolis.

C'est ici qu'il faut commencer à contempler Jésus-Christ dans sa passion douloureuse, et à voir couler ce sang précieux de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés : et ce qui se présente d'abord à nos yeux, c'est que ce divin sang coule de lui-même dans le jardin des Olives; les habits de mon Sauveur sont percés, et la terre toute humectée de cette sanglante sueur qui ruisselle du corps de Jésus. O Dieu ! quel est ce spectacle qui étonne toute la nature humaine ! ou plutôt quel est ce mystère qui nettoie et qui sanctifie la nature humaine ! je vous prie de le bien entendre.

N'est-ce pas que notre Sauveur savoit que notre salut étoit dans son sang, et que, pressé d'une ardeur immense de sauver nos ames, il ne peut plus retenir ce sang, qui contient en soi notre vie bien plus que la sienne ? Il le pousse donc au-dehors par le seul effort de sa charité; de sorte qu'il semble que ce divin sang, avide de couler pour nous, sans attendre la violence étrangère, se déborde déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité. Allons, mes Frères, recevoir ce sang: « Ah ! terre, ne le cache pas » : *Terra, ne operias sanguinem istum* (Job. XVI. 19.): c'est pour nos ames qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse.

Mais cette sueur inouie me découvre encore un autre mystère. Dans ce désir infini que Jésus avoit d'expier nos crimes, il s'étoit abandonné volontairement à une douleur infinie de tous nos excès : il les voyoit tous en particulier, et s'en affligeoit sans

mesure, comme si lui-même les avoit commis; car il en étoit chargé devant Dieu. Oui, mes Frères, nos iniquités venoient fondre sur lui de toutes parts, et il pouvoit bien dire avec David : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (Ps. XVII. 5.) : « Les » torrens des péchés m'accablent ». De là ce trouble où il est entré, lorsqu'il dit : « Mon ame est troublée » (*Joan.* XII. 27) : de là ces angoisses inexprimables qui lui font prononcer ces mots dans l'excès de son accablement : « Mon ame est triste jusqu'à mourir » : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (Matth. XXVI. 38.). Car, en effet, chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui auroit donné le coup de la mort, s'il n'eût lui-même retenu son ame, pour se réserver à de plus grands maux et boire tout le calice de sa passion. Ne voulant donc pas encore mourir dans le jardin des Olives, parce qu'il devoit, pour ainsi dire, sa mort au Calvaire, il laisse néanmoins déborder son sang, pour nous convaincre, mes Frères, que nos péchés, oui, nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvoient lui donner la mort. L'eussiez-vous pu croire, ô pécheur ! que le péché eût une si grande et si malheureuse puissance ? Ah ? si nous ne voyions défaillir Jésus qu'entre les mains des soldats qui le fouettent, qui le tourmentent, qui le crucifient, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a pour persécuteurs que nos péchés, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide ; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, et tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis de frayeur, ayant en nous-mêmes, au-dedans du cœur, une cause de mort si certaine ? Si le seul péché suffisoit pour faire mourir un Dieu, comment pourroient subsister des

hommes mortels, ayant un tel poison dans les entrailles? Non, non, nous ne subsistons que par un miracle continuel de miséricorde; et la même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'ame du Sauveur pour accomplir son supplice, retient la nôtre pour accomplir, ou plutôt pour commencer notre pénitence.

Après que notre Sauveur a fait couler son sang par le seul effort de sa charité affligée, vous pouvez bien croire, mes Frères, qu'il ne l'aura pas épargné entre les mains des Juifs et des Romains, cruels persécuteurs de son innocence. Partout où Jésus a été pendant la suite de sa passion, une cruauté furieuse l'a chargé de mille plaies : si nous avons dessein de l'accompagner dans tous les lieux différens où il a paru, nous verrons partout des traces sanglantes qui nous marqueront les chemins; et la maison du pontife, et le tribunal du juge romain, et le gibet, et les corps-de-garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang, qui a purifié le ciel et la terre.

Je ne finirois jamais ce discours, si j'entreprenois de vous raconter toutes les cruelles circonstances où ce sang innocent a été versé : il me suffit de vous dire qu'en ce jour de sang et de carnage, en ce jour funeste et salutaire tout ensemble, où la puissance des ténèbres avoit reçu toute licence contre Jésus-Christ, il renonce volontairement à tout l'usage de la sienne; si bien qu'en même temps que ses ennemis sont dans la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et il resserre en même temps toute la puissance de son Fils : pendant qu'il déchaîne contre

lui toute la fureur des enfers, il retire de lui toute la protection du ciel, afin que ses souffrances montent jusqu'au comble, et qu'il s'expose lui-même nu et désarmé, sans force et sans résistance, à quiconque auroit envie de lui faire insulte.

Après cela, chrétiens, faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs? faut-il que je vous décrive comme il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante, et souffrir de leur insolence tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps, à plusieurs reprises, toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? O testament mystique du divin Jésus! que de sang vous coûtez à cet homme-Dieu, afin de vous faire valoir pour notre salut!

Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce testament; il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever à la croix. Mes Frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit: méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre: contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; qui ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps entièrement abattu par la perte du sang; qui, parmi ces excès de peines, ne semble élevé si haut, que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Et après cela, chrétiens, ne vous étonnez pas si Jésus

dit, « qu'il n'y a point de douleur semblable à la » sienne » (*Thren.* I. 12.).

Laissons attendrir nos cœurs à cet objet de pitié; ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porte dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de pénitence : ceux qui demeurèrent au pied de sa croix et qui lui virent rendre les derniers soupirs, « s'en retournèrent, » dit saint Luc, frappant leur poitrine » (*Luc.* XXIII. 48.). Jésus - Christ mourant d'une mort cruelle et versant sans réserve son sang innocent, avoit répandu sur tout le Calvaire un esprit de componction et de pénitence. Ne soyons pas plus durs que les Juifs; faisons retentir le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos péchés; irritons-nous saintement contre nous-mêmes ; rompons tous ces indignes commerces, quittons cette vie mondaine et licencieuse ; portons en nous la mort de Jésus-Christ ; rendons-nous dignes par la pénitence d'avoir part à la grâce de son testament : il est fait, il est signé, il est immuable; Jésus a donné tout son sang pour le valider. Je me trompe ; il en reste encore : il y a une source de sang et de grâce qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldat, percez son côté, un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure : voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus ; c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes ! mais, mes Frères, elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu. Coulez donc, ondes bienheureuses de la pénitence; mais coulez avec le sang de Jésus, pour être capables de laver les ames.

Chrétiens, j'entends le mystère ; je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur prodiguant tant de sang avant sa mort, nous en gardoit encore après sa mort même : celui qu'il répand avant sa mort, faisoit le prix de notre salut; celui qu'il répand après, nous en montre l'application par les sacremens de l'Eglise. Disposons-nous donc, chrétiens, à nous appliquer le sang de Jésus, ce sang du nouveau Testament, en méditant qu'il nous est donné pour la rémission de nos crimes : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ, pour nous mériter la rémission de nos crimes, nous en a premièrement mérité la haine, et les douleurs de sa passion portent grâce dans les cœurs pour les détester. Ainsi, pour nous rendre dignes de mériter ce pardon, cherchons dans sa passion les motifs d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie.

Pour cela, il nous faut entendre ce que le péché en général, et ce que tous les crimes en particulier ont fait souffrir au Fils de Dieu, et apprendre à détester le péché, par le mal qu'il a fait à notre Sauveur. Le péché, en général, porte séparation d'avec Dieu, et attache très-intime à la créature. Deux attraits nous sont présentés, avec ordre indispensable de prendre parti : d'un côté le bien incréé ; de l'autre le bien sensible ; et le cœur humain, par un choix indigne, abandonne le Créateur pour la créature. Qu'a porté le divin Sauveur pour cette indigne préférence ? La honte de voir Barabbas, insigne voleur, préféré publiquement à lui-même par le sentiment de tout un grand peuple. Ne frémissons pas vainement contre l'aveugle fureur de ce peuple ingrat : tous les jours, pour faire vivre en nos cœurs une créature chérie, nous faisons mourir Jésus-

Christ ; nous crions qu'on l'ôte , qu'on le crucifie ; nous-mêmes nous le crucifions de nos propres mains, « et nous foulons aux pieds , dit le saint apôtre (*Hebr.* » x. 29.) , le sang du nouveau Testament répandu » pour laver nos crimes ».

Mais l'attache aveugle à la créature , au préjudice du Créateur , a mérité à notre Sauveur un supplice bien plus terrible ; c'est d'avoir été délaissé de Dieu ; car écoutez comme il parle : « Mon Dieu, mon » Dieu, dit Jésus, pourquoi m'avez-vous abandonné? » (*Matth.* xxvii. 46.). Arrêtons ici , chrétiens , méditons la force de cette parole , et la grâce qu'elle porte en nous , pour nous faire détester nos crimes.

C'est un prodige inouï qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu , qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte ame de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant ; et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu pour y chercher son soutien , elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse , qu'il l'abandonne , qu'il la livre toute entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre recours , ô Jésus ? Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence , vous vous jetez entre les bras de votre Père, et vous vous sentez repoussé , et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute , lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances. Chrétiens , quel est ce mystère ? Nous avons délaissé le Dieu vivant , et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain , par un sentiment de colère , par un sentiment de justice : de dédain , parce que nous l'avons outragé ; de justice , parce que nous avons violé ses lois et offensé sa justice. Créature folle et fragile , pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu,

et la colère d'un Dieu, et la justice d'un Dieu? Ah! tu serois accablée sous ce poids terrible. Jésus se présente pour le porter: il porte le dédain d'un Dieu, parce qu'il crie, et son Père ne l'écoute pas; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie, et que son Père ne l'exauce pas; et la justice d'un Dieu, parce qu'il souffre et que son Père ne s'apaise pas. Il ne s'apaise pas sur son Fils, mais il s'apaise sur nous. Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisoit à son Fils, le mystère de notre paix s'achevoit; on avançoit pas à pas la conclusion d'un si grand traité: « et Dieu étoit en Christ, dit le saint apôtre » (*II. Cor.* v. 19.), se réconciliant le monde) ».

Comme on voit quelquefois un grand orage, le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps on voit qu'il se décharge peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il reprenne enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation: ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu-à-peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfans d'Adam cette face bénigne et riante; et par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Jetons-nous donc, chrétiens, dans les horreurs salutaires du délaissement de Jésus; comprenons ce que c'est que de délaisser Dieu et d'être délaissé de Dieu. Nos cœurs sont attachés à la créature; elle y règne, elle en exclut Dieu: c'est pour cela que cet ouvrage est extrême, puisque c'est pour le réparer que Jésus s'expose à porter pour nous le délaissement et le dédain de son propre Père. Retournons à Dieu,

chrétiens, et recevons aujourd'hui la grâce de réunion avec Dieu, que ce délaissement nous mérite.

Mais poussons encore plus loin, et voyons, dans la passion de notre Sauveur, tous les motifs particuliers que nous avons de nous détacher de la créature. Il faut donc savoir, chrétiens, qu'il y a dans la créature un principe de malignité, qui a fait dire à saint Jean non-seulement que « le monde est malin, » mais qu'il n'est autre chose que malignité » (*I. Joan.* v. 19.). Mais pour haïr davantage ce monde malin et rompre les liens qui nous y attachent, il n'y a rien, à mon avis, de plus efficace, que de lui voir répandre contre le Sauveur toute sa malice et tout son venin. Venez donc connoître le monde en la passion de Jésus; venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes; de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices; de leur appui; de leur abandon; de leur probité et de leur injustice : tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction et en croix ; et Jésus nous en est un exemple.

Oui, mes Frères, tout se tourne en croix ; et premièrement les amis : ou ils se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par foiblesse, ou ils nous secourent à contre-temps, selon leur humeur, et non pas selon nos besoins; et toujours ils nous accablent.

Le perfide Judas nous fait voir la malignité de l'intérêt, qui rompt les amitiés les plus saintes. Jésus l'avoit appelé parmi ses apôtres; Jésus l'avoit honoré de sa confiance particulière, et l'avoit établi le dispensateur de toute son économie : cependant, ô malice du cœur humain! ce n'est point ni un ennemi ni un étranger, c'est Judas, ce cher disci-

ple, cet intime ami, qui le trahit, qui le livre, qui le vole premièrement, et après le vend lui-même pour un léger intérêt : tant l'amitié, tant la confiance est foible contre l'intérêt ! Ne dites pas, je choisirai bien : qui sait mieux choisir que Jésus ? Ne dites pas, je vivrai bien avec mes amis : qui les a traités plus bénignement que Jésus, la bonté et la douceur même ? Détestons donc l'avarice, qui a fait premièrement un voleur, et ensuite un traître même d'un apôtre, et n'ayons jamais d'assurance où nous voyons l'entrée au moindre intérêt.

C'est toujours l'intérêt qui fait les flatteurs; et c'est pourquoi ce même Judas, que le démon de l'intérêt possède, s'abandonne par même raison à celui de la flatterie. Il salue Jésus, et il le trahit ; il l'appelle son maître, et il le vend; il le baise, et il le livre à ses ennemis : c'est l'image parfaite d'un flatteur, qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui, comme parle l'apôtre saint Pierre. « Ce sont » ceux-là, dit ce grand apôtre, qui, poussés par leur » avarice, avec des paroles feintes, trafiquent de » nous » : *In avaritiâ fictis verbis de vobis negotiabuntur* (II. Petr. II. 3.) : toutes leurs louanges sont des piéges, toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions; ils s'allient avec Judas : « Que me donnerez-vous, et je » vous le mettrai entre les mains » ? (*Matth.* XXVI. 15.). Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Défions-nous donc des louanges et des complaisances des hommes. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfums sur votre tête : savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et que par cette immense profusion de louanges, qu'il vous donne à pleines mains, il achète la liberté de décrier

votre conduite, ou même de vous trahir sans être suspect? Qui ne te haïroit, ô flatterie! corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassemens et tes baisers empoisonnés, puisque c'est toi qui livres le divin Sauveur entre les mains de ses ennemis implacables?

Mais après avoir vu, Messieurs, ce que c'est que des amis corrompus, voyons ce qu'il faut attendre de ceux qui semblent les plus assurés : foiblesse, méconnoissance, secours en paroles, abandonnement en effets, c'est ce qu'a éprouvé le divin Jésus. Au premier bruit de sa prise, tous ses disciples le quittent par une fuite honteuse (*Marc.* XIV. 50.). O Cour! à qui je prêche cet évangile, ne te reconnois-tu pas toi-même dans cette histoire? n'y reconnois-tu pas tes faveurs trompeuses et tes amitiés inconstantes? Aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné; ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir, pour la forme, quelque apparence d'amitié trompeuse et quelque dignité d'un nom si saint. Mais poussons encore plus loin, et voyons la foiblesse de cette amitié, lorsqu'elle semble le plus secourante. C'est le foible des amis du monde de nous vouloir aider, selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

Pierre entreprend d'assister son Maître, et il met la main à l'épée et il défend par le carnage celui qui ne vouloit être défendu que par sa propre innocence. O Pierre! voulez-vous soulager votre divin Maître? vous le pouvez par la douceur et par la soumission, par votre fidélité persévérante. O Pierre! vous ne le faites pas, parce que ce secours n'est pas selon votre humeur : vous vous abandonnez au transport aveugle d'un zèle inconsidéré; vous frappez les ministres de la justice, et vous chargez de nouveaux soupçons ce

Maître innocent, qu'on traite déjà de séditieux. C'est ce que fait faire l'amitié du monde : elle veut se contenter elle-même et nous donner le secours qui est conforme à son humeur; et cependant elle nous dénie celui que demanderoient nos besoins.

Mais voici, si je ne me trompe, le dernier coup qu'on peut recevoir d'une amitié chancelante : un grand zèle mal soutenu, un commencement de constance, qui tombe dans la suite tout-à-coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittoit au premier abord; le même Pierre en est un exemple. Qu'il est ferme! qu'il est intrépide! il veut mourir pour son Maître; il n'est pas capable de l'abandonner : il le suit au commencement; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle! Ah! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changemens, accablante dans ses secours à contre-temps, et dans ses commencemens de constance, qui rendent l'infidélité plus insupportable! Jésus a souffert toutes ces misères, pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, chrétiens, ces crimes, et n'ayons d'amitié, ni de confiance, dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourmens, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur de la raillerie au milieu de la cruauté.

C'est une chose inouie que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force, parce que

l'horreur du sang répandu remplit l'ame d'images funèbres, qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis, pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat : en telle sorte, mes Frères, que nous voyons régner, dans tout le cours de sa passion, la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le falloit de la sorte; il falloit que mon Sauveur « fût rassasié d'opprobres », comme avoit prédit le prophète (*Thren.* III. 30.), afin d'expier et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté ces moqueries outrageuses, de l'autre, ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu? Ne voyez-vous pas, railleurs à outrance, que d'opprobres et quelle risée vous avez causés au divin Jésus? et ne craignez-vous pas de renouveler ce qu'il y a de plus amer dans sa passion?

Mais vous, esprits ombrageux, qui faites les importans, et qui croyez vous faire valoir par votre délicatesse et par vos dédains, dans quel abîme de confusions a été plongé le divin Jésus par cette superbe sensibilité? Pour expier votre orgueil et votre dédain, il faut que son supplice, tout cruel qu'il est, soit encore beaucoup plus infâme; il faut que ce Roi de gloire soit tourné en ridicule de toute manière, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre; il faut que l'insulte de la raillerie le poursuive jusque sur la croix et dans les approches même de la mort;

et enfin qu'on invente dans sa passion une nouvelle espèce de comédie, dont toutes les plaisanteries soient, pour ainsi dire, teintes de sang, dont la catastrophe soit toute tragique.

« Mes Frères, dit le saint apôtre (*Rom.* VI. 5.), » nous sommes baptisés en sa mort »; et puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion; nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Et quoi, tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions, dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur? et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cet idole, et tant de sang, et tant d'ames que Jésus-Christ a rachetées? Ah! Sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Eglise, et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix.

Je voulois encore vous représenter ce que font les indifférens; et je vous dirai, en un mot, qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardoient pas encore, à qui sa venue et son Evangile étoient alors indifférens, épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus balancé par l'indifférence, se laisse toujours gagner plus facilement par le penchant de la haine. Je n'ai pas assez de temps pour peser cette circonstance; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde, pour expier les péchés que fait faire la politique: toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité; elle affoi-

blit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux piéges que tendent les Juifs à son ambition tremblante.

Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'Etat, le nom et la majesté de César, qui n'y pensoit pas, que Pilate reconnoissant l'innocence, et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de la condamner. O que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'Etat! ô que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feroient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées, parce qu'elles les appuient, ou du moins qu'elles négligent de les réprimer! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois; et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que, bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son empire.

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, chrétiens, en Pilate, la honteuse et misérable foiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avoit quelque probité et quelque justice : il avoit même quelque force et quelque vigueur; il étoit capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres! mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paroisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toutes sortes d'épreuves. C'étoit beaucoup, ce me semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée,

malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas, et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa foiblesse a le même effet qu'auroit la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même; ce qu'auroit pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paroît juste. Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement, jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt; mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste! ô vertus qui n'avez rien par dessus les vices, qu'une foible et misérable apparence!

Qu'il me seroit aisé, chrétiens, de vous faire voir en ce lieu que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate, c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs; mais foiblement et nonchalamment. On demande à la façon de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité »? (*Joan.* XVIII. 38.) et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement pour la forme; mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer toute entière, parce que cette connoissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade, dans de foibles occasions, qu'on laisse tout-à-coup tomber dans les occasions importantes.

Jésus donc étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ces défauts et ces foiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature, assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devoient protection à son innocence, par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous. « Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne » savent pas ce qu'ils font » (*Luc.* XXIII. 34.). Non content de pardonner à ses ennemis, sa divine bonté les excuse, elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice; et ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde y aura-t-il quelque ame assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par foiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice ? Ah ! pardon, mes Frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission, et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais au sujet de ces haines injustes, je me souviens, chrétiens, que je ne vous ai rien dit dans tout ce discours de ce que l'amour déshonnête avoit fait souffrir au divin Jésus. Toutefois, je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son ame innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : « Vous connois-

»sez les opprobres dont ils m'ont chargé » : *Tu scis improperium meum* (Ps. LXVIII. 23.). Ce trouble qui agite nos sens émus a causé à sa sainte ame ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : « Mon ame est »troublée » (*Joan.* XII. 27.). Cette intime attache au plaisir sensible qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur ; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens, a déchiré sa chair virginale par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : Je suis un ver et non pas un homme (*Ps.* XXI. 6.). Donc, ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus ! Mais il faut aujourd'hui, mes Frères, satisfaire à tous ces excès en nous plongeant dans le sang et dans les souffrances de Jésus-Christ : c'est, Messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament.

TROISIÈME POINT.

Quiconque veut avoir part à la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque impression : car ne croyez pas qu'il ait tant souffert, pour nous faire aller au ciel à notre aise, et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort ; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son esprit et être honorés de sa ressemblance.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit que les satisfactions que l'on nous impose doivent nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié (*De Satisfact. necess. sess.* XIV. *cap.* VIII.). Mon Sauveur, quand

je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre ame percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps, que l'Eglise imposoit autrefois à ses enfans par une discipline salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis, par l'effort d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse : car que signifie ce grand cri avec lequel il expire? Ah! mes Frères, il agonisoit, il défailloit peu-à-peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante : cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence : il pousse au ciel un grand cri, qui étonne toute la nature, et que tout l'univers écoute avec un silence respectueux : il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnément, et sacrifier à Jésus ce péché régnant, qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir; il baisse la tête, ses yeux se fixent; il passe, il expire : c'en est fait, il a rendu l'ame. Sommes-nous morts avec lui? sommes-nous morts au péché? allons-nous commencer une vie nouvelle? avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable, qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances? Qui me

donnera, chrétiens, que je puisse imprimer en vos cœurs ce sentiment de componction? Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus, et laissez-vous attendrir par la vue de ces divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, Messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié : j'ai une autre peinture à vous proposer, peinture vivante et parlante, qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les pauvres mes Frères, dans lesquels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; et nous y voyons encore, pour notre malheur, Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devroient courir pour soulager de telles misères; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens. Voilà donc Jésus délaissé; voici quelque chose de plus. Jésus se plaint par son prophète de ce que « l'on a ajouté à la dou» leur de ses plaies » : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (Ps. LXVIII. 31.); « de ce que » dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre » (*Ibid.* 26.). N'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable? Ah! Jésus, que nous voyons, dans ces pauvres peuples, une image trop effective de vos peines et de vos douleurs! Sera-ce en vain, chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissemens de nos misérables Frères, et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités?

Sire, votre majesté les connoît, et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Sire, que votre Majesté ne se lasse pas; puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler les secours, et égaler, autant qu'il se peut, le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de charité, et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous recommande vos pauvres peuples : et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu, d'accabler, pour ainsi dire, le monde par tant de calamités; afin que votre Majesté, portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ses grandes prospérités que le ciel lui promet si ouvertement? Puisse votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux! ce sera le dernier trait de votre bonheur sur la terre; c'est ce qui comblera votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. *Amen.*



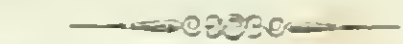
QUATRIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Profondeur du mystère de la croix. Pourquoi tant de crimes concourent au supplice du Sauveur. Noire envie, première cause de toutes les indignités qu'il souffre. Jusqu'où va son obéissance : comment nous devons imiter sa patience. De quelle manière Dieu préside même aux mauvais conseils : paix et confiance que cette pensée doit nous inspirer. Pardon universel que Jésus-Christ accorde à tous ceux qui l'outragent : motifs pressans de traiter nos ennemis avec la même charité. Nécessité d'une sage épreuve pour faire une sainte pâque.



Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.

Le juste meurt, et il ne se trouve personne qui médite cette mort en son cœur (Isaï. LVII. 1.).

TOUTE la science du chrétien est renfermée dans la croix; et le grand apôtre saint Paul, après avoir appris au troisième ciel les secrets de la sagesse de Dieu, est venu publier au monde, « qu'il ne savoit » autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ cru-

» cifié » : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I. Cor. II. 2.).

En effet, il est véritable que la sagesse divine ne s'est jamais montrée plus à découvert, à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ, étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugemens, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, enfin un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile et de toute la théologie chrétienne. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète Isaïe se plaint, dans mon texte, que cette mort n'est pas méditée : « Le juste meurt, nous dit-il, et » personne n'y pense en son cœur ». C'est en vain que la sainte Eglise appelle aujourd'hui tous ses enfans à la croix : tous en révèrent l'image, peu en contemplent le mystère, aucun presque ne s'en applique la vertu : de sorte que le plus saint de tous les spectacles, et celui qui est le plus capable de toucher les cœurs, n'a pas de force pour changer les nôtres.

Qui me donnera, chrétiens, que je puisse aujourd'hui vous rendre attentifs à la croix de Jésus-Christ; que je puisse graver dans vos cœurs un souvenir éternel de sa passion, et vous découvrir les secrets qu'elle enferme pour votre salut ! Mais, mes Frères, nul n'est capable d'entendre le mystère de la croix, si auparavant il ne l'adore; et le degré nécessaire pour pénétrer ses grandeurs, c'est de révérer ses bassesses.

Donc, ô croix du Sauveur Jésus ! qui nous fais voir aujourd'hui le plus grand de tous les miracles dans le plus grand de tous les scandales ! O croix !

supplice du juste et asile des criminels, ouvrage de l'injustice et autel de la sainteté, qui nous ôtes Jésus-Christ et qui nous le donnes; qui le fais notre victime et notre monarque, et enfermes dans le mystère du même écriteau la cause de sa mort et le titre de sa royauté, reçois nos adorations et fais-nous part de tes grâces et de tes lumières. Je te rends, ô croix de Jésus! cette religieuse adoration que l'Eglise nous enseigne; et pour l'amour de celui dont le supplice t'honore, dont le sang te consacre, dont les opprobres te rendent digne d'un culte éternel, je te dis avec cette même Eglise: *O Crux! ave.*

Ces saintes lamentations que l'Eglise récite durant ces jours, les plaintes qui retentissent dans ses chants, la mystérieuse tristesse de ses cérémonies sacrées, nous avertissent que voici le temps de penser sérieusement à la mort du juste; et si nous refusons nos attentions à ce grand et admirable spectacle, le prophète s'élèvera contre nous par ces paroles de mon texte: « Le juste meurt, dira-t-il, et » cette mort si importante au genre humain n'est » considérée de personne » : *Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.* Le juste dont il nous veut faire contempler la mort, c'est celui qui est nommé dans les Ecritures le juste par excellence (*Isaï.* XLV. 8. *Jerem.* XXIII. 6. I. *Joan.* II. 1.); c'est celui qui a été attendu, dès l'origine du monde, sous ce titre vraiment auguste; c'est celui qui ayant paru au temps destiné, a dit hautement à tous les hommes: « Qui de vous me reprendra de péché »? (*Joan.* VIII. 46.); et pour tout dire en un mot, qui étant Dieu et homme tout ensemble, est saint d'une sainteté infinie, et appelé pour cette raison « le Saint des Saints » (*Dan.* IX. 24.). Cependant une cabale impie s'est liguée malicieusement contre lui; elle a trouvé le moyen de corrompre un

disciple perfide, d'animer un peuple infidèle, d'intimider un juge trop foible et malheureusement politique, et de faire concourir toutes les puissances du monde au supplice de l'innocent et du saint qu'on attache à un bois infâme au milieu de deux scélérats : *Et cum iniquis reputatus est* (Isaï. LIII. 12.).

Mais tandis que les Juifs ingrats traitent leur Sauveur en cette sorte, lui cependant qui reconnoît l'ordre de son Père dans leur haine aveugle et envenimée, et qui sait que c'est leur heure et la puissance des ténèbres, ne se sert ni de son pouvoir infini ni de sa sagesse pour les confondre : il ne fait que baisser la tête; et bien loin d'appeler à son secours des légions d'anges, lui-même n'allègue rien pour sa justification. Bien plus, il ne se plaint pas même de ses ennemis. On a vu les innocens affligés faire de funestes imprécations contre leurs persécuteurs; celui-ci, le plus juste sans comparaison et le plus indignement traité, ni ne dit rien de fâcheux, ni n'invoque contre les Juifs, qui le persécutent, le ciel témoin de son innocence : au contraire, il n'ouvre la bouche que pour demander leur grâce; et non content de leur pardonner pendant qu'ils le font mourir inhumainement, il offre encore pour eux ce sang que répandent leurs mains sacriléges; tant sa bonté est inépuisable.

C'est ainsi que pendant que les méchans osent tout contre le juste, non-seulement il souffre tout par obéissance, mais encore il pardonne tout par miséricorde. O le saint et admirable spectacle! qu'a jamais vu le ciel et la terre qui mérite davantage d'être regardé, qu'une telle persécution si injustement entreprise, si humblement soutenue, si miséricordieusement pardonnée? Ouvrons donc les yeux, chrétiens; et pour obéir au prophète, qui nous presse avec tant de force de penser à la mort du

juste, considérons attentivement avec quelle malice on le persécute, avec quelle obéissance il se soumet, avec quelle bonté il pardonne. Mais puisque tout se fait ici pour notre salut, et que nous avons tant de part en toutes manières à la mort de cet innocent, pénétrons encore plus loin, et nous trouverons, Messieurs, dans ses persécutions notre crime, dans son obéissance notre exemple, dans le pardon qu'il accorde notre grâce et notre espérance.

PREMIER POINT.

Il est aisé, chrétiens, de rencontrer notre crime dans les injustes persécutions du Sauveur des ames. Car comme la foi nous apprend « qu'il a été livré » pour nos péchés » (*Rom.* IV. 25.), nous pouvons comprendre sans peine, dit le dévot saint Bernard (*Serm. Fer. secund. Pasch. Append. tom.* II. *n.* 13. *col.* 662.), que nous sommes les auteurs de son supplice, plus que Judas qui le trahit, plus que les Juifs qui l'accusent, plus que Pilate qui le condamne, plus que les soldats qui le crucifient. Mais c'est d'une autre manière que je prétends considérer notre crime dans la passion du Sauveur. Je veux vous y faire voir les diverses dispositions de ceux qui ont concouru à persécuter l'innocent, et dans ces dispositions les inclinations et les mœurs des hommes, afin que chacun puisse reconnoître la malignité qu'il porte en son cœur. Pour cela, il faut remonter jusques au principe, et remarquer, chrétiens, que ç'a été un conseil de Dieu que Jésus-Christ, qui devoit mourir pour le péché, mourût aussi par le péché même : je veux dire qu'étant la victime et la commune propitiation de tous les crimes du monde (*I. Joan.* II. 2.), il est aussi arrivé que presque tous les crimes ont part à sa mort et à son

supplice. C'est pourquoi nous y voyons concourir l'envie, la cruauté, la dérision, les blasphèmes, les artifices, les faux témoignages, l'injustice et la perfidie; enfin il a éprouvé tout ce qu'il y a de plus furieux, de plus injuste et de plus malin dans le cœur de l'homme.

Que si vous me demandez quelle a été la cause de ce conseil, et pourquoi tant de crimes ont concouru au supplice du Sauveur des ames, je vous dirai, chrétiens, c'est que le Fils de Dieu nous est proposé comme celui qui non-seulement doit expier les péchés et la malice du monde, mais encore la faire haïr. Il y a dans la créature un fonds de malignité infinie, qui fait dire à l'apôtre saint Jean, non-seulement que le monde est malin, mais encore « qu'il n'est autre chose que malignité » : *Mundus totus in maligno positus est* (I. Joan. v. 19.) [Elle s'est] produite contre Jésus-Christ pour deux raisons : il est venu combattre la malignité du monde; il a été nécessaire qu'il la fît déclarer toute entière, afin de faire éclater l'opposition éternelle de lui et du monde : c'est pourquoi elle a, pour ainsi dire, marché contre lui comme en bataille rangée, et déployé contre lui tout ce qu'elle a de malice.

Secondement [il est venu] expier [les péchés], nous donner les moyens de les connoître et les motifs de les haïr. Mais rien ne nous peut faire haïr davantage la malignité du monde, que de lui voir répandre contre le Sauveur tout ce qu'elle a de venin. C'est pour cela qu'il a fallu que tout ce qu'il y a de plus secret, tout ce qu'il y a de profondeur dans la malice des hommes, parût au jour, afin qu'elle nous parût d'autant plus digne d'exécration, qu'elle est plus avant mêlée dans le plus noir attentat que l'univers ait jamais vu. Ainsi la manière la plus utile de considérer les persécutions qu'on

fait au Sauveur des ames, c'est de peser attentivement de quoi le cœur de l'homme a été capable, afin qu'autant de fois que nous connoîtrons en nous-mêmes quelque ressemblance avec ceux qui ont affligé et persécuté Jésus-Christ, nous voyions en combien de sortes nous renouvelons le crime des Juifs et la passion du Sauveur des ames.

Venez donc apprendre, Messieurs, dans l'histoire de ses douleurs, ce qu'il faut attendre du monde : venez connoître le naturel et les malignes dispositions de l'esprit humain : enfin venez voir ce qu'il faut souffrir de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes; de leur appui, de leur abandon; de leurs vertus et de leurs vices, de leur probité et de leur injustice. Tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction; et Jésus Christ nous en est un illustre exemple (*). .

. . . .

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourmens, mille afflictions, mille calomnies. Mais avant que de vous parler de toutes ces indignités, regardons-en la première cause, qui étoit une noire envie. C'est la plus basse, la plus odieuse, la plus décriée de toutes les passions, mais peut-être la plus commune et dont peu d'ames sont tout-à-fait pures. Apprenons donc à la détester et à la déraciner jusqu'aux moindres fibres, puisque c'est elle qui a inventé et exécuté tout ce qui a été entrepris contre le juste. Les hommes se piquent d'être délicats, et la flatterie de notre amour-propre nous fait si grands à nos yeux, que nous

(*) Voyez, pour remplir cette lacune, le sermon précédent. Il est à croire que Bossuet se proposoit d'emprunter de ce même sermon ce qui manque ici, puisqu'il y renvoie dans un autre endroit du manuscrit. *Édit de Versailles.*

prenons pour un attentat la moindre apparence de contradiction, et nous nous emportons si peu qu'on nous blesse.

Mais ce qu'il y a en nous de plus déréglé, c'est que même, tant nous sommes tendres, on nous fâche sans nous faire mal, on nous blesse sans nous toucher. Celui-là fait sa fortune innocemment, et il nous rend ses ennemis par ses bons succès : ou sa vertu nous fait ombre, ou sa réputation nous offusque. Les scribes et les pharisiens ne pouvoient souffrir Jésus-Christ, ni la pureté de sa doctrine, ni l'innocente simplicité de sa vie et de sa conduite, qui confondoit leur hypocrisie, leur orgueil et leur avarice. « O envie, dit excellemment saint Grégoire »de Nazianze (*Orat.* XXVII. *n.* 8. *tom.* I. *p.* 466. »467.), tu es la plus juste et la plus injuste de »toutes les passions : injuste certainement, parce »que tu affliges les innocens; mais juste aussi tout »ensemble, parce que tu punis les coupables : in- »juste encore une fois, parce que tu incommodes »tout le genre humain; mais juste en cela souve- »rainement, que tu commences ta maligne opéra- »tion par le cœur où tu es conçue ». Les pontifes des Juifs et les pharisiens, tourmentés nuit et jour de cette lâche passion, s'emportent aux derniers excès contre le Sauveur, et joignent ensemble, pour l'accabler, tout ce que la dérision a de plus outrageux et la cruauté de plus sanguinaire.

C'est une chose inouie que la risée et la cruauté se joignent dans toute leur force; à cause que l'horreur du sang répandu remplit l'ame d'images funèbres qui rabattent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat : en telle sorte, mes Frères, que nous voyons

régner dans tout le cours de sa passion la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

SECOND POINT.

Saint Augustin a remarqué comme trois principes de la mort de notre Seigneur. « Jésus-Christ, dit ce » saint évêque (*In Epist. Joan. Tract.* VII. *n.* 7. » *tom.* III. *part.* II. *col.* 874. 875.), a été livré au » dernier supplice par trois sortes de personnes; par » son Père, par ses ennemis, par lui-même ». Il a été livré par son Père, c'est ce qui fait dire à l'apôtre que « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais » qu'il l'a livré pour nous tous » : *Pro nobis omnibus tradidit eum* (Rom. VIII. 32.). Il a été livré par ses ennemis : Judas l'a livré aux Juifs; *Ego vobis eum tradam* (Matth. XXVI. 15.); les Juifs l'ont livré à Pilate; *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi* (Matt. XXVII. 2.); « Pilate l'a livré aux soldats pour le cru- » cifier »; *Tradidit eum militibus ad crucifigendum* (Ibid. 26.). Non-seulement, chrétiens, il a été livré par son Père, et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même; et saint Paul en est touché jusqu'au fond de l'ame, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : « Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a » aimé et s'est livré lui-même pour moi » : *Et tradidit semetipsum pro me* (Gal. II. 20.). Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par de différentes personnes et par des motifs bien différens. Son Père l'a livré par un sentiment de justice, Judas par un motif d'intérêt, les Juifs par l'instinct d'une noire envie, Pilate par lâcheté, lui-même enfin par obéissance.

Mais pour entendre jusqu'où va son obéissance, il faut rappeler en notre mémoire que s'étant soumis à la volonté de son Père et à toutes les volontés,

quoique dépravées, de ses plus cruels ennemis, et s'étant chargé volontairement des iniquités du monde, la justice de son Père a voulu les venger sur sa personne : et l'heure n'est pas plutôt arrivée de transporter sur cet innocent toute la peine des coupables pour lesquels il a répondu, qu'aussitôt le Père éternel fait deux choses étonnantes; il lâche contre son Fils toute la puissance des enfers, et il semble en même temps retirer de lui toute la protection du ciel. Jusqu'à ce jour, chrétiens, ses ennemis avoient tenté vainement, tantôt de le lapider, tantôt de le prendre : ils pouvoient bien attenter, mais non rien exécuter contre sa personne, jusqu'à ce que le signal fût donné d'en-haut. Mais Dieu ayant aujourd'hui lâché la main, vous avez vu en un moment toutes les passions excitées, toutes les puissances émues, toutes les furies déchaînées contre Jésus-Christ. Que ces efforts seroient vains, et que cette rage du monde seroit impuissante, si le Fils de Dieu vouloit résister! Il ne le fait pas, chrétiens : il voit son heure arrivée, il adore l'ordre de son Père; et résolu d'obéir, il laisse à la malice des Juifs une puissance sans borne contre sa personne : si bien que, pendant que ses ennemis sont dans la disposition de tout oser, il se réduit lui-même volontairement à la nécessité de tout souffrir. C'est en cette sorte, Messieurs, qu'ils deviennent, pour ainsi dire, tout-puissans contre le Tout-Puissant même, qui s'expose, sans force et sans résistance, à quiconque entreprendra de lui faire outrage.

C'est ce que l'apôtre saint Pierre nous explique excellemment en un petit mot dans sa première épître canonique (*I. Petr.* II. 23.), où, remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il remarque « qu'il ne rendoit point ni opprobres pour opprobres, ni malédiction pour malédiction, ni menaces

» pour menaces ». Que faisoit-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion ? l'apôtre saint Pierre nous l'expliquera dans une seule parole : *Tradebat autem judicanti se injustè* : « Il se livroit, il s'abandonnoit à celui qui le jugeoit injustement ». Et ce qui se dit de son juge se doit entendre de la même sorte de tous ceux qui entreprennent de lui faire insulte : il se livre tout-à-fait à eux pour faire de lui à leur volonté. C'est pourquoi il ne refuse pas sa divine bouche aux perfides baisers de Judas ; il tend volontairement aux coups de fouets ses épaules innocentes ; il donne lui-même ses mains, qui ont opéré tant de miracles, tantôt aux liens et tantôt aux clous ; et présente ce visage, autrefois si majestueux, à toutes les indignités dont s'avise une troupe furieuse. Il est écrit expressément, « qu'il ne détournoit pas » seulement sa face » : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (Is. L. 6.). Victime humblement dévouée à toutes sortes d'excès, il ne fait qu'attendre le coup sans en vouloir seulement éluder la force par le moindre mouvement de tête. Venez donc, ô Juifs et Romains, magistrats et particuliers, peuples et soldats, venez cent fois à la charge ; multipliez sans fin vos outrages, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités : mon Sauveur ne résiste pas, et respecte en votre fureur l'ordre de son Père. Ainsi son innocence est abandonnée au débordement effréné de votre licence, et à la toute-puissance, si je puis l'appeler ainsi, de votre malice.

Si jamais il vous arrive, Messieurs, de tomber entre les mains de vos ennemis, d'être décriés par leurs médisances, enveloppés dans leurs artifices, accablés par leur puissance et par leur crédit, souvenez-vous du Juste, que vous voyez succomber aujourd'hui sous la malice obstinée de ses envieux.

C'est là, je le confesse, la plus rude épreuve de la patience : on cède plus facilement dans les autres maux où la malice des hommes ne se mêle pas ; mais quand la malignité de nos ennemis est la cause de nos disgrâces, on a peine à trouver de la patience. Et la raison, chrétiens, c'est que, par exemple, dans les maladies, un certain cours naturel des choses nous découvre plus clairement l'ordre de Dieu, auquel notre volonté, quoique indocile, voit bien néanmoins qu'il faut se rendre. Mais cet ordre, qui nous est montré dans les nécessités naturelles, nous est caché, au contraire, par la malice des hommes. Lorsque nous sommes circonvenus par des fraudes, par des injustices, par des tromperies ; lorsque nous voyons que « nos ennemis nous ont comme assiégés » et environnés par des paroles de haine », ainsi que parle le divin Psalmiste, *Sermonibus odii circumdederunt me et expugnaverunt me gratis* (Ps. CVIII. 2.) ; [que] les sorties pour nous échapper, les avenues pour nous secourir [sont fermées par] une circonvallation d'iniquité, et que, de quelque côté que nous nous tournions, leur malice a pris les devans, et nous a fermés de toutes parts, alors il est malaisé de reconnoître l'ordre d'un Dieu juste parmi tant d'injustices qui nous pressent; et comme rien ne nous paroît que la malice des hommes qui nous trompent et qui nous oppriment, notre cœur croit avoir droit de se révolter ; et c'est là qu'on se sent poussé aux derniers excès.

O Jésus crucifié par les impies ! ô Juste persécuté de la manière du monde la plus outrageuse ! venez ici à notre secours, et faites-nous voir l'ordre de Dieu dans les maux que nous endurons par la malice des hommes. En effet, qu'est-il jamais arrivé au monde par un ordre plus manifeste de la providence de Dieu que la passion de son Fils? et quel

événement a-t-on jamais vu, où la malice, où la perfidie, où tous les crimes aient plus de part? C'est là, si nous l'entendons, la cause de ce grand combat de Jésus-Christ contre la justice de son père. « O » Père, lui dit-il avec tant d'ardeur dans le jardin des » Olives, que ce calice passe loin de moi ». A la vérité, chrétiens, étant homme comme nous et de même complexion, il avoit une horreur naturelle de la mort et des tourmens; mais je ne me tromperai pas en vous assurant que c'est quelque chose de plus rigoureux qui fait faire cette prière avec tant d'instance. C'est qu'il voyoit dans le calice de sa passion non-seulement des douleurs extrêmes, mais encore des injustices inouies; c'est ce qui en fait la grande amertume, c'est ce qui cause le plus d'horreur à sa sainte ame; et rien ne l'afflige tant dans ses plaies que lorsqu'il voit qu'il n'en reçoit point que par autant de sacriléges. O mon Père, ce n'est pas ainsi que je voudrois être couvert des péchés du peuple; oh! je ne refuse pas les douleurs; eh! mon Père, s'il se pouvoit que je souffrisse sans tant de crimes de la part de mes ennemis, mes peines seroient supportables; mais faut-il qu'avec tant de tourmens, je boive encore, pour ainsi dire, tant d'iniquités, et que je me voie l'unique sujet de tant d'horribles blasphèmes, de tant de violences furieuses? *Pater si possibile est, transfer calicem istum à me* : « O » Père, s'il est possible, délivrez-moi du moins de » cette amertume; et toutefois, ajoute-t-il, non ma » volonté, mais la vôtre » : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua, fiat* (Matth. XXVI. 39. Luc. XXII. 42.). Quoi donc, la volonté du Père céleste est-elle dans la trahison de Judas, dans la fureur des pontifes, et dans tous les autres crimes énormes dont je vous ai fait tant de fois le dénombrement?

C'est ici qu'il nous faut entendre avec le grand

saint Augustin (*Lib. de Grat. et lib. Arbit. n.* 41. 42. *tom.* x. *col.* 740. 741. *serm.* CXXV. *n.* 5. *tom.* 5. *col.* 608. 609.), que Dieu présida, même aux mauvais conseils : il les bride, il les pousse, il lâche la main, il les tient domptés et captifs; et malgré les mauvaises intentions, il les conduit à ses fins cachées : [sans cela], Dieu tout puissant et tout bon ne permettroit pas tant de péchés. Il ordonne les ténèbres aussi bien que la lumière; c'est-à-dire qu'il rapporte aux desseins secrets de sa providence non moins les complots criminels que les actions vertueuses; et quelque effort que les méchans fassent pour se retirer de lui, ils retombent d'un autre côté dans l'ordre de sa providence [et de sa] sagesse.

Ainsi, osez tout, ô méchans esprits! Attaquez, pressez, accablez, aiguisez vos langues malignes; enfoncez bien avant vos dents venimeuses, assouvissez par vos médisances cette humeur malfaisante qui vous domine : le fidèle doit vivre en repos, parce que vous pouvez bien entreprendre, mais vous ne pouvez rien opérer que ce que Dieu veut. Vous lancez vos traits empoisonnés; mais ils ne portent pas toujours où votre main les adresse, et Dieu saura bien, quand il lui plaira, non-seulement les détourner, mais encore les repousser contre vous. Il ne faut donc pas nous troubler pour la malice des hommes; Jésus persécuté et obéissant nous y fait reconnoître l'ordre de son Père.

Prenons garde seulement, Messieurs, à n'aigrir pas nos maux par l'impatience, et à n'irriter pas Dieu par nos murmures; allons toujours constamment par les droites voies : si cependant nos ennemis l'emportent sur nous, si les desseins équitables sont les moins heureux, et que la malice prévale contre la simplicité, ne perdons pas pour cela notre confiance; ne croyons pas que nous succombions

sous l'effort d'une main mortelle; regardons d'où est parti l'ordre souverain, et disons à nos ennemis comme le Sauveur faisoit à Pilate : « Vous ne pour-» riez rien contre moi, s'il ne vous étoit donné d'en-» haut » : *Non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (Joan. XIX. 11.).

C'est ce qui doit éteindre en nos cœurs tous les sentimens de vengeance; car la malice de nos ennemis, tout odieuse qu'elle est, ne laisse pas d'être l'instrument d'une main divine pour nous exercer ou pour nous punir. Il faut que cette pensée désarme notre colère; et celui-là est trop hardi, qui voyant paroître la main de Dieu et l'ordre d'un tel souverain, songe encore à se venger, et non à s'abaisser et se soumettre. Ainsi regardons, Messieurs, non ce que les hommes ont fait contre nous, mais qui est celui « qui leur a donné la puissance de nous nuire » : *Datum est illis ut nocerent* (Apoc. VII. 2.) : alors nos ressentimens n'oseront paroître; une plus haute pensée nous occupera; et par respect pour l'ordre de Dieu, nous serons prêts non-seulement à souffrir, mais encore à pardonner : Jésus-Christ crucifié nous en a donné l'exemple.

TROISIÈME POINT.

Vous avez vu, chrétiens, toute la malignité de la créature déclarée ouvertement contre lui; vous avez vu le Juste accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devoient leur protection à son innocence; par la foiblesse des uns, par la cruelle fermeté des autres : il n'oppose rien à tous ces outrages, qu'un pardon universel qu'il accorde à tous et qu'il demande pour tous à son Père : « O » Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce » qu'ils font » : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt* (Luc. XXIII. 34.). Vous voyez que, non

content de leur pardonner, sa divine bonté les excuse : il plaint leur ignorance plus qu'il ne blâme leur malice; et ne pouvant excuser la malice même, il offre, pour l'expier, la mort qu'ils lui font souffrir, et « les rachète du sang qu'ils répandent » : *Ipso redempti sanguine quem fuderunt* (S. Aug. in Joan. tract. XCII. n. 1. t. III. part. II. col. 724.).

A la vue d'un tel excès de miséricorde, aurons-nous l'ame assez dure pour ne vouloir pas aujourd'hui, et excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par la foiblesse, et pardonner de bon cœur tout ce qu'on nous a fait souffrir par la malice? Chrétiens, ceux qui nous haïssent et nous persécutent ne savent en vérité ce qu'ils font. Ils se font plus de mal qu'à nous : leur injustice nous blesse, mais elle les tue; ils se percent eux-mêmes le sein pour nous effleurer la peau. Ainsi nos ennemis sont des furieux qui ne savent ce qu'ils font; qui voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent. Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances, et que ne tâchons-nous plutôt à les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur? Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions : bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et nous ravilir si nous ne nous piquions d'être délicats, si peu qu'on nous blesse. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentimens : nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables, ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse, qui ne se remue pas par dédain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage : tant nous sommes

cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives et des instrumens de colère de la patience même et de la pitié!

Chrétiens, que ce saint jour ne se passe pas sans que nous donnions nos ressentimens à Jésus-Christ crucifié : ne pensons pas inutilement à la mort du Juste et à ses bontés infinies. Pardonnons, à son exemple, à nos ennemis, et songeons qu'il n'y a point de pâque pour nous sans ce pardon nécessaire. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour; les vengeances y sont infinies; et quand on ne les pousseroit pas par ressentiment, on se sentiroit obligé de le faire par politique. On croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop quand on est d'humeur à souffrir. Et peut-être qu'on supporteroit cette maxime antichrétienne, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde; mais notre grand intérêt, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de nous ménager un Dieu qui ne pardonne jamais qu'à ceux qui pardonnent sincèrement, et n'accorde sa miséricorde qu'à ce prix. Notre aveuglement est extrême si nous ne sacrifions à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnez donc, chrétiens; mais après la grâce accordée, qu'il n'y ait plus de froideur : je vous le dis devant Dieu, et Jésus-Christ crucifié me sera un témoin fidèle que je dis la vérité. La manière de pardonner qu'on introduit dans le monde est une dérision manifeste de son Evangile : amis, pourvu qu'on ne se voie pas; on ne veut point revenir des premiers ombrages. Pardonner comme Jésus-Christ a pardonné; tâcher de rétablir la confiance perdue; rappeler le cœur aliéné, et rallumer la charité tout éteinte par des bienfaits effectifs : *Benefacite* (Matth. v. 44.). Ne me demandez point d'autre raison; le mystère me rappelle. Décidons

une fois ce que l'Evangile a décidé : le sang de Jésus-Christ, son exemple, pour toute raison : autrement, nulle communion avec Jésus-Christ, nulle société à la croix, et nulle part à la grâce qu'il a demandée pour nous à son Père.

Car, mes frères, vous n'ignorez pas que nous avons tous été compris dans la prière qu'il a faite. Jésus-Christ étoit attaché à un bois infâme, levant à Dieu ses mains innocentes, et semblait n'être élevé si haut que pour découvrir un peuple infini qui se moque de ses maux, qui remue la tête, et fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Mais sa vue porte bien plus loin : il voit tous les hommes avec tous leurs crimes ; il nous a vus chacun en particulier. En ce jour, « je vous ai vu, dit-il, et je vous » ai appelépar votre nom » (*Is.* XLIII. 1.). Il est frappé de tous nos péchés, non moins que de ceux des Juifs qui le persécutent ; il ne nous trouve ni moins aveugles, ni moins inconsidérés dans nos passions ; et touché de compassion, il déplore notre aveuglement plutôt qu'il ne blâme notre malice. Il se tourne donc à son Père, et lui demande avec larmes qu'il ait pitié de notre ignorance. En effet, les hommes qui pèchent sont doublement aveugles : ils ne savent ni ce qu'ils font ni où ils s'engagent ; et permettez-moi, chrétiens, de considérer ici notre aveuglement dans celui des malheureux Juifs.

Ils sont misérablement aveugles, puisqu'après tant de signes et tant de miracles, ils ne veulent pas considérer la dignité de celui sur lequel ils mettent leurs mains sacriléges. Mais voici le dernier excès : c'est, Messieurs, qu'ayant à choisir entre Jésus et Barrabas, « ils renient, comme dit saint Pierre (*Act.* » III. 14. 15.), le Juste et le Saint ; ils délivrent le » meurtrier et font mourir l'Auteur de la vie ». Il n'est pas nécessaire que je parle ici : c'est déjà une

chose horrible de voir qu'ils ont mis leur Sauveur en croix; mais si nous venons à considérer de qui il remplit la place, il n'y a rien qui puisse égaler l'indignité de ce choix. Mais soit que nous nous indignions contre l'injustice des Juifs, soit que nous nous étonnions d'un si étrange aveuglement, jetons les yeux sur nous-mêmes : il n'est pas nécessaire que je parle ici; que chacun se juge en sa conscience. Que quittons-nous? que choisissons-nous? que préférons-nous à Jésus-Christ? que faisons-nous non-seulement vivre, mais régner en sa place? pour qui est-ce que notre cœur se déclare? et qu'est-ce qui nous fait dire : « Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie? » (*Joan.* XIX. 15.) Et [nous] crucifions Jésus-Christ encore une fois (*Hebr.* VI. 6.). Quel est donc notre aveuglement? et après cet indigne choix, quelle espérance nous resteroit de notre salut, si Jésus-Christ n'avoit prié à la croix pour ceux qui ne savent ce qu'ils font?

Mais nous pensons encore moins à quoi nous nous engageons, et quelle vengeance nous attirons sur nos têtes par cette outrageuse préférence. Les Juifs contentent leur haine; et pendant qu'ils répandent le sang innocent avec une si furieuse inhumanité, ils ont encore l'audace de dire : « Son sang soit sur » nous et sur nos enfans » (*Matth.* XXVII. 25.). Ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent, et ne pensent pas, les malheureux, que pendant qu'ils assouvissent leur passion, ils avancent leur jugement, leur dernière ruine. Race maudite et déloyale! ce sang sera sur toi selon ta parole; ce sang suscitera contre toi des ennemis implacables, qui abattront tes murailles et tes forteresses, et renverseront jusqu'aux fondemens ce temple, l'ornement du monde. Ils ne savent pas, ils n'entendent pas; et enchantés par leur passion, ils ne voient point la colère qui

les menace. Et nous, également enivrés par nos passions insensées, nous ne regardons point le jour de Dieu, jour de ténèbres, jour de tempête, jour d'indignation éternelle (*Joel.* II. 1. 2.), et nous ne considérons pas de quelle sorte nous pourrons porter les coups incessamment redoublés de cette main souveraine. Jésus-Christ succombe sous ce poids terrible : il s'afflige, il se trouble, il sue sang et eau; il se plaint d'être délaissé, il ne trouve point de consolation.

Tel est, Messieurs, un Jésus sous l'effroyable pressoir de la justice divine. Les femmes de Jérusalem sont émues de compassion, voyant l'excès de ses maux et de ses douleurs; mais écoutez comme il leur parle : « Ne pleurez point sur moi, leur dit-il; » mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfans » (*Luc.* XXIII. 28.). Déplorez la calamité qui vous suit de près : car « si on fait ainsi au bois vert, que fera-» t-on au bois sec? » (*Luc.* XXIII. 31.) Chrétiens, qui vous étonnez de voir Jésus-Christ traité si cruellement, étonnez-vous de vous-mêmes et des supplices que vous attirez sur vos têtes criminelles. Si la justice divine n'épargne pas l'innocent, parce qu'il a répondu pour les pécheurs, que doivent attendre les pécheurs eux-mêmes, s'ils méprisent la miséricorde qui leur est offerte? Si ce bois vert, ce bois vivant, si Jésus-Christ, cet arbre fécond qui porte de si beaux fruits, n'est pas épargné, pécheur, bois aride, bois déraciné, qui n'es plus bon que pour le feu éternel, que dois-tu attendre? C'est ce que nous ne voyons pas; et Jésus, touché de compassion des misères qui nous attendent : O Père! ayez pitié de ces insensés qui courent en aveugles à leur damnation, en riant, en battant des mains, en s'applaudissant les uns aux autres. O Père! ayez pitié de leur ignorance, ou plutôt de leur stupidité

insensée : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt* (Ibid. 34.) : « Mon Père, pardonnez-» leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Non-seulement il prie, chrétiens, mais il sacrifie pour nous : « Dieu étoit en Christ, se réconciliant le monde » (*II. Cor.* v. 19.).

Mais que nous sert, chrétiens, que Jésus-Christ ait crié pour nous à son Père, et qu'il ait payé de son propre sang le prix de notre rachat, si nous périssons cependant parmi les mystères de notre salut et à la vue de la croix, en négligeant de nous appliquer les grâces qu'elle nous présente? Ah! voici les jours salutaires où Jésus-Christ veut célébrer la pâque avec nous, où les Pasteurs, où les prédicateurs, où toute l'Eglise nous crie : « Mes Frères, » nous vous conjurons, pour Jésus-Christ, de vous » réconcilier avec Dieu » (*II. Cor.* v. 20.). Qui de nous n'est pas résolu, durant ces saints jours, d'approcher de la sainte table? O sainte résolution! Mais trouvez bon néanmoins que je vous arrête, pour vous dire avec l'apôtre : *Probet autem seipsum homo* (I. Cor. xi. 28.) : « Que l'homme s'éprouve soi-» même ». L'action que vous allez faire est la plus sainte, la plus auguste, la plus importante du christianisme : il ne s'agit de rien moins que de manger de sa propre bouche sa condamnation ou sa vie, de porter la miséricorde ou la mort toute présente dans ses entrailles. Le mystère de l'eucharistie, c'est le mémorial sacré de la passion de Jésus : il y est encore sur le Calvaire; il y répand encore pour notre salut le sang du nouveau Testament; il y renouvelle, il y représente, il y perpétue son saint sacrifice.

Nous avons remarqué, mes Frères, dans la passion, le crime de ses ennemis et sa sainteté infinie : maintenant il est question, en communiant, [de savoir] à laquelle de ces deux choses vous aurez

part. Sera-ce à la sainteté de la victime, ou aux crimes de ceux qui l'immolent? Sera-ce pour perpétuer la violence ou la soumission, les outrages ou l'obéissance, la trahison de Judas ou [la fidélité du Sauveur]? Dieu ne venge rien plus terriblement que la profanation de ses saints mystères. Dans une action dont les suites sont si importantes, l'apôtre a raison de nous arrêter et de nous ordonner une sainte épreuve : donc, à la vue de ce saint autel, que chacun s'éprouve soi-même et rentre dans les replis de sa conscience. Oubliez donc toutes vos affaires : car quels soins ne doivent céder à celui de se rendre digne de Jésus-Christ? et peut-on imaginer quelque chose qu'il soit ni plus utile de bien recevoir, ni plus dangereux de profaner, que son mystère adorable? Songez-vous à corriger votre vie; à restituer le bien mal acquis, à réparer les injustices que vous avez faites? Je ne puis pas vous en faire ici le dénombrement : songez seulement à celles du jeu, si fréquentes, si peu méditées, si peu réparées. Je tremble pour vous, quand je considère les avantages frauduleux que vous prenez et que vous donnez, les ruines qui s'en ensuivent, et le repos malheureux que je vois sur ce sujet dans les consciences. Il semble qu'on se persuade que tout est jeu dans le jeu; mais il n'en est pas de la sorte. Les injustices ne sont pas moins grandes, ni les restitutions moins obligatoires; sans que j'y puisse remarquer d'autres différences, sinon qu'on y pense moins, et que les fraudes et voleries sont plus ordinaires et plus manifestes. Pensez-y donc, chrétiens, si ce n'est qu'avec vos richesses vous vouliez encore jouer votre ame, ou plutôt non tant la jouer que la perdre très-assurément, d'une manière bien plus hardie que vous ne faites vos biens. Le grand saint Ambroise s'étonne de la hardiesse des grands joueurs, « Qui

» peut-être changent, dit ce grand homme (*Lib. de* » *Tob. cap.* XI. *t.* 1. *col.* 602. 603.), à tous momens » de fortune; tantôt riches, tantôt ruinés, selon » qu'il plaît au hasard ». Ne vous étonnez pas, chrétiens, si nous descendons à ces bassesses; et si vous trouvez peut-être que c'est trop rabaisser nos discours, jugez donc combien il est plus indigne de rabaisser jusques-là votre conscience. Mais je ne finirois jamais ce discours, si je voulois faire avec vous tout votre examen : *Probet autem seipsum homo:* « Que l'homme s'éprouve soi-même ». Si vous vous mettez à l'épreuve, connoissez votre foiblesse et défiez-vous de vos forces.... de cette même bouche dont nous consacrons les divins mystères, recevez-les saintement; ne faites point vos pâques par un sacrilége.



PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUE.

De quelle manière le péché nous est devenu naturel : combien ses mauvaises inclinations sont inhérentes à notre ame. Comment Jésus-Christ est-il mort au péché pour nous en guérir. Obligation que nous avons de porter en nous la ressemblance de sa mort : renouvellement continuel qu'elle nous prescrit. Quelle doit être la joie des chrétiens dans le temps pascal. La source, les progrès et les ages divers de la vie des justes : paix parfaite et bonheur du dernier âge. Comment nos corps mêmes seront vivifiés.



Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultrà non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus désormais, la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché : mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu (Rom. LXIX. 10.).

QUAND je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la

honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes, qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre, et à quelques vieux ossemens. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes de monumens et de mausolées. Que nous profite après tout cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux, et les marques de notre néant plus illustres? Il n'en est pas ainsi du sépulcre de mon Sauveur. La mort a eu assez de pouvoir sur son divin corps, elle l'a étendu sur la terre, sans mouvement et sans vie: elle n'a pas pu le corrompre; et nous lui pouvons adresser aujourd'hui cette parole que Job disoit à la mer: « Tu iras jusque-là, et ne passera pas plus » outre: cette pierre donnera des bornes à ta furie »; et à ce tombeau, comme à un rempart invincible, seront enfin rompus tes efforts: *Usque huc venies: et non procedes ampliùs, hic confringes tumentes fluctus tuos* (Job. XXXVIII. 11.).

C'est pourquoi notre Seigneur Jésus, après avoir subi volontairement une mort infâme, il veut après cela que « son sépulcre soit honorable », comme dit le prophète Isaïe: *Erit sepulcrum ejus gloriosum* (Is. XI. 10.). Il est situé au milieu d'un jardin, taillé tout nouvellement dans le roc; et de plus il veut qu'il soit vierge aussi bien que le ventre de sa mère, et que personne n'y ait été posé devant lui: davantage, il faut à son corps cent livres de baume du plus précieux, et un linge très-fin et très-blanc pour l'envelopper. Et après que, durant le cours de sa vie, « il s'est rassasié de douleurs et d'op- » probres »; *Saturabitur opprobriis*, nous dit le prophète (*Thren.* III. 30.); vous diriez qu'il soit devenu délicat dans sa sépulture: n'est-ce pas pour

nous faire entendre qu'il se préparoit un lit plutôt qu'un sépulcre? Il s'y est reposé doucement jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue (*) : mais tout d'un coup il s'est éveillé, et se levant il vient éveiller la foi endormie de ses apôtres.

Aujourd'hui les trois pieuses Maries étant accourues dès le grand matin pour chercher leur bon Maître dans ce lit de mort : « Que cherchez-vous » ici, leur ont dit les anges? vous cherchez Jésus de » Nazareth crucifié ; il n'y est plus ; il est levé, il est » ressuscité : voyez le lieu où il étoit mis » (*Luc.* XXIV. 5. *Marc.* XVI. 6.). O jour de triomphe pour notre Sauveur ! ô jour de joie pour tous les fidèles ! Je vous adore de tout mon cœur, ô Jésus victorieux de la mort : vraiment c'est aujourd'hui votre pâque,

(*) Il faut qu'il y dorme, et qu'il repose encore quelque temps jusqu'à ce que l'heure de se lever soit venue. Nous aurons jusqu'à la nuit quelque reste de tristesse ; *Ad vesperum demorabitur fletus :* mais demain dès le matin sa résurrection nous comblera d'une sainte réjouissance ; *et ad matutinum lætitia* (Ps. XXXIX. 6.). Que ferons-nous donc ainsi partagés entre la tristesse et la joie ? si nous ne parlons que de sa résurrection, notre douleur sans doute s'en trouvera offensée : que si nous nous contentons de nous entretenir de sa mort, notre espérance ne sera pas satisfaite. Joignons-les toutes deux, chrétiens ; et voyons les obligations que l'une et l'autre nous imposent.

O Marie, nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : nous savons que l'amertume de vos douleurs est bien adoucie : bientôt vous apprendrez que votre Fils aura pris une nouvelle naissance : et vous ne porterez point d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il aura été comme sa seconde mère : au contraire, vous n'en recevrez pas moins de joie que lorsque l'ange, etc.

Bossuet avoit d'abord ainsi disposé l'exorde de son sermon pour le prêcher le samedi saint : il a dans la suite mis cet exorde dans l'état où il se trouve ici : pour l'approprier entièrement à la solennité du jour de Pâque. *Edit. de Déforis.*

c'est-à-dire votre passage, où vous passez de la mort à la vie. Faites-nous la grâce, ô Seigneur Jésus, que nous fassions notre pâque avec vous, en passant à une sainte nouveauté de vie : ce sera le sujet de cet entretien.

O Marie, nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : l'amertume de vos douleurs est changée en un sentiment de joie ineffable. Vous avez déjà appris la nouvelle que votre Fils bien-aimé a pris au tombeau une nouvelle naissance ; et vous n'avez point porté d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il lui a servi de seconde mère : au contraire, vous n'avez pas eu moins de joie que vous en conçûtes, lorsque l'ange vous vint annoncer qu'il naîtroit de vous, en vous adressant ces paroles par lesquelles nous vous saluons. *Ave.*

Je m'étonne quelquefois, chrétiens, que nous ayons si peu de soin de considérer, et ce que nous sommes par la condition de notre naissance, et ce que nous devenons par la grâce du saint baptême. Une marque évidente que nous n'avons pas bien pénétré le mystère de notre régénération, c'est de voir les divers sentimens des auditeurs, quand on vient à discourir de cette matière. Les uns tous charnels et grossiers, sitôt qu'ils entendent parler de nouvelle vie, et de résurrection spirituelle, et de seconde naissance, demeurent presque interdits; peut s'en faut qu'ils ne disent avec Nicodème : « Comment se » peuvent faire ces choses ? quoi ! un vieillard naî- » tra-t-il encore une fois ? faudra-t-il que nous ren- » trions dans le ventre de nos mères ? » (*Joan.* III. 4.) tels étoient les doutes que se formoit en son ame ce pauvre pharisien. Les autres, plus délicats, reconnoissent que ces vérités sont fort excellentes ; mais il leur semble que cette morale est trop raffinée, qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour

servir de matière aux méditations de ces personnes, dont les ames se sont plus épurées dans la solitude : pour nous, diront-ils, nous avons peine à goûter toute cette mystagogie (*). N'est-il pas vrai que c'est la secrète réflexion de quantité de personnes, lorsqu'on traite de ces mystères?

Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? en quelle école ont-ils été élevés? ignorent-ils qu'il n'y a quasi point de maximes que les saints docteurs de l'Eglise aient plus souvent inculquées ; et que qui ôteroit des écrits de l'apôtre les endroits où il explique cette doctrine, non-seulement il énerveroit ses raisonnemens invincibles, mais encore qu'il effaceroit la plus grande partie de ses divines Epîtres? D'où vient donc, je vous prie, que nous avons si peu de goût pour ces vérités? d'où vient cela, sinon du dérèglement de nos mœurs? Sans doute nous ne permettons pas à l'Esprit de Dieu d'habiter ni assez longtemps, ni assez profondément dans nos ames, pour nous faire sentir ses divines opérations : car le Sauveur ayant dit à ces apôtres, qu'il leur enverroit « cet Esprit consolateur que le monde ne connoissoit » pas : pour vous, ajoute-t-il, mes disciples, vous » le connoîtrez ; parce qu'il sera en vous et habi- » tera dans vos cœurs » : *Vos autem cognoscetis eum ; quia apud vos manebit et in vobis erit* (Joan. XIV. 16. 17.). Par où nous voyons que si nous le laissions habiter quelque temps dans nos ames, il feroit sentir sa présence par les bonnes œuvres, esquelles sa main puissante porteroit nos affections : et comme il n'y a point de christianisme en nos mœurs, comme nous menons une vie toute sécu-

(*) Ce mot vient du grec, et signifie l'action d'initier aux choses mystérieuses de la religion, ou l'explication de ses mystères. *Edit. de Déforis.*

lière et toute païenne, de là vient que nous ne remarquons aucun effet de notre seconde naissance.

Ainsi, chrétiens, pour vous instruire de ces vérités, le plus court seroit de vous renvoyer à l'école du Saint-Esprit, et à une pratique soigneuse des préceptes évangéliques. Mais puisque la saine doctrine est un excellent préparatif à la bonne vie, et que les solennités pascales, que nous avons aujourd'hui commencées, nous invitent à nous entretenir de ces choses; écoutez non point mes pensées, mais trois admirables raisonnemens du grand apôtre saint Paul, dont il pose les principes dans le texte que j'ai allégué, et en tire les conséquences dans les paroles suivantes : « Jésus est mort, dit-il, » et c'est au péché qu'il est mort » : *Peccato mortuus est* (Rom. VI. 10.). Si donc nous voulons participer à sa mort, il faut que nous mourrions au péché : c'est notre première partie. Jésus étant mort, a repris une nouvelle vie; et cette vie n'est plus selon la chair, mais entièrement selon Dieu; « parce qu'il ne vit que pour Dieu » : *Quod autem vivit, vivit Deo* (Ibid. 11.). Il faut donc que nous passions à une nouvelle vie, qui doit être toute céleste : voilà la seconde. Jésus étant une fois ressuscité, « ne meurt plus, la mort ne lui domine plus » : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* (Ibid. 9.). Si donc nous voulons ressusciter avec lui, il faut que nous vivions éternellement à la grâce, et que la mort du péché ne domine plus en nos ames : c'est par où finira ce discours. Le Sauveur est mort, mourons avec lui : il est ressuscité, ressuscitons avec lui : il est immortel, soyons immortels avec lui. Tâchons de rendre ces vérités sensibles par une simple et naïve exposition de quelques maximes de l'Evangile; et faisons voir en peu

mots avant toutes choses, quelle nécessité il y a de mourir avec le Sauveur.

PREMIER POINT.

D'où vient que l'apôtre saint Paul ne parle que de mort et de sépulture, quand il veut dépeindre la conversion du pécheur; et pourquoi a-t-il toujours à la bouche, qu'il faut mourir au péché avec Jésus-Christ, et crucifier le vieil homme, et tant d'autres semblables discours qui d'abord paroissent étranges? Car, s'il ne veut dire autre chose, sinon que nous devons changer nos méchantes inclinations, pour quelle raison se sert-il si souvent d'une façon de parler qui semble si fort éloignée? et ce changement d'affections étant si commun dans la vie humaine, comment ne l'exprime-t-il pas en termes plus familiers? C'est ce qui me fait croire que ces sortes d'expressions ont quelque sens plus caché; et sans doute il ne les a, pour ainsi dire, affectées, qu'afin de nous inviter à en pénétrer le secret. Or pour avoir une pleine intelligence de l'intention de l'apôtre, je me sens obligé à vous représenter deux considérations importantes : par la première, je vous ferai voir, avec l'assistance divine, pour quelle raison la conversion du pécheur s'appelle une mort; et elle sera tirée d'une propriété du péché : par la seconde, je tâcherai de montrer que nous sommes obligés de mourir au péché avec le Sauveur; et celle-ci sera prise de la qualité du remède. De ces deux considérations, il en naîtra une troisième pour l'instruction des pécheurs.

Tout péché doit avoir son principe dans la volonté: mais dans l'homme, il a une propriété bien étrange; c'est qu'il est tout ensemble volontaire et naturel. Les pélagiens, ne comprenant point cette vérité, ne pouvoient souffrir qu'on leur parlât de ce péché

d'origine avec lequel nous naissons, et disoient que cela alloit à l'outrage de la nature, qui est l'œuvre des mains de Dieu : ils n'entendoient pas que la source du genre humain étant corrompue, ce qui avoit été volontaire seulement dans le premier père, avoit passé en nature à tous ses enfans. Qu'est-il nécessaire de vous raconter plus au long l'histoire de nos malheurs ? vous savez assez que le premier homme, séduit par les infidèles conseils de ce serpent frauduleux, voulut faire une funeste épreuve de sa liberté ; et qu' « usant inconsidérément de ses biens », ce sont les propres mots du saint pontife Innocent (*Epist.* XXIX. *ad concil. Carthag. n.* 6. *col.* 892. *Epist. Rom. Pontif. Edit. D. Coustant.*), il ne sut pas reconnoître la main qui les lui donnoit : de sorte que son esprit s'étant élevé contre Dieu, il perdit l'empire naturel qu'il avoit sur ses appétits : la honte, qui jusqu'à ce temps-là lui avoit été inconnue, fut la première de ses passions qui lui décéla la conspiration de toutes les autres : il s'étoit enflé d'une vaine espérance de savoir le bien et le mal ; et il arriva par un juste jugement de Dieu, que « la première chose dont il s'aperçut, » c'est qu'il falloit rougir » : *Nihil primùm senserunt quàm erubescendum*, dit Tertullien (*De veland. Virg. n.* 11.). Cela est bien étrange. Il remarqua incontinent sa nudité, ainsi que nous apprend l'Ecriture (*Genes.* III. 7.) : c'est qu'il commença à sentir une révolte à laquelle il ne s'attendoit pas ; et la chair s'étant soulevée inopinément contre la raison, il étoit confus de ce qu'il ne pouvoit la réduire.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'arrête peut-être trop à des choses qui sont très-connues : il suffit présentement que vous remarquiez que nous naissons tous, pour notre malheur, de ces passions hon-

teuses, qui, étant suscitées par le péché, s'élèvent dans la chair, à la confusion de l'esprit. Cela n'est que trop véritable; et voici le raisonnement que saint Augustin en tire après le Sauveur : « Qui naît » de la chair, est chair », dit notre Seigneur en saint Jean (*Joan.* III. 6. *S. Aug. Serm.* CLXXIV. *n.* 9. *tom.* V. *col.* 834. *Serm.* CCXCIV. *n.* 16. *col.* 1191.): *Quod natum est ex carne, caro est.* Que veut dire cela? La chair, en cet endroit, selon la phrase de l'Ecriture, signifie ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu : c'est donc comme si notre Maître avoit dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte, vous naissez par conséquent rebelles contre Dieu, et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est* : vous recevez en même temps et par les mêmes canaux, et la vie du corps et la mort de l'ame : qui vous engendre, vous tue; et la masse dont vous êtes formés, étant infectée dans sa source, le péché s'attache et s'incorpore à votre nature. De là cette profonde ignorance; de là ces chutes continuelles; de là ces cupidités effrénées qui font tout le trouble et toutes les tempêtes de la vie humaine : *Quod natum est ex carne, caro est;* et voyez, s'il vous plaît, où va cette conséquence.

Les philosophes enseignent que la naissance et la mort conviennent aux mêmes sujets. Tout ce qui meurt, prend naissance; tout ce qui prend naissance, peut mourir : c'est la mort qui nous ôte ce que la naissance nous donne. Vous êtes homme par votre naissance; vous ne cessez d'être homme que par la mort : l'union de l'ame et du corps se fait par la naissance; aussi est-ce la mort qui en fait la dissolution. Or jusqu'à ce que la nature soit guérie, être homme et être pécheur, c'est la même chose : l'ame ne tient pas plus au corps, que le péché et ses

mauvaises inclinations s'attachent, pour ainsi dire, à la substance de l'ame. Que si le péché a sa naissance, il aura par conséquent sa vie et sa mort : il a sa naissance par la nature corrompue, sa vie par nos appétits déréglés. Ce n'est donc pas sans raison que nous appelons une mort, la guérison qui s'en fait par la grâce médicinale qui délivre notre nature : par où vous voyez que ce n'est pas sans raison que la conversion du pécheur s'appelle une mort. C'est pourquoi je ne m'étonne plus, grand apôtre, si vous la nommez ordinairement de la sorte : vous nous voulez faire entendre combien nos blessures sont profondes, combien le péché et l'inclination au mal nous est devenue naturelle ; et que naissant avec nous, il ne faut rien moins qu'une mort pour l'arracher de nos ames.

Voilà déjà, ce me semble, quelque éclaircissement de la pensée de saint Paul, tiré, à la vérité, non des maximes orgueilleuses de la sagesse du siècle, mais des principes soumis et respectueux de l'humilité chrétienne. Nous n'avons point de honte d'avouer les infirmités de notre nature : que ceux-là en rougissent qui ne connoissent pas le Libérateur. Pour nous, au contraire, nous osons nous glorifier de nos maladies ; parce que nous savons et la miséricorde du médecin et la vertu du remède. Ce remède, comme vous le savez, c'est la mort de notre Seigneur; et puisque nous voilà tombés sur la considération du remède, il est temps désormais que nous entendions raisonner l'apôtre saint Paul. Le Fils de Dieu, dit-il, « est mort au péché » ; *Mortuus est peccato;* « ainsi estimez », conclut-il, « que vous êtes » morts au péché » : *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato* (Rom. VI. 10. 11.). Que veut-il dire que notre Seigneur est mort au péché, lui qui dès le premier moment de sa conception a toujours

vécu à la grâce? Pour pénétrer sa pensée, il est nécessaire de reprendre la chose de plus haut, et de vous mettre devant les yeux quelques points remarquables de la doctrine de saint Paul, dans lesquels j'entre par cet exemple.

Si jamais vous vous êtes rencontrés dans une place publique où l'on auroit exécuté quelque criminel, n'est-il pas vrai que, par la qualité de la peine, vous avez souvent jugé de l'horreur du crime, et qu'il vous a semblé voir quelque idée de leurs forfaits dans les marques de leurs supplices et dans leurs faces défigurées? Vous êtes surpris peut-être que je vous propose un si funèbre spectacle : c'est pour vous faire avouer qu'il y a dans la peine quelque représentation de la coulpe. Oserons-nous bien maintenant, mon Sauveur, vous appliquer cet exemple? Il le faut bien, certes, puisque vous avez paru sur la terre comme un criminel. Vous avez désiré vous rendre semblable aux pécheurs; et n'ayant point de péché, vous avez voulu néanmoins en subir toutes les peines pendant votre vie : votre sainte chair a été travaillée des mêmes incommodités que le péché seul avoit attirées sur la nôtre : c'est pourquoi saint Paul ose dire, que vous vous êtes fait « semblable à » la chair du péché » : *In similitudinem carnis peccati* (Rom. VIII. 3.). Quelle bonté, chrétiens! Ce n'a pas été assez au Fils du Père éternel de revêtir sa divinité d'une chair humaine : cette chair plus pure que les rayons du soleil, qui méritoit d'être ornée d'immortalité et de gloire, il la couvre encore, pour l'amour de nous, de l'image de notre péché : n'est-ce pas de quoi nous confondre? Que sera-ce donc si nous venons à considérer que c'est par ce moyen que nos péchés sont guéris? C'est ici, c'est ici le trait le plus merveilleux de la miséricorde divine.

On rapporte que par fois les magiciens, possédés en leur ame d'un désir furieux de vengeance, font des images de cire de leurs ennemis, sur lesquelles ils murmurent quelques paroles d'enchantement; et après, ajoute-t-on, frappant ces statues, la blessure, par un fatal contre-coup, en retombe sur l'original. Est-ce fable ou vérité? je vous le laisse à juger : seulement sais-je bien qu'il s'est passé quelque chose de semblable en la personne de mon Maître.

Où étoit l'image du péché? en sa chair bénite. Où étoit le péché même? En vous et en moi, chrétiens. La chair du Sauveur, cette image innocente du crime, a été livrée entre les mains des bourreaux, pour en faire à leur fantaisie : ils l'ont frappée, les coups ont porté sur le péché; ils l'ont crucifiée, le péché a été crucifié; ils lui ont arraché la vie, le péché a perdu la sienne : et voilà justement ce que l'apôtre veut dire. Le Sauveur, selon sa doctrine, est mort au péché; parce qu'abandonnant à la mort sa chair innocente, qui en était l'image, il a anéanti le péché. Mais pourrons-nous conclure de là qu'« il » faut que nous mourions avec lui »; *Ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato?* Certainement, chrétiens, la conséquence en est bien aisée; il ne faut que lever les yeux, et regarder notre Maître pendu à la croix. O Dieu, comment a-t-on traité sa chair innocente? Quelque part où je porte ma vue, je n'y saurois remarquer aucune partie entière. Quoi, parce qu'elle portoit l'image du péché, il a bien voulu qu'elle fût ainsi déchirée, et nous épargnerons le péché même qui vit en nos ames! nous ne mortifierons point nos concupiscences; au contraire nous nous y laisserons aveuglement emporter! Gardons-nous en bien, chrétiens; il nous faut faire aujourd'hui un aimable échange avec le Sauveur.

Innocent qu'il étoit, il s'est couvert de l'image de nos crimes, subissant la loi de la mort : criminels que nous sommes, imprimons en nous-mêmes la figure de sa sainte mort, afin de participer à son innocence : car lorsque nous portons la figure de cette mort, par une opération merveilleuse de l'esprit de Dieu, sa vertu nous en est appliquée. C'est pour cela que l'apôtre nous exhorte à porter l'image de Jésus crucifié sur nos corps mortels, à avoir sa mort en nos membres, à nous conformer à sa mort (*II. Cor.* IV. 10. *Coloss.* III. 5. *Rom.* VI. 5.).

Mais quelle main assez industrieuse pourra tracer en nous cette aimable ressemblance ? Ce sera l'amour, chrétiens, ce sera l'amour. Cet amour saintement curieux ira aujourd'hui avec Madeleine adorer le Sauveur dans sa sépulture : il contemplera ce corps innocent gisant sur une pierre, plus froid et plus immobile que la pierre; et là se remplissant d'une idée si sainte, il en formera les traits dans nos ames et dans nos corps. Ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : l'amour portera la main sur les nôtres; il les tiendra clos pour toute cette pompe du siècle; ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondoient des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : l'amour fermera la nôtre à jamais aux blasphêmes et aux médisances : il rendra nos cœurs de glace pour les vains plaisirs qui ne méritent pas ce nom; nos mains seront immobiles pour les rapines : il nous sollicitera de nous jeter à corps perdu sur cet aimable mort, et de nous envelopper avec lui dans son drap mortuaire : aussi bien l'apôtre nous apprend que « nous sommes ensevelis avec lui par le saint » baptême » : *Consepulti Christo in baptismo* (Coloss. II. 12.).

La belle cérémonie qui se faisoit anciennement dans l'Eglise au baptême des chrétiens : c'étoit en ce jour qu'on les baptisoit dans l'antiquité, et vous voyez que nous en retenons quelque chose dans la bénédiction des fonts baptismaux. On avoit accoutumé de les plonger tout entiers et de les ensevelir sous les eaux : et comme les fidèles les voyoient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentoient en un moment tout changés par la vertu du Saint-Esprit dont ces eaux étoient animées : comme si sortant de ce monde à même temps qu'ils disparoissoient de leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur. Cette cérémonie ne s'observe plus, il est vrai ; mais la vertu du sacrement est toujours la même, et partant vous devez vous considérer comme étant ensevelis avec Jésus-Christ.

Encore un petit mot de réflexion sur une ancienne cérémonie. Les chrétiens autrefois avoient accoutumé de prier debout, et les mains modestement élevées en forme de croix : et vous voyez que le prêtre peie encore en cette action dans le sacrifice ; quelle raison de cela ? il me semble qu'ils n'osoient se présenter à la Majesté divine, qu'au nom de Jésus crucifié : c'est pourquoi ils en prenoient la figure, et paroissoient devant Dieu comme morts avec Jésus-Christ. Ce qui a donné occasion au grave Tertullien d'adresser aux tyrans ces paroles si généreuses : *Paratus est ad omne supplicium ipse habitus orantis Christiani* (Apolog. n. 30.) : « La seule posture du » chrétien priant affronte tous vos supplices » : tant ils étoient persuadés, dans cette première vigueur des mœurs chrétiennes, qu'étant morts avec le Sauveur, ni supplices ni voluptés ne leur étoient rien. Et c'est pour le même sujet qu'ils prenoient plaisir en toute rencontre d'imprimer le signe de la croix

sur toutes les parties de leurs corps : comme s'ils eussent voulu marquer tous leurs sens de la marque du crucifié, c'est-à-dire, de la marque et du caractère de mort. Pour la cérémonie, nous l'avons tous les jours en usage : mais nous ne considérons guère le prodigieux détachement qu'elle demande de nous ; et c'est à quoi néanmoins l'apôtre saint Paul nous presse. [Ces premiers chrétiens] n'avoient rien de plus présent à l'esprit, que cette pensée : il faut que tout chrétien meure avec Jésus-Christ. Il faut qu'il meure ; car le péché se contractant par la naissance, il ne se détache que par une espèce de mort. Il faut qu'il meure ; car il faut qu'il s'applique et la ressemblance et la vertu de la mort de notre Sauveur, qui est l'unique guérison de ses maladies. Voilà déjà deux raisons : la première est tirée d'une propriété du péché ; la seconde, de la qualité du remède. Oublierons-nous cette instruction particulière que nous avons promise : elle me semble trop nécessaire ; et ce n'est point tant une nouvelle raison, qu'une conséquence que nous tirerons des deux autres.

Ecoutez, écoutez, pécheurs, la grave et sérieuse leçon de cet admirable docteur : puisqu'il ne nous parle que de mort et de sépulture, ne vous imaginez pas qu'il ne demande de nous qu'un changement médiocre. Où sont ici ceux qui mettent tout le christianisme en quelque réformation extérieure et superficielle, et dans quelques petites pratiques ? En vain vous a-t-on montré combien le péché tenoit à notre nature, si vous croyez après cela qu'il ne faut qu'un léger effort pour l'en détacher : l'apôtre vous a enseigné que vous devez traiter le péché comme Jésus-Christ en a traité la ressemblance en sa sainte chair. Voyez s'il l'a épargnée : quel endroit de son corps n'a pas éprouvé la douleur de quelque sup-

plice exquis? et vous ne comprenez pas encore quelle obligation vous avez de rechercher dans le plus secret de vos cœurs tout ce qu'il y peut avoir de mauvais désirs, et d'en arracher jusqu'à la plus profonde racine! Oui, je vous le dis, chrétiens, après le Sauveur; quand cet objet, qui vous sépare de Dieu, vous seroit plus doux que vos yeux, plus nécessaire que votre main droite, plus aimable que votre vie, coupez, tranchez; *Abscide eum* (Matth. v. 30.). Ce n'est pas sans raison que l'apôtre ne nous prêche que mort : il veut nous faire entendre qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus naturelles, et même jusqu'à la source de la vie, s'il en est besoin.

Saint Jean Chrysostôme fait, à mon avis, une belle réflexion sur ces beaux mots de saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Gal. vi. 14.) : « Le monde m'est crucifié, et moi au » monde » : entendez toujours par le monde, les plaisirs du siècle. « Ce ne lui étoit pas assez d'avoir dit » que le monde étoit mort pour lui, remarque ce » saint évêque (*Lib.* ii. *de Compunct. n.* 2. *tom.* i. » *p.* 142.); il faut qu'il ajoute que lui-même est mort » au monde. Certes, poursuit le merveilleux inter» prète, l'apôtre considéroit que non-seulement les » vivans ont quelques sentimens les uns pour les autres; » mais qu'il leur reste encore quelque affection pour » les morts, qu'ils en conservent le souvenir, et ren» dent du moins à leurs corps les honneurs de la sépul» ture. Tellement que le saint apôtre, pour nous » faire entendre jusqu'à quel point le fidèle doit être » dégagé des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, » dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde » et le chrétien, comme il l'est entre les vivans et les » morts; parce qu'il y reste encore quelque petite » alliance : mais tel qu'est un mort à l'égard d'un

» mort, tels doivent être l'un à l'autre le siècle et » le chrétien ». Comprenez l'idée de ce grand homme; et voyez comme il se met en peine de nous faire voir que, pour les délices du monde, le fidèle y doit être froid, immobile, insensible : si je savois quelque terme plus significatif je m'en servirois.

C'est pourquoi armez-vous, fidèles, du glaive de la justice; demptez le péché en vos corps par un exercice constant de la pénitence : ne m'alléguez point ces vaines et froides excuses, que vous en avez assez fait, et que vous avez déchargé le fardeau de vos consciences entre les mains de vos confesseurs. Ruminez en vos esprits ce petit mot d'Origène : *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat : sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est* (Lib. v. in Ep. ad Rom. n. 8. tom. IV. p. 562.) : « Ne croyez » pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois : il faut » renouveler la nouveauté même » ; c'est-à dire que quelque participation que vous ayez de la sainteté et de la justice, fussiez-vous aussi justes comme vous présumez de l'être, il y a toujours mille choses à renouveler par une pratique exacte de la pénitence : à plus forte raison, êtes-vous obligés de vous y adonner, n'ayant point expié vos fautes, et sentant en vos ames vos blessures toutes fraiches, et vos mauvaises habitudes encore toutes vivantes. Et Dieu veuille que vous ne le connoissiez pas sitôt par expérience !

Mais il me semble que j'entends ici des murmures. Quoi, encore la pénitence! eh ! on ne nous a prêché autre chose durant ce carême : nous parlera-t-on toujours de pénitence? Oui certes, n'en doutez pas; tout autant qu'on vous prêchera l'Evangile et la mort de notre Sauveur. Tu t'abuses, chrétien, tu t'abuses, si tu penses donner d'autres bornes à ta

pénitence, que celles qui doivent finir le cours de ta vie. Sais-tu l'intention de l'Eglise dans l'établissement du carême ? Elle voit que tu donnes toute l'année à des divertissemens mondains : cela fâche cette bonne mère : que fait-elle ? Tout ce qu'elle peut pour dérober six semaines à tes dérèglemens. Elle te veut donner quelque goût de la pénitence ; estimant que l'utilité que tu recevras d'une médecine si salutaire, t'en fera digérer l'amertume et continuer l'usage : elle t'en présente donc un petit essai pendant le carême : si tu le prends, ce n'est qu'avec répugnance ; tu ne fais que te plaindre et murmurer durant tout ce temps.

Hélas ! je n'oserois dire quelle est la véritable cause de notre joie dans le temps de Pâque. Sainte piété du christianisme, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée ? On a vu le temps que Jésus en ressuscitant trouvoit ses fidèles ravis d'une allégresse toute spirituelle ; parce qu'elle n'avoit point d'autre sujet que la gloire de son triomphe : c'étoit pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenoient une face riante. A présent, les fidèles, se réjouissent ; il n'est que trop vrai : mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui faites leur joie. On se réjouit de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence : plus de jeûnes, plus d'austérités ; si peu de soin que nous avons peut-être apporté durant ce carême à réprimer le désordre de nos appétits, nous nous en relâcherons tout à-fait : le saint jour de Pâque, destiné pour nous faire commencer une nouvelle vie avec le Sauveur, va ramener sur la terre les folles délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trève, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence : tant la discipline est énervée parmi nous !

Ici vous m'arrêterez peut-être encore une fois, pour me dire : mais ne faut-il pas se réjouir dans le temps de Pâque? n'est-ce pas un temps de réjouissance? Certes, je l'avoue, chrétiens : mais ignorez-vous quelle doit être la joie chrétienne, et combien elle est différente de celle du siècle? Le siècle et ses sectateurs sont tellement insensés, qu'ils se réjouissent dans les biens présens ; et je soutiens que toute la joie du chrétien n'est qu'en espérance : pour quelle raison? C'est que le chrétien dépend tellement du Sauveur, que ses souffrances et ses contentemens n'ont point d'autres modèles que lui. Pourquoi faut-il que le chrétien souffre? parce que le Sauveur est mort. Pourquoi faut-il qu'il ait de la joie? parce que le même Sauveur est ressuscité. Or sa mort doit opérer en nous dans la vie présente, et sa résurrection seulement dans la vie future. Grand apôtre, c'est votre doctrine; et partant notre tristesse doit être présente; notre joie ne consiste que dans des désirs et dans une généreuse espérance : et c'est pour cette raison que le saint apôtre dit ces deux beaux mots, décrivant la vie des chrétiens : *Spe gaudentes;* et incontinent après : *In tribulatione patientes* (Rom. XII. 12.). Savez-vous quelles gens ce sont que les chrétiens? ce sont des personnes qui se réjouissent en espérance : et en attendant que sont-ils? Ils sont patiens dans les tribulations. Que ces paroles, mes Frères, soient notre consolation pendant les calamités de ces temps; qu'elles soient aussi la règle de notre joie durant ces saints jours : ne nous imaginons pas que l'Eglise nous ait établi des fêtes pour nous donner le loisir de nous chercher des divertissemens profanes, comme la plupart du monde semble en être persuadé. Nos véritables plaisirs [ne sont pas] de ce monde : nous en pouvons prendre quelque avant-goût par une fidèle attente; mais la jouis-

sance en est réservée pour la vie future. Et pour ce siècle pervers dont Dieu abandonne l'usage à ses ennemis, songeons que la pénitence est notre exercice, la mort du Sauveur notre exemple, sa croix notre partage, son sépulcre notre demeure. Ah! ce sépulcre, c'est une mère : mon maître y est entré mort, il l'a enfanté à une vie toute divine : il faut qu'après y avoir trouvé la mort du péché j'y cherche la vie de la grâce : c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin distingue deux sortes de vie en l'ame; l'une, qu' « elle communique au corps, et » l'autre, dont elle vit elle-même » : *Aliud est enim in animâ unde corpus vivificatur, aliud unde ipsa vivificatur* (In Joan. Tract. XIX. n. 12. tom. III. part. II. col. 442.): comme « elle est la vie du corps, » ce saint évêque prétend que Dieu est sa vie » : *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est* (Serm. CLXI. n. 6. tom. V. col. 777.). Expliquons, s'il vous plaît, sa pensée, et suivons son raisonnement. Afin que l'ame donne la vie au corps, elle doit avoir par nécessité trois conditions : il faut qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut qu'elle soit unie; car il est manifeste que notre vie ne peut être hors de nous : il faut qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car il est certain que la vie consiste principalement dans l'action. Que si nous trouvons que Dieu a excellemment ces trois qualités à l'égard de l'ame, sans doute il sera sa vie à aussi bon titre qu'elle-même est la vie du corps. Voyons en peu de mots ce qui en est.

Et premièrement, que Dieu soit, sans comparaison, au-dessus de l'ame, cela ne doit pas seulement

entrer en contestation. Dieu ne seroit pas notre souverain bien, s'il n'étoit plus noble que nous, et si nous n'étions beaucoup mieux en lui qu'en nous-mêmes. Pour l'union; il n'y a non plus de sujet d'en douter à des chrétiens, après que le Sauveur a dit tant de fois « que le Saint-Esprit habiteroit dans nos » ames » (*Joan.* XIV. 17.); et l'apôtre, que « la cha» rité a été répandue en nos cœurs par le Saint» Esprit qui nous a été donné » (*Rom.* V. 5.). Et en vérité, Dieu étant tout notre bonheur, il faut par nécessité qu'il se puisse unir à nos ames; parce qu'il n'est pas concevable que notre bonheur et notre félicité ne soient point en nous. Reste donc à voir si notre ame, par cette union, est élevée à quelque action de vie dont sa nature soit incapable. Ne nous éloignons pas de saint Augustin. « Certes, dit ce » grand homme, Dieu est une vie immuable; il est » toujours ce qu'il est, toujours en soi, toujours à » soi »: *Est ipse semper in se, est ita ut est, non aliter nunc, aliter postea, aliter antea* (In Joan. Tract. XIX. n.° 11. tom. III. part. II. col. 441.). Il ne se peut faire que l'ame ne devienne meilleure, plus noble, plus excellente, s'unissant à cet Etre souverain, très-excellent et très-bon: étant meilleure, elle agira mieux; et vous le voyez dans les justes: « car leur ame, dit saint Augustin, s'élevant à un » Etre qui est au-dessus d'elle et duquel elle est, » reçoit la justice, la piété, la sagesse »: *Cùm se erigit ad aliquid quod ipsa non est, et quod supra ipsam est et à quo ipsa est, percipit sapientiam, justitiam, pietatem* (Ibid. n. 12. col. 442.): elle croit en Dieu, elle espère en Dieu, elle aime Dieu. Parlons mieux: comme saint Paul dit que « l'Esprit » de Dieu crie, et gémit, et demande en nous »: *Spiritus postulat pro nobis* (Rom. VIII. 26.); aussi faut-il dire que le même Esprit croit, espère, et

aime en nos ames; parce que c'est lui qui forme en nous cette foi, cette espérance, et ce saint amour. Par conséquent aimer Dieu, croire en Dieu, espérer en Dieu, ce sont des opérations toutes divines, que l'ame n'auroit jamais, sans l'opération, sans l'union, sans la communication de l'Esprit de Dieu; ce sont aussi des actions de vie, et d'une vie éternelle : il est donc vrai que Dieu est notre vie.

O joie! ô félicité! qui ne s'estimeroit heureux de vivre d'une belle vie! qui ne la préfèreroit à toutes sortes de biens! qui n'exposeroit plutôt mille et mille fois cette vie mortelle, que de perdre une vie si divine? Cependant notre premier père l'avoit perdue pour lui et pour ses enfans : sans le Fils de Dieu, nous en étions privés à jamais : « mais je suis venu, dit- »il, afin qu'ils vivent, et qu'ils vivent plus abon- »damment » : *Ego veni, ut vitam habeant, et abundantiùs habeant* (Joan. x. 10.). En effet, j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir, que dans tous les discours du Sauveur qui nous sont rapportés dans son Evangile, il ne parle que de vie, il ne promet que vie. D'où vient que saint Pierre, lorsqu'il lui demande s'il le veut quitter : « Maître, où »irions-nous, lui dit-il, vous avez des paroles de »vie éternelle »? (*Joan.* vi. 69.) et le Fils de Dieu lui-même : « Les paroles que je vous dis, sont »esprit et vie » (*Ibid.* 64.) : c'est qu'il savoit bien que les hommes n'ayant rien de plus cher que vivre, il n'y a point de charme plus puissant pour eux, que cette espérance de vie. Ce qui a donné occasion à Clément Alexandrin de dire dans cette belle hymne qu'il adresse à Jésus le roi des enfans, c'est-à-dire, des nouveaux baptisés, que « ce divin Pécheur, »ainsi appelle-t-il le Sauveur, retiroit les poissons »de la mer orageuse du siècle, et les attiroit dans »ses filets par l'appât d'une douce vie »; *Dulci*

vitâ inescans (Tom. I. pag. 312. Edit. Oxoniens. 1715.).

Et c'est ici, chrétiens, où il est à propos d'élever un peu nos esprits, pour voir dans la personne du Sauveur Jésus l'origine de notre vie. La vie de Dieu n'est que raison et intelligence; et le Fils de Dieu procédant de cette vie et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence. Pour cela, il dit en saint Jean, « que comme le père a la vie en soi, » aussi a-t-il donné à son Fils d'avoir la vie en soi » (*Joan.* v. 26.). C'est pourquoi les anciens l'ont appelé la vie, la raison, la lumière, et l'intelligence du Père (*Tertull. advers. Prax. n.* 5. 6. *S. Athanas. Orat. contr. Gent. n.* 46. *tom.* I. *p.* 46.); et cela est très-bien fondé dans les Ecritures. Etant donc la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend tellement la vertu, « qu'il en jaillit une source inépuisable d'eau vive: » quiconque en boira aura la vie éternelle » (*Joan.* IV. 14.). Il seroit impossible de vous dire les belles choses que les saints Pères ont dites sur cette matière, surtout le grand saint Cyrille d'Alexandrie (*S. Cyril. in Joan. lib.* IV. *cap.* II. *tom.* IV. *p.* 354. *et seq.*). Souvenez-vous seulement de ce que l'on vous donne à ces redoutables autels : voici le temps auquel tous les fidèles y doivent participer. Est-ce du pain commun que l'on vous présente? n'est-ce pas le pain de vie, ou plutôt n'est-pas un pain vivant que vous mangez pour avoir la vie? car ce pain sacré, c'est la sainte chair de Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair toute remplie et toute pénétrée d'un esprit vivifiant. Que si ce pain commun qui n'a pas de vie, conserve celle de nos corps; de quelle vie admirable ne vi-

vrons-nous pas, nous qui mangeons un pain vivant, mais qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige, que l'on pût manger la vie? il n'appartient qu'à Jésus de nous donner une telle viande : il est la vie par nature; qui le mange, mange la vie. O délicieux banquet des enfans de Dieu! ô table délicate! ô manger savoureux! Jugez de l'excellence de la vie par la douceur de la nourriture : mais plutôt, afin que vous en connoissiez mieux le prix, il faut que je vous la décrive dans toute son étendue.

Elle a ses progrès, elle a ses âges divers : Dieu, qui anime les justes par sa présence, ne les renouvelle pas tout en un instant. Sans doute, si nous considérons tous les changemens admirables que Dieu opère en eux durant tout le cours de cette vie bienheureuse, il ne se pourra faire que nous ne l'aimions; et si nous l'aimons, nous serons poussés du désir de la conserver immortelle. Imitons en nous l'immortalité du Sauveur : c'est à quoi j'aurai, s'il vous en souvient, à vous exhorter, lorsque je serai venu à ma troisième partie. Et puisqu'elle a tant de connexions avec celle que nous traitons, et qu'elle n'en est, comme vous voyez, qu'une conséquence, je joindrai l'une et l'autre dans une même suite de discours. Disons en peu de mots autant qu'il sera nécessaire pour se faire entendre.

Cet aigle de l'apocalypse, qui crie par trois fois d'une voie foudroyante au milieu des airs : « Malheur sur les habitans de la terre » : *Væ, væ, væ habitantibus in terrâ* (Apoc. VIII. 13.), semble nous parler de la triple calamité dans laquelle notre nature est tombée. L'homme, dans la sainteté d'origine, étant entièrement animé de l'esprit de Dieu en recevoit ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité. Le diable, par le péché, lui a ravi

l'innocence; la convoitise s'étant soulevée, a troublé sa paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de Dieu est venu « pour dissoudre l'œu» vre du diable » (*Hebr.* II. 14.), et réformer l'homme selon la première [institution] de son Créateur : ce sont les propres mots de saint Paul. Pour cela, il a répandu son esprit dans l'ame des justes, afin de les faire vivre; et « cet esprit ne cesse de les renouveler tous les jours » : cela est encore de l'apôtre; *Renovatur de die in diem* (II. Cor. IV. 16.). Mais Dieu ne veut pas qu'ils soient changés tout-à-coup. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différens âges par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes » faits »; *In virum perfectum* (Ephes. IV. 13.). Grand apôtre, ce sont vos paroles, et vous serez aujourd'hui notre conducteur. Et Dieu l'a ordonné de la sorte, afin de faire voir à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il les orne d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ », ainsi que parle saint Paul; *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Ibid.). La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, ressemble à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la résurrection générale. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse, parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de là vient qu'elle n'a que trois âges; au lieu que celle que nous passons sur la terre souffre la vicissitude de quatre différentes saisons.

Je dis que les Saints en ce monde sont comme dans leur enfance, et en voici la raison. Tout ce qui se rencontre dans la suite de la vie, se commence

dans les enfans : or nous avons dit que toute l'opération du Saint-Esprit, par laquelle il anime les justes, consiste à surmonter en eux ces trois furieux ennemis que le diable nous a suscités, le péché, la concupiscence, et la mort. Comment est-ce que Dieu les traite pendant cette vie? avant toutes choses, il ruine entièrement le péché : la concupiscence y remue encore; mais elle y est combattue, et de plus elle y est surmontée : pour la mort, elle y exerce son empire sans résistance; mais aussi l'immortalité est promise. Considérez ce progrès : le péché ruiné fait leur sanctification; la concupiscence combattue, c'est leur exercice; l'immortalité promise est le fondement de leur espérance. Et ne remarquez-vous pas en ces trois choses les vrais caractères d'enfans? Comme à des enfans, l'innocence leur est rendue : si le Saint-Esprit combat en eux la concupiscence; c'est pour les fortifier doucement par cet exercice, et pour former peu à peu leurs linéamens selon l'image de notre Seigneur. Enfin y a-t-il rien de plus convenable que de les entretenir, comme des enfans bien nés, d'une sainte et fidèle espérance? Sainte enfance des chrétiens, que tu es aimable! tu as, je l'avoue, tes gémissemens et tes pleurs; mais qui considèrera à quelle hauteur doivent aller ces commencemens, et quelles magnifiques promesses y sont annexées, il s'estimera bienheureux de mener une telle vie.

Car, par exemple, dans l'âge qui suit après, que je compare avec raison à une fleurissante jeunesse, à cause de sa vigoureuse et forte constitution, quelle paix et quelle tranquillité y vois-je régner! Ici bas, chrétiens, de quelle multitude de vains désirs l'ame des plus saints n'y est-elle point agitée? Dieu y habite, je l'avoue; mais il n'y habite pas seul : il y a pour compagnons mille objets mortels que la

convoitise ne cesse de leur présenter; parce que ne pouvant séparer les justes de Dieu auquel ils s'attachent, [elle] tâche du moins de les en distraire et de les troubler. C'est pourquoi ils gémissent sans cesse, et s'écrient avec l'apôtre : « Misérable homme » que je suis, qui me délivrera de ce corps » ? (*Rom.* VII. 24.) Au lieu qu'à la vie paisible dont les Saints jouissent au ciel, saint Augustin lui donne cette belle devise : *Cupiditate exstinctâ, caritate completâ* (Epist. CLXXVII. n. 17. tom. II. col. 628.); « La convoitise éteinte, la charité consommée ». Ces deux petits mots ont, à mon avis, un grand sens. Il me semble qu'il nous veut dire que l'ame ayant déposé le fardeau du corps, sent une merveilleuse conspiration de tous ses mouvemens à la même fin : il n'y a plus que Dieu en elle; parce qu'elle est tout en Dieu, et possédée uniquement de cet esprit de vie dont elle expérimente la présence : elle s'y laisse si doucement attirer, elle y jouit d'une paix si profonde, qu'à peine est-elle capable de comprendre elle-même son propre bonheur : tant s'en faut que des mortels comme nous s'en puissent former quelque idée.

Ne semble-t-il pas, chrétiens, que ce seroit un crime de souhaiter quelque chose de plus ? et néanmoins vous savez qu'il y a un troisième [état], où notre vie sera parfaite, parce que notre félicité sera achevée. Dans les deux premiers, Jésus-Christ éteint en ses saints le péché et la convoitise : enfin dans ce dernier âge et du monde et du genre humain, après avoir abattu nos autres ennemis sous ses pieds, la mort domptée couronnera ses victoires. Comment cela se fera-t-il ? Si vous me le demandez en chrétiens, c'est-à-dire non point pour contenter une vaine curiosité, mais pour fortifier la fidélité de vos espérances, je vous l'exposerai par quelques maximes

que je prends de saint Augustin : elles sont merveilleuses, car il les a tirées de saint Paul. Tout le changement qui arrive dans les Saints se fait par l'opération de l'esprit de Dieu : or saint Augustin nous a enseigné que cet esprit a sa demeure dans l'ame, à cause qu'il est sa vie. Si donc il n'habite point dans le corps, comment est-ce qu'il le renouvelle? Ce grand homme nous en va éclaircir par un beau principe. « Celui-là, dit-il, possède le tout qui » tient la partie dominante » : *Totum possidet qui principale tenet.* « En toi, poursuit-il, la partie qui » est la plus noble, c'est-à-dire l'ame, c'est celle-là » qui domine » : *In te illud principatur quod melius est;* et incontinent il conclut : *Tenens Deus quod melius est, id est animam tuam, profectò per meliorem possidet et inferiorem, quod est corpus tuum* (Serm. CLXI. n. 6. tom. V. col 777.) : « Dieu tenant » ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire ton ame, par » le moyen du meilleur il entre en possession du » moindre, c'est-à-dire du corps ».

Qu'infèrerons-nous de cette doctrine de saint Augustin? La conséquence en est évidente : Dieu habitant en nos ames, a pris possession de nos corps : par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurois enlever : tu t'imagines qu'ils sont ta proie; ce n'est qu'un dépôt que l'on consigne entre tes mains; tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien : « Il n'y a rien, dit le » Fils de Dieu, qui soit si grand que mon Père; ce » qu'il tient en ses mains, personne ne le lui peut » ravir, ni lui faire lâcher sa prise » : *Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est : et nemo potest rapere de manu Patris mei* (Joan. X. 29.). Partant, ô abîmes, et vous, flammes dévorantes, et toi, terre, mère commune et sépulcre de tous les humains, vous rendrez ces corps que vous avez engloutis; et plutôt le monde sera bouleversé, qu'un

seul de nos cheveux périsse; parce que l'esprit qui anime le Fils de Dieu, c'est le même qui nous anime. Il exercera donc en nous les mêmes opérations, et nous rendra conformes à lui : car remarquez cette théologie. Comme le Fils de Dieu nous assure « qu'il » ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père (*Joan.* » v. 19.); ainsi le Saint-Esprit qui reçoit du Fils » : *De meo accipiet* (Joan. xvi. 15.), le regarde comme l'exemplaire de tous ses ouvrages. Toutes les personnes dans lesquelles il habite, il faut nécessairement qu'il les forme à sa ressemblance : c'est ce que dit l'apôtre en ces mots : « Si vous avez en vous l'es» prit de celui qui a vivifié Jésus-Christ, il vivifiera » vos corps mortels » (*Rom.* viii. 11.). Et de même que le germe que la nature a mis dans le grain de blé, se conservant parmi tant de changemens et altérations différentes, produit en son temps un épi semblable à celui dont il est tiré; ainsi l'esprit de vie, qui de la plénitude de Jésus-Christ est tombé sur nous, nous renouvellera peu à peu selon les diverses saisons ordonnées par la Providence, et enfin nous rendra au corps et en la vie semblables à notre Seigneur, sans que la corruption ni la mort puissent empêcher sa vertu.

Et c'est pourquoi saint Paul, considérant aujourd'hui notre Maître ressuscité, nous presse si fort de ressusciter avec lui. Jusques ici, dit-il, la vie de mon Maître étoit cachée sous ce corps mortel; nous ne connoissions pas encore ni la beauté de cette vie, ni la grandeur de nos espérances : à présent je le vois tout changé; il n'y a plus d'infirmité en sa chair, il n'y a rien qui sente le péché ni sa ressemblance; *Peccato mortuus est* (Rom. vi. 10.) : il a dépouillé cette mortalité qui cachoit sa gloire : la divinité qui anime son esprit s'est répandue sur son corps; je n'y vois paroître que Dieu, parce que je

n'y vois plus que gloire et que majesté. Il ne vit qu'en Dieu, il ne vit que de Dieu, il ne vit que pour Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo* (Ibid. 11.). Je sais que si je commence à vivre avec lui sur la terre, son esprit, qui me fera vivre, me renouvellera selon son image. Courage, dit-il, mes Frères ; ce que la foi nous fait croire en la personne du Fils de Dieu, elle nous le doit faire espérer pour nous-mêmes. Jésus est ressuscité comme les prémices et les premiers fruits de notre nature : « Dieu nous a » fait voir dans le grain principal, qui est Jésus-» Christ, comment il traiteroit tous les autres » : *De uno principali grano datum est experimentum*, dit saint Augustin (*Serm.* CCCLXI. *n.* 10. *tom.* V. *col.* 1411.). Jugez de la moisson par ces premiers fruits : *Primitiæ Christus* (I. Cor. XV. 23.).

J'entends quelquefois les chrétiens soupirer après les délices de l'heureux état d'innocence. O si nous étions comme dans le paradis terrestre! Justement certes, car la vie en étoit bien douce. Et l'apôtre vous dit que vous n'êtes pas chrétiens, si vous n'aspirez à quelque chose de plus : posséder cette félicité, c'est être tout au plus comme Adam ; et il vous enseigne que vous devez tous être comme Jésus-Christ (*Coloss.* III. 4.). On ne vous promet rien moins que d'être placés avec lui dans le même trône : *Qui vicerit, dabo ei, sedere mecum in throno meo*, dit le Sauveur dans l'Apocalypse (*Apoc.* III. 21.) : « Celui qui sera vainqueur, je le placerai dans mon » trône ».

Attendez-vous après cela, chrétiens, que je vous apporte des raisons pour vous faire voir que cette vie doit être immortelle? N'est-ce pas assez de vous en avoir montré la beauté et les espérances, pour y porter vos désirs? Certes, quand je vois des chrétiens qui viennent dans le temps de Pâque puiser

cette vie dans les sources des sacremens, et retournent après à leurs premières ordures, je ne saurois assez déplorer leur calamité. Ils mangent la vie, et retournent à la mort; ils se lavent dans les eaux de la pénitence, et puis après au bourbier; ils reçoivent l'esprit de Dieu, et vivent comme des brutes. Fous! insensés! et ne comprenez-vous pas la perte que vous allez faire? Que de belles espérances vous allez tout-à-coup ruiner! Conservez chèrement cette vie; peut-être que si vous la perdez cette fois, elle ne vous sera jamais rendue. Dans la première intention de Dieu, elle ne se devoit donner ni se perdre qu'une seule fois : considérez cette doctrine. Adam l'avoit perdue; c'en étoit fait pour jamais; si le Fils de Dieu ne fût intervenu, il n'y avoit plus de ressource. Enfin il nous la rend par le saint baptême. Et si même nous venons à violer l'innocence baptismale, il se laisse aller à la considération de son Fils à nous rendre encore la grâce par la pénitence : mais il ne se relâche pas tout-à-fait de son premier dessein. Plus nous la perdons de fois, et plus il se rend difficile. Dans le baptême il nous la donne aisément : à peine y pensons-nous. Venons-nous à la perdre? Il faut avoir recours aux larmes et aux travaux de la pénitence. Que s'il est vrai qu'il se rende toujours plus difficile, ô Dieu! où en sommes-nous, chrétiens, nous qui l'avons tant de fois reçue et tant de fois méprisée? combien s'en faut-il que notre santé ne soit entièrement désespérée? Tertullien dit, que ceux qui craignent d'offenser Dieu après avoir reçu la rémission de leur faute, « appréhen- » dent d'être à charge à la miséricorde divine » : *Nolunt iterùm divinæ misericordiæ oneri esse* (De Pœnit. n 7.). Donc ceux qui ne le craignent pas sont à charge à la miséricorde divine.

Comment cela se fait-il? Un exemple familier

[vous l'apprendra]. Un pauvre homme, pressé de misère, vous demande votre assistance; vous le soulagez selon votre pouvoir; mais vous ne le tirez pas de nécessité : il revient à vous avec crainte; à peine ose-t-il vous parler : il ne vous demande rien; sa nécessité, sa misère, et plus que tout cela sa retenue vous demande : il ne vous importune pas, il ne vous est pas à charge : tout votre regret c'est de ne pouvoir pas le soulager davantage. Voilà le sentiment d'un bon cœur. Mais un autre vient à vous qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez honnêtement : il ne vous prie pas comme d'une grâce; mais il semble exiger comme si c'étoit une dette : sans doute il vous est à charge; vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Il en est de même à l'égard de Dieu : un chrétien a succombé à quelque tentation; la fragilité de la chair l'a emporté : incontinent il revient : Qu'ai-je fait ? où me suis-je engagé ? la larme à l'œil, le regret dans le cœur, la confusion sur la face, il vient crier miséricorde; il en devient plus soigneux. Ah! je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine. Mais toi, pécheur endurci, qui ne rougis pas d'apporter toujours les mêmes ordures aux eaux de la pénitence; il y a tant d'années que tu charges des mêmes [récits] les oreilles d'un confesseur : si tu avois bien conçu que la grâce ne t'est point due, tu appréhenderois plus de la perdre, tu craindrois qu'à la fin Dieu ne retirât sa main : mais que tu y reviennes si souvent sans crainte, sans tremblement, il faut bien que tu t'imagines qu'elle te soit due. Tu crois que Dieu sera toujours bien aise de te recevoir : sache que tu es à charge à sa miséricorde; qu'il ne te fait, pour ainsi dire, du bien qu'à regret; et que si tu continues, il se défera de toi, et ne te permettra pas de te jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole effroyable des Pères du concile d'Elvire : « Ceux, disent-ils, qui après la pénitence » retourneront à leur faute, qu'on ne leur rende pas » la communion même à l'extrémité de la vie, de » peur qu'ils ne semblent se jouer de nos saints mys- » tères » : *Ne lusisse de dominicâ communione videantur* (Can. III. Lab. tom. I. col. 971.). Cette raison est bien effroyable, et encore plus si nous venons à considérer que cette communion dont ils parlent étoit une chose, en ce temps, dont on ne pouvoit abuser que deux fois. On la donnoit par le baptême : la perdoit-on par quelque crime ? encore une seconde ressource dans la pénitence; après, plus : en violer la sainteté par deux fois, ils appeloient cela s'en jouer.

O Dieu, si nous avions à rendre raison de nos actions dans ce saint concile, quelles exclamations feroient-ils ? comment éviterions-nous leurs censures ? Ces évêques nous prendroient-ils pour des chrétiens, nous dont les pénitences sont aussi fréquentes que les rechutes, qui faisons de la communion, je n'oserois presque le dire, comme un jeu d'enfant; cent fois la quitter, cent fois la reprendre. C'est pourquoi éveillons-nous, chrétiens, et tâchons du moins que nous soyons cette fois immortels à la grâce avec le Sauveur. Ne soyons pas comme ceux qui pensent avoir tout fait quand ils se sont confessés : le principal reste à faire, qui est de changer ses mœurs et de déraciner ses mauvaises habitudes. Si vous avez été justifiés, vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais pour cela ne vous imaginez pas être en sûreté ; « de peur qu'une fausse » sécurité ne produise en vous une funeste négli- » gence » : *Ne accepta securitas indiligentiam pariat.* Craignez le péché, craignez vos mauvaises inclinations, craignez ces fâcheuses rencontres dans

lesquelles votre innocence a tant de fois fait naufrage; que cette crainte vous oblige à une salutaire précaution; car la pénitence a deux qualités également nécessaires. Elle est le remède pour le passé; elle est une précaution pour l'avenir: la disposition pour la recevoir comme remède du passé, c'est la douleur des péchés que nous avons commis: la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale de ceux que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Dieu nous puisse donner cette crainte qui est la garde de l'innocence.

Ah! chrétiens, craignons de perdre Jésus, qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus crucifié nous tend les bras: Viens-t'en, dit-il, ici mourir avec moi: il y fait [bon] pour toi, puisque j'y suis. Jésus ressuscité nous tend les bras, et nous dit: Viens vivre avec moi; tu seras tel que tu me vois: je suis glorieux, je suis immortel; sois immortel à la grâce, et tu le seras à la gloire.



DEUXIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUE.

Comment Jésus-Christ est-il mort au péché et pourquoi devons-nous y mourir avec lui. Étendue du changement qu'exige cette mort spirituelle. Combats nécessaires pour conserver le fruit de notre victoire sur le péché. Deux états particuliers du règne de la charité. Dessein de Dieu en laissant ses serviteurs sujets à tant d'infirmités. Comment nos corps deviennent ils les temples de l'Esprit saint : de quelle manière l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité se commence dès à présent : honneur que nous devons leur porter.

Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem ; ut quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ità et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême dans lequel nous participons à sa mort ; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie (Rom. VI. 4).

CETTE sainte nouveauté de vie, dont nous parle si souvent le divin apôtre, mérite bien, Messieurs, que les fidèles s'en entretiennent, et particulière-

ment aujourd'hui que Jésus nous en a donné le modèle dans sa glorieuse résurrection. Enfin Jésus-Christ, cet homme nouveau, a dépouillé en ce jour tout ce qui lui restoit de l'ancien; et nous montre, par son exemple, que nous devons commencer une vie nouvelle. Pour entendre cette nouveauté à laquelle nous oblige le christianisme, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre les choses jusqu'au principe.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avoit reçu de Dieu ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il étoit juste; régnant sur ses passions, il étoit paisible; mangeant le fruit de vie, il étoit immortel. La raison, dit saint Augustin (*De Civit. Dei. l.* XIII. *c.* XIII. *et seq. tom.* VII. *col.* 334. 335.), s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance; et l'ame ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : de là vient que la mortalité s'en est emparée incontinent. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice: la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu.

Or le Fils de Dieu est venu au monde « pour dis»soudre l'œuvre du diable » (*I. Joan.* III. 8.), comme il dit lui-même dans son Evangile : il est venu pour réformer l'homme selon le premier dessein de son Créateur, comme nous enseigne l'apôtre (*Coloss.* III. 10.); et pour cela il est nécessaire que sa grâce lui restitue les premiers priviléges de la nature.

Mais ce que nous avons perdu tout-à-coup ne nous est pas rendu tout-à-coup : Dieu procède avec ordre. Il faut remarquer, Messieurs, que Dieu, en

renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout-à-coup; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels il les avance de jour en jour à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura trois différens âges par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits », comme dit saint Paul; *in virum perfectum* (Ephes. IV. 13.): de sorte que, dans ce monde, il répare leur innocence; dans le ciel, il leur donne la paix; à la résurrection générale, il ornera leur corps d'immortalité. Par ces trois âges, «les justes arrivent à la plénitude » de Jésus-Christ », ainsi que parle l'apôtre: *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Ibid.). La vie présente est comme l'enfance; celle dont les Saints jouissent au ciel, est semblable à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse, parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin.

Vous voyez les divers degrés par lesquels le Saint-Esprit nous avance à cette parfaite nouveauté d'esprit et de corps. Mais il faut encore observer, et cette remarque, Messieurs, fera le fondement de ce discours, qu'encore que ce merveilleux renouvellement ne doive avoir sa perfection qu'au siècle futur; néanmoins ces grands changemens qui nous font des hommes nouveaux en Jésus-Christ, doivent se commencer dès cette vie: car comme je vous ai dit que la vie présente est comme l'enfance, je confesse, à la vérité, qu'elle ne peut avoir la perfection; mais néanmoins tout ce qui doit suivre y doit avoir son commencement, doit être comme ébauché dans ce bas âge. Jésus-Christ a trois ennemis à détruire en nous successivement, le péché, la convoitise et la mort; par trois dons divins, l'innocence, la paix, l'immortalité: encore que ces trois choses ne s'ac-

complissent pas en cette vie, elles y doivent être du moins commencées.

Et voyez en effet, Messieurs, de quelle sorte Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans ce corps mortel. Il abolit premièrement le péché, en nous justifiant par la grâce : la convoitise y remue encore; mais elle y est fortement combattue, et même glorieusement surmontée : pour la mort, à la vérité, elle y exerce son empire sans résistance; mais outre que l'immortalité nous est assurée, nos corps y sont préparés, en devenant les temples de l'Esprit de Dieu.

Ainsi, pour paroître en hommes nouveaux, il faut détruire en nous le péché; et c'est notre sanctification : non contens d'avoir détruit le péché, il en faut attaquer les restes, il faut combattre les mauvais désirs; et ce combat fait notre exercice : en mortifiant en nous les mauvais désirs; nous préparons peu à peu nos corps à l'immortalité glorieuse, et c'est ce qui entretient notre espérance. C'est par ces trois choses, mes Frères, que nous nous unissons à Jésus-Christ; afin que comme il est ressuscité, « ainsi nous marchions devant lui dans une » sainte nouveauté de vie » : *Ità et nos in novitate vitæ ambulemus.*

PREMIER POINT.

Le premier pas que nous devons faire pour nous renouveler en notre Seigneur, c'est de détruire en nous le péché, cette rouille invétérée de notre nature, qui, ayant commencé dès le principe, s'est attachée si fortement à tous les hommes, que nous n'en pouvons jamais être délivrés que par une seconde naissance. Saint Paul, dont j'entreprends aujourd'hui de vous expliquer la doctrine, exhorte les chrétiens « à détruire en eux le péché, même le

» corps du péché » (*Rom.* VI. 6.), par l'exemple de Jésus-Christ ressuscité; et voici de quelle sorte il leur parle. Vous devez savoir, dit ce grand apôtre, que « Jésus ressuscitant des morts, ne meurt plus : » car il est mort une fois au péché, et maintenant il » vit à Dieu » (*Ibid.* 9. 10.). Puis faisant l'application aux fidèles : « Ainsi vous devez estimer, mes Frères, » que vous êtes morts au péché, et vivans à Dieu en » notre Seigneur Jésus-Christ » (*Ibid.* 11.).

Et la suite de mon discours et le mystère de cette journée m'obligent nécessairement à vous expliquer quelle est la pensée de l'apôtre, lorsqu'il dit que Jésus-Christ est mort au péché. O Jésus! ô divin Jésus! quoi, étiez-vous donc un pécheur? n'étiez-vous pas, au contraire, l'innocence même? et si vous êtes l'innocence même, que veut dire votre grand apôtre? que vous êtes mort au péché? Que n'a-t-il réservé cette mort pour nous, qui sommes des criminels? et pourquoi y a-t-il soumis le saint et le juste? Il est bien aisé de l'entendre. Souvenez-vous, mes Frères, en quel état nous avons vu ces jours passés le Sauveur Jésus dans l'horreur et l'infamie de son supplice : victime publique du genre humain, chargé de tous les crimes du monde, à peine osoit-il lever la tête, tant il étoit accablé de ce poids honteux : il n'en étoit pas seulement chargé, « il étoit venu, dit l'apôtre (*Rom.* VIII. 3.), en la » ressemblance de la chair du péché » ; il a porté ce fardeau dès sa naissance. Comme les hommes naissent criminels, Jésus a commencé en naissant de porter leurs crimes; il a reçu en son corps la marque de pécheur : durant tout le cours de sa vie mortelle, il a toujours paru, dit saint Paul, « avec la forme » d'esclave » : et c'est pourquoi la forme d'esclave a caché sous ses marques serviles la forme et la dignité de Fils : *Semetipsum exinanivit formam servi*

accipiens (Philip. II. 7.). Mais ce saint et cet innocent ne devoit pas éternellement paroître en pécheur; et celui qui n'avoit jamais commis de péché n'en devoit pas toujours être revêtu. Il étoit chargé des péchés des autres; il s'en est déchargé en portant la peine qui leur étoit due; et ayant acquitté par sa mort ce qu'il devoit à la justice de Dieu pour nos crimes, il rentre aujourd'hui, en ressuscitant, dans les droits de son innocence. C'est pourquoi, dit le grand apôtre, « il est mort enfin au péché » (*Rom.* VI. 10.): Dieu ne le regarde plus comme un criminel qu'il abandonne; il l'avoue publiquement pour son Fils, et il l'engendre encore une fois, en le ressuscitant à la gloire : *Ego hodie genui te* (Ps. II. 7.). Assez de honte, assez d'infamie, assez la forme de Dieu a été cachée : paroissez maintenant, ô divinité! paroissez, sainteté! paroissez, justice! et répandez vos lumières sur le corps incorruptible de ce nouvel homme.

C'est ainsi que le Fils de Dieu est mort au péché pour toujours; et « vous devez, mes Frères, dit saint » Paul (*Rom.* VI. 8. 11.), mourir aussi avec lui ». Pourquoi devons-nous mourir avec lui? C'est le grand mystère du christianisme, que le grand pape saint Léon nous explique admirablement par cette belle doctrine. Il y a, dit-il, cette différence entre la mort de Jésus-Christ et la mort des autres, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle : c'est-à-dire que « chacun de nous en particulier est obligé à la mort, et » il ne paie en mourant que sa propre dette » : *Singulares quippe in singulis mortes fuerunt, nec alterius quisquam debitum suo fine persolvit* (De Passion. Domin. Serm. XII. cap. III.). Il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit mort véritablement pour les autres, parce qu'il ne devoit rien pour lui-même :

c'est pourquoi sa mort nous regarde tous; « et il est » le seul, dit saint Léon (*Ibid.*), en qui tous les » hommes sont crucifiés, en qui tous les hommes » sont morts, en qui tous les hommes sont ensevelis, » en qui tous aussi sont ressuscités » : *Cùm inter filios hominum solus Dominus noster Jesus exstiterit, in quo omnes crucifixi, in quo omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati.* C'est notre salut, mes Frères, que nous soyons tous morts en celui dont la mort a été le salut des hommes; et si nous sommes tous morts avec Jésus-Christ, « donc » nous sommes morts au péché, et vivans à Dieu par » Jésus-Christ notre Seigneur » : *Ità vos existimate, vos mortuos quidem peccato, viventes autem Deo per Jesum Christum Dominum nostrum* (Rom. VI. 11.).

Ce n'est pas assez, chrétiens, de vous avoir proposé cette doctrine apostolique; il faut la rendre fructueuse à votre salut; et voici l'application que l'on en doit faire. Si, selon le sentiment de l'apôtre, notre conversion est une mort, notre baptême une mort, notre pénitence une mort, il est bien aisé de comprendre que, pour nous renouveler en notre Seigneur, ce n'est pas assez qu'il se fasse en nous un changement médiocre. Le péché tient à nos entrailles; l'inclination au bien sensible est née avec nous; nous l'avons enracinée jusque dans nos moelles, si je puis parler de la sorte, par nos attachemens criminels et nos mauvaises habitudes : nous aimons les créatures du fond du cœur, et ce cœur le fait bien paroître par la violence qu'il souffre lorsqu'on lui veut arracher ce qui lui est cher. Alors la douleur pousse des plaintes, la colère éclate en injures, l'indignation en menaces, souvent même le désespoir va jusqu'au blasphème, et je ne m'en étonne pas. Cœur humain, on t'arrache ce que tu aimois,

et que tu tenois embrassé par tant de liens; tu te sens comme déchiré, le sang sort abondamment par cette plaie. Que si l'amour de la créature tient si fortement à nos cœurs, un changement superficiel ne suffit donc pas pour nous convertir. Donnez-moi ce couteau, que je le porte jusqu'à la racine, que je coupe jusqu'au vif, que j'aille chercher au fond jusqu'aux moindres fibres de ces inclinations corrompues. Je veux mourir au péché, et c'est pour cela que je veux éteindre jusqu'au principe de sa vie.

C'est à quoi nous oblige, mes Frères, cette mort spirituelle au péché que nous prêche l'apôtre saint Paul, et c'est pourquoi il nous adresse ces belles paroles : « Si vous êtes morts au péché, si vous êtes » renouvelés en notre Seigneur, montrez-vous, mon- » trez-vous, mes Frères, comme des hommes res- » suscités de mort à vie » : *Exhibite vos tanquam ex mortuis viventes* (Rom. VI. 13.). Je ne me contente pas d'un changement léger et superficiel; il n'est pas ici question de replâtrer seulement cet édifice, je veux qu'on retouche jusqu'aux fondemens. Peut-être qu'entendant parler contre le luxe, vous réformez quelque chose dans la somptuosité de vos habits; vous croyez avoir beaucoup fait, et ce n'est qu'un foible commencement : corrigez, corrigez encore toutes ces douceurs affectées et de vos discours et de vos regards. Eh bien! votre extérieur est modeste; il faut encore aller plus avant : portez la main jusqu'au cœur; ce désir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au-dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires, c'est ce qu'il faut arracher.

Eh quoi, ne sera-ce donc jamais fait? cet ouvrage de la conversion ne sera-t-il jamais achevé? Vous ne serez donc jamais content. Ce n'est pas moi qui

vous parle, c'est saint Paul qui vous dit par ma bouche : *Exhibete vos tanquàm ex mortuis viventes :* « Paroissez devant Dieu comme des personnes res- » suscitées » : si votre conversion est véritable, il a dû se faire en vous-mêmes un aussi grand changement que si vous étiez ressuscités des morts. Et quel changement voyons-nous? Un changement de grimaces, un changement qui dure deux jours? est-ce là ce que l'on appelle mourir au péché? Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les prédicateurs et les confesseurs sont souvent contraints de se plaindre qu'il y a peu d'hommes renouvelés et peu de conversions véritables. Mais quand vous auriez détruit en vous le corps du péché, ce bon succès ne suffiroit pas pour vous faire un homme nouveau; il en faudroit encore attaquer les restes, en combattant vos convoitises; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La victoire que nous obtenons sur le péché par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, n'est pas de ces victoires pleines et entières qui terminent tout d'un coup la guerre, et laissent après elles un calme éternel : l'honneur et le fruit de cette victoire doivent être conservés par de longs combats; parce qu'après avoir vaincu le péché, il faut en attaquer jusqu'au principe : Jésus-Christ ressuscité nous y exhorte. Il y a ceci de remarquable dans sa glorieuse résurrection, qu'il ne ressuscite pas, comme le Lazare, pour mourir encore une fois : il ne dompte pas seulement la mort; mais il va jusqu'au principe, et il dompte encore la mortalité : il ne jouit pas seulement d'une pleine paix, en bannissant le trouble et la crainte qui l'agitoient ces jours passés si violemment; il en arrache jusqu'à la racine; et son ame non-seulement n'est plus agitée, mais encore

n'est plus capable d'agitation. Ainsi nous voyons, chrétiens, que le Fils de Dieu ressuscitant a attaqué la mort jusqu'à son principe, et détruit l'infirmité jusque dans sa source : c'est l'exemple que nous devons suivre.

Après avoir dompté le péché, allons à cette source des mauvais désirs, c'est-à-dire à la convoitise; et comme nous ne pouvons pas l'abolir entièrement dans cette vie par une victoire parfaite, tâchons du moins de l'affoiblir par un combat continuel. Ce combat est notre exercice durant notre pélerinage : c'est par ce combat, chrétiens, que notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour; et afin que vous entendiez cette vérité, apprenez avant toutes choses, de saint Augustin, que le règne de la charité peut être considéré en deux manières. Il y a un règne de la charité où toute la convoitise est éteinte, où il n'y a plus de mauvais désirs : il y a un règne de la charité où elle surmonte la convoitise, mais où elle est obligée de la combattre. Ce règne de la charité où la convoitise est éteinte, c'est le partage des bienheureux : ce règne de la charité où la convoitise vaincue ne laisse pas de faire de la résistance, c'est l'exercice des hommes mortels. Là donc on jouit d'une pleine paix; parce qu'il n'y a plus de mauvais désirs : ici on a la victoire, et non pas la paix; parce que, dit saint Augustin, « la chair » qui convoite contre l'esprit, ne peut être vaincue » sans péril, ni modérée sans contrainte, ni régie » par conséquent sans inquiétude » : *Et illa quæ resistunt, periculoso debellantur prælio; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio* (De Civit. Dei. lib. XIX. cap. XXVII. tom. VII. col. 572.). De sorte qu'il y a cette différence entre les saints qui sont dans le ciel, et les saints qui sont sur la terre : les

saints qui sont dans le ciel sont des hommes renouvelés : les saints qui sont sur la terre sont des hommes qui se renouvellent. Là, où les hommes sont renouvelés, ce mot de saint Augustin leur convient ; « la » convoitise est éteinte, et la charité consommée » ; *Cupiditate exstinctâ, caritate completâ* (Epist. CLXXVII. n. 17. tom. II. col. 628.) : voilà comme la devise des bienheureux. Ici, où les hommes se renouvellent, « la convoitise diminue, et la charité va » toujours croissant » ; *Deficiente cupiditate, crescente caritate.* Là par conséquent les vertus triomphent, et ici les vertus combattent : là les vertus se reposent, et ici les vertus travaillent : nous tendons à ce repos ; mais il le faut mériter par ce travail : nous aspirons à cette paix ; mais on ne peut y parvenir que par cette guerre.

C'est vous, ô enfans de Dieu, qui en êtes le sujet, et vous en êtes aussi le théâtre : c'est pour l'homme, que se donnent tous ces combats ; c'est en lui qu'ils se donnent, et c'est lui-même qui les donne. La charité l'élève aux biens éternels ; la convoitise le repousse aux biens périssables : il n'est jamais sans mauvais désirs ; toujours ou la chair l'attire, ou la vaine gloire le flatte : « quelque volonté qu'il ait de » faire le bien, il trouve en lui-même un mal inhé» rent dont il ne peut pas se délivrer » : *Invenio igitur legem, volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet* (Rom. VII. 21.). Que fait l'homme de bien dans ce combat ? La convoitise l'empêche de faire tout le bien qu'il voudroit ; réciproquement, dit saint Augustin, il empêche la convoitise de faire tout le mal qu'elle désire : il ne peut s'empêcher de la ressentir, il s'empêche du moins de la suivre ; s'il ne peut pas encore accomplir dans sa dernière perfection ce précepte : *Non concupisces* (Deut. V. 21.) : « Tu n'auras point de convoitise » ;

il accomplit du moins celui-ci : « Tu n'iras pas après » les convoitises » : *Post concupiscentias tuas non eas* (Eccli. XVIII. 30.) : il y a quelques restes du péché en lui; mais il ne souffre pas qu'il y règne, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum* (Rom. VI. 12.) : tellement que s'il ne possède pas tout le bien, sa consolation, dans cette peine, c'est du moins qu'il ne se plaît dans aucun mal; « de même, dit saint Augustin, que nous pouvons ne nous plaire pas dans les ténèbres, encore » que nous ne puissions pas arrêter la vue sur une » lumière très-éclatante » : *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissimâ luce defigi* (De Spirit. et Lit n. 65. tom. X. col. 125.). Tel est l'état de l'homme durant l'exil de cette vie : il lutte continuellement contre sa propre infirmité; et c'est ainsi qu'il se renouvelle, tâchant d'effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

Grand Dieu ! sera-t-il permis à des mortels de se plaindre ici de vous à vous-même ? Et pourquoi laissez-vous vos serviteurs dans cette malheureuse nécessité d'avoir toujours en eux des vices à vaincre ? que ne leur donnez-vous tout d'un coup cette paix parfaite qui calme tous les troubles de leurs passions ? Saint Paul a fait autrefois à Dieu cette plainte : il a prié long-temps, afin qu'il plût à Dieu de le délivrer d'une tentation importune : et que lui fut-il répondu ? « Ma grâce te suffit » (*II. Cor.* XII. 9.) ; car telle est ma conduite avec mes élus, que leur force se perfectionne dans l'infirmité. Mais je passe encore plus loin, et je vous demande, ô mon Dieu : quel est ce dessein ? quel est ce mystère ? pourquoi avez-vous ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité ? Saint Augustin, Messieurs, va vous le dire. C'est que c'est ici un lieu d'orgueil; c'est que, de

toutes les tentations qui nous environnent, la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption : C'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force, nous a aussi laissé de la foiblesse. Si nous n'avions que de la foiblesse, nous serions toujours abattus; et si nous n'avions que de la force, nous deviendrions superbes et insupportables. Dieu a trouvé ce tempérament : pour ne pas succomber sous l'infirmité, il nous donne de la force : « mais de peur qu'elle ne nous enfle, il veut » qu'elle se perfectionne dans l'infirmité » : *Virtus quâ hic ubi superbiri potest, ne superbiatur, in infirmitate perficitur* (Cont. Julian. lib. IV. cap. II. n. II. tom. X. col. 590.).

Par conséquent, ô enfans de Dieu, admirez en vous la conduite de votre Père céleste. Il sait que vous êtes superbes; c'est le vice inséparable de notre nature : contre cette enflure de l'orgueil, il fait un remède de votre infirmité. Apprenez à profiter de votre foiblesse : vous en profiterez, si elle vous enseigne à être humbles, à vous défier de vous-mêmes, à marcher toujours avec crainte; vous en profiterez si elle vous apprend à dire avec Job : *Si lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo* (Job. XXXI. 27.) : « Quand j'ai » résisté à la tentation, mon cœur ne s'est point » enflé par cette victoire, et je n'ai pas baisé ma » main de ma proche bouche ». Qu'est-ce à dire baiser sa main de sa bouche? C'est-à-dire, attribuer le bon succès à sa propre force, se remercier soi-même de ses bonnes œuvres. Loin de vous, ô fidèles, cette pensée : si votre main étoit forte, vous pourriez lui imputer votre victoire; vous pourriez la baiser sans crainte, et lui rendre grâce du bien que vous faites : mais la sentant foible et impuissante, il faut élever plus haut votre vue et dire avec le divin apôtre :

« Rendons grâces à Dieu qui nous a donné la victoire » par notre Seigneur Jésus-Christ » : *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum* (I. Cor. xv. 57.).

Ce n'est pas assez, chrétiens, que votre infirmité vous rende humbles; il faut qu'elle vous rende fervens et appliqués au travail. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage : plus elle se sent foible, plus elle est hardie et entreprenante : *Virtus enim in infirmitate perficitur* (II. Cor. xii. 9.) : « La force se perfectionne dans l'infirmité ». Plus elle se sent accablée de mauvais désirs, plus elle s'excite à les combattre; et les restes qu'elle trouve toujours en elle-même de la vieillesse, la pressent de se renouveler de jour en jour. C'est le véritable sentiment que vous devez prendre dans la sainte fête de Pâques. Vous avez tous songé durant ces saints jours à vous renouveler par la pénitence : je ne puis avoir de vous d'autres sentimens, sans offenser votre piété. Non, le sang de Jésus-Christ n'a pas ruisselé en vain sur le Calvaire; et ce n'est pas en vain qu'on a rouvert pour vous émouvoir toutes les blessures du Fils de Dieu. Si vous êtes renouvelés par la pénitence, donc « la vieillesse est » passée, et vous devez commencer une vie nou» velle » : *Vetera transierunt : ecce facta sunt omnia nova* (II. Cor. v. 17.). Adieu, adieu pour jamais à ces commerces infâmes, adieu à cette vie libertine, adieu à ces inimitiés invétérées. « Mais ne vous » persuadez pas que ce soit assez de se renouveler » une seule fois » : *Neque enim putes quod innovatio vitæ quæ dicitur semel facta, sufficiat; sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est* (Origen. in Epist. ad Roman. lib. v. n. 8. tom. iv. pag. 562.) : « Il faut renouveler la » nouveauté même ». C'est peu de se dépouiller de

ses péchés, et d'en nettoyer sa conscience; il faut aller maintenant aux mauvais désirs : il faut porter la main à ces habitudes vicieuses que le péché a laissées en nous en se retirant, comme un germe par lequel il espère revivre bientôt, comme un reste de racine, qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Jésus ressuscité vous y exhorte : il n'a pas seulement détruit la mort, il en a ôté en lui-même jusqu'au principe. Mais encore n'est-ce pas assez de renouveler vos esprits : il faut encore jeter les fondemens du renouvellement de vos corps; et c'est ce qui me reste à vous expliquer dans ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Si je vous dis, chrétiens, que Jésus sortant du sépulcre, couronné d'honneur et de gloire, est un gage de notre résurrection, et que cette splendeur immortelle, dont son corps est environné, est une marque infaillible de ce que doivent un jour espérer les nôtres; je vous dirai une vérité, qui ayant été si bien enseignée par la bouche du saint apôtre (*Philip.* III. 21.), n'est ignorée d'aucun des fidèles. Mais si j'ajoute à cette doctrine que ce grand et divin ouvrage se commence dès à présent dans nos corps mortels, vous en serez peut-être surpris, et vous aurez peine à comprendre que durant ce temps de corruption Dieu avance déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Ecoutez, terre et cendre, et réjouissez-vous en notre Seigneur : pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu jette déjà en lui les principes d'une consistance immuable; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses, et à une mort très-certaine, Dieu tra-

vaille par son Esprit saint à sa résurrection glorieuse.

Saint Paul, pour nous faire entendre ce renouvellement de nos corps, dit, « qu'ils sont devenus » les temples de l'Esprit de Dieu » (*I. Cor.* III. 17. VI. 19.); et c'est ce qui donne lieu à saint Augustin de nous expliquer ce mystère par cette belle comparaison. Il dit que nos corps sont renouvelés par la grâce du christianisme, à peu près comme on renouvelle un temple profane, où l'on auroit servi les idoles, pour le consacrer au Dieu vivant. On renverse premièrement les idoles; et après qu'on a aboli toutes les marques du culte profane, on dédie ce temple au vrai Dieu, et on le sanctifie par un meilleur usage. C'est en cette sorte, dit saint Augustin, que nous devons renouveler notre corps mortel qui a été autrefois un temple d'idoles, et qui devient par la grâce « un saint temple dédié au Sei» gneur »; *Templum sanctum Domino*, comme parle le saint apôtre. Il faut premièrement briser les idoles, c'est-à-dire, ces passions impérieuses qui étoient autrefois les divinités qui présidoient dans ce temple : *Ista in nobis*, dit saint Augustin (*Serm.* CLXIII. *n.* 2. *tom.* V. *col.* 785.), *tanquam idola frangenda sunt* : « C'est ce qu'il faut détruire » comme les idoles. Ce qu'il ne faut pas détruire, » mais changer seulement, dit ce grand docteur, » pour le faire servir à un usage plus saint, ce sont » les membres de ce corps; afin qu'ayant servi à » l'impureté de la convoitise, ils servent maintenant » à la grâce de la charité » : *In usus autem meliores vertenda sunt ipsa corporis nostri membra; ut quæ serviebant immunditiæ cupiditatis, serviant gratiæ caritatis.* C'est de cette sorte, mes Frères, que nos corps, ces temples profanes, deviendront les

temples de l'Esprit de Dieu, et qu'il les remplira par sa présence.

Mais de quelle sorte remplit-il nos corps? comment s'en met-il en possession? Le même saint Augustin vous l'expliquera par un beau principe. « Celui-là, dit-il, possède le tout qui tient la partie » dominante » : *Totum possidet qui principale tenet* : or en vous, poursuit ce grand homme, la partie la plus noble, c'est-à-dire « l'ame, est celle qui tient la » première place; c'est à elle qu'appartient l'empire » : *In te principatur quod melius est* (Serm. CLXI. n. 6. tom. V. col. 777.). Et ces deux principes étant établis, il tire aussitôt cette conséquence : Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'ame et l'esprit; par le moyen du meilleur, il se met en possession du moindre; par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'ame, il étend aussi la main sur le corps et s'en met en possession comme de son temple. Voilà votre corps renouvelé : il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains. Par la nature il étoit à l'ame; par la corruption il servoit au vice; par la religion il est à Dieu. L'ame se soumettant à Dieu, lui transporte tout son domaine : comme dans le mariage la femme épousant son mari le rend maître de tous ses biens, lui transporte aussi tous les siens; l'ame s'unissant à Dieu, par un bienheureux mariage spirituel, le rend maître de tous ses biens, comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse : « sa chair la suit, dit Tertullien, comme » une partie de sa dot; et au lieu qu'elle étoit seule- » ment servante de l'ame, elle devient servante de » l'esprit de Dieu » : *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium, et jam non animæ famula, sed spiritûs* (De Anim. n. 4.).

O chair, que tu es heureuse de passer entre les

mains d'un si bon maître! c'est ce qui jette en toi les principes de l'immortalité que tu espères; et la raison en est évidente, en insistant toujours aux mêmes principes. Dieu, avons-nous dit, remplissant nos ames, a pris possession de nos corps; par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurois enlever : tu penses qu'ils sont ta proie; mais ce n'est qu'un dépôt que l'on te confie, et que l'on consigne en tes mains : Dieu saura bien rentrer dans son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé « qu'on ne peut rien ôter » des mains de son Père » : *Nemo potest rapere quidquam de manu Patris mei* (Joan. x. 29.); parce que ces mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre, ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant déjà mis la main sur nos corps, son Saint-Esprit, que l'Ecriture appelle son doigt, en étant entré en possession; par conséquent, ô chair des fidèles, en quelque endroit de l'univers que la corruption t'ait jetée, ou quelque partie de tes cendres, tu demeures toujours sous sa main. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelque sombres retraites que tu aies englouti et caché nos corps, tu les rendras un jour tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés qu'un seul de nos cheveux périsse. Pour quelle raison, chrétiens, si ce n'est pour celle que j'ai déjà dite; que Dieu se rendant maître de nos corps, il les doit posséder dans l'éternité, sans qu'aucune force puisse l'empêcher d'achever en eux son ouvrage?

Vivez dans cette espérance, Messieurs; et cependant, regardant vos corps comme les temples de l'Esprit de Dieu, n'y faites plus régner les idoles que vous y avez abattues. Votre corps, en l'état que Dieu l'a mis, ne peut plus être violé sans sacrilége. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vos corps

» sont les temples de l'Esprit de Dieu, et que si quel-
» qu'un profane son temple, Dieu qui est jaloux de
» sa gloire lui fera sentir sa vengeance; il le perdra
» sans miséricorde »; *Disperdet illum Deus*, dit ce
saint apôtre (*I. Cor.* III. 17.). Donc, mes Frères,
ne violons pas le temple de Dieu; et puisque nous
apprenons par la foi, que notre corps est un temple,
« possédons en honneur ce vaisseau fragile, et non
» pas dans les passions d'intempérance, comme les
» gentils qui n'ont pas de Dieu : car Dieu ne nous
» appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification en
» Jésus-Christ notre Seigneur » (*Thess.* IV. 4. 5. 7.).
O sainte chasteté! c'est à toi de garder ce temple;
c'est à toi d'en empêcher la profanation. C'est pour-
quoi Tertullien a dit ces beaux mots, que je vous
prie d'imprimer dans votre mémoire : *Illato in nos
et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et
antistita pudicitia est* (De Cult. fem. lib. II. n. 1.) :
« Le Saint-Esprit étant descendu en nous pour y
» demeurer comme dans son temple, la gardienne
» de ce temple, c'est la chasteté : elle en est, dit
» Tertullien, la sacristine »; c'est à elle de le tenir
net; c'est à elle de l'orner dedans et dehors; dedans
par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est
à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet en-
cens céleste, je veux dire des saintes prières, et
monter comme un parfum agréable devant la face
de Dieu.

Mais, ô temple! ô autel! ô corps de l'homme! ô
cœur de l'homme! que je vois en vous de profana-
tion! « Fils de l'homme, approche-toi, dit l'Esprit
» de Dieu à Ezéchiel (*Ezech.* VIII. 10. 11.), et je te
» montrerai l'abomination. Et je m'approchai, dit le
» prophète, et je vis le temple et le sanctuaire : et
» voilà, chose abominable! » voilà, dis-je, que de
tous côtés chacun y érigeoit son idole : dans le pro-

pre temple du Dieu vivant, sur l'autel même du Dieu vivant, on y sacrifioit aux faux dieux. Là étoit l'idole de la jalousie : ambition, c'est toi qui l'élèves; autant que tu vois de concurrens, ce sont autant de victimes que tu voudrois immoler à cette idole; *Idolum zeli* (Ibid. 3.). « Là des hommes qui tour» noient le dos au sanctuaire, et adoroient le soleil » levant », la faveur naissante : *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem; et adorabant ad ortum solis* (Ibid. 16.) : ils oublioient le vrai Dieu, et ils adoroient la fortune; et des femmes au-dedans du temple « pleuroient la mort d'Ado» nis »; *Plangentes Adonidem* (Ibid. 14.). Ne m'obligez pas à vous dire que c'est le sacrifice de l'amour profane. Ce spectacle vous fait horreur; et ce qui vous fait horreur pour les autres ne vous fait pas horreur pour vous-même. O corps, que Dieu a choisi pour temple! ô cœur, que Dieu a consacré comme son autel, que je découvre en vous d'abominations! que de fausses divinités! que d'idoles que l'on y adore!

Mais peut-être qu'on les aura renversées en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité, et que cette dévotion publique de toute l'Eglise vous aura fait nettoyer ce temple, et abattre toutes ces idoles. Ah! que j'ai sujet de craindre que vous ne soyez sortis du tombeau comme des fantômes, vains simulacres de vivans, qui n'ont que la mine et l'apparence, qui n'ont ni la vie ni le cœur, qui font des mouvemens et des actions qui sont tout artificielles, et comme appliquées par le dehors, parce qu'elles ne partent pas du principe! Si vous êtes ressuscités, toutes vos premières liaisons sont rompues. C'est en vain que vous m'appelez, vains et criminels attachemens, devez-vous dire;] je ne vous connois plus. C'est en vain que vous m'appelez à ces anciennes fami-

liarités; il est arrivé en moi un grand changement qui ne me permet point de vous connoître. Est-ce donc un changement si étrange que de s'être confessé à Pâques? Ce changement est une mort; ce changement m'a fait un autre homme, et vous voulez que j'agisse de la même sorte? Je ne me contente donc pas d'un changement léger. Chrétien, dans ces saintes solennités tu as bu à la fontaine de vie, dans la source des sacremens: tu as reçu la grâce, je le veux croire: tu as repris une vie nouvelle avec Jésus-Christ; cette vie nouvelle n'est que commencée ici-bas, et quand elle sera consommée, elle aura tous ces admirables effets, que je te représentois tout à l'heure. Dans un mois, dans dix jours, dans trois jours peut-être tes anciennes habitudes se réveilleront; l'ivrognerie, l'impudicité, la vengeance te rappelleront à leurs faux plaisirs. Tu avois pardonné une injure à ton ennemi; le venin de la haine reprendra ses forces. Arrête, misérable, considère: eh! que de belles espérances tu vas détruire! que de beaux commencemens tu vas arrêter! Si c'est une malice insupportable de déraciner la première verdure des champs, parce qu'elle est l'espérance de nos moissons; si nous tenons à très-grande injure que l'on arrache dans nos jardins une jeune plante, parce qu'elle nous promettoit d'apporter de beaux fruits; quelle est notre folie, quelle injure nous faisons-nous à nous-mêmes, à l'Eglise, à l'Esprit de Dieu, de chasser cet Esprit qui commençoit en nous un si grand ouvrage, de mépriser la grâce qui est une semence d'immortalité, de perdre la vie nouvelle, qui, croissant tous les jours, fût venue à cette perfection que je vous ai dite?

Par conséquent, mes Frères, comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi marchons en nouveauté de vie. Puisque nous sommes ici-bas en cet exil du monde

parmi tant de maux, songeons qu'il n'est rien de meilleur que cette belle, cette illustre espérance que Dieu nous présente par Jésus-Christ. Après avoir confessé nos péchés dans l'humilité de la pénitence, cessons, cessons d'aimer ce que nous avons détesté solennellement devant le ministre de la sainte Eglise, en présence de Dieu et de ses saints anges. N'allons point aux eaux infectées, après nous être lavés dans le sang de Jésus : après avoir communiqué à son divin corps, qui est le gage de notre glorieuse résurrection, ne communiquons point à Satan, ni à ses pompes, ni à ses œuvres ; que la joie sainte de l'Esprit de Dieu surmonte la fausse joie de ce monde.

Je me souviens ici, chrétiens, de l'allégresse divine et spirituelle qui étoit autrefois dans l'Eglise au saint jour de Pâque. C'étoit vraiment une joie divine, une joie qui honoroit Jésus-Christ; parce qu'elle n'avoit point d'autre objet que la gloire de son triomphe. C'étoit pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenoient une face riante. Maintenant nous nous réjouissons, il n'est que trop vrai; mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui êtes la cause de notre joie. Nous nous réjouissons de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence; plus de jeûnes, plus d'austérités : si peu de soin que nous avons peut-être apporté pendant le carême à réparer les désordres de notre vie, nous nous en relâcherons tout-à-fait. Le saint jour de Pâques, destiné pour nous faire commencer une vie nouvelle avec le Sauveur, va ramener sur la terre les pernicieuses délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trève, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence; tant la discipline est énervée parmi nous. Nous croyons avoir assez fait quand nous nous sommes acquittés pour la forme d'une confession

telle quelle, et d'une communion qui peut-être est un sacrilége. Mais quand même elle seroit sainte, comme je le veux présumer, vous n'avez fait que la moitié de l'ouvrage.

Fidèles, je vous en avertis de la part de Dieu; la principale partie reste à faire, qui est d'amender votre mauvaise vie, de corriger le dérèglement de vos mœurs, et de déraciner ces habitudes invétérées qui vous sont comme passées en nature. Si vous avez été justifiés, j'avoue que vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais ne vous imaginez pas pour cela être en sûreté. Craignez vos mauvaises inclinations; craignez ces objets qui vous plaisent plus qu'il n'est convenable à un chrétien qui a participé au corps du Sauveur; craignez ces dangereuses rencontres dans lesquelles votre innocence a déjà tant de fois fait naufrage : que votre expérience vous fasse prudens, et vous oblige à une précaution salutaire; car la pénitence a deux qualités qui sont toutes deux également saintes et inviolables.

Retenez ceci, s'il vous plaît; la pénitence a deux qualités : elle est le remède pour le passé; elle est une précaution pour l'avenir. La disposition pour la recevoir comme remède de nos désordres passés, c'est la douleur des péchés que nous avons commis : la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale des péchés que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Gardons-nous bien, Fidèles, de violer la sainteté de la pénitence, en l'une ou en l'autre de ses parties, de peur de faire injure à la grâce et à la libéralité du Sauveur.

Par conséquent ne perdons jamais cette crainte respectueuse qui est l'unique garde de l'innocence : craignons de perdre Jésus-Christ qui nous a gagnés

par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus nous tend les bras à la croix : Venez, dit-il, mourir avec moi. Jésus-Christ sortant du tombeau, victorieux de la mort, nous tend les bras : Venez, dit-il, ressusciter avec moi. Jésus-Christ à la droite du Père nous tend les bras : Venez, dit-il, régner avec moi : vous serez, vous serez un jour tel que je suis en cette glorieuse demeure ; vivez, consolez-vous dans cette espérance. Je suis heureux, je suis immortel : soyez immortels à la grâce, vous obtiendrez enfin dans le ciel le dernier accomplissement de la vie nouvelle ; c'est-à-dire, la justice parfaite, la paix assurée, l'immortalité de l'ame et du corps. *Amen.*

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Consepulti sumus cum illo, per baptismum in mortem ; ut quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ità et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, dans lequel nous participons à sa mort ; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie (Rom. VI. 4.).

C'EST une doctrine excellente de saint Augustin (*De Nupt. et Concupisc. lib.* 1. *n.* 38 *et* 39. *t.* x.

col. 298. 299.), prise des Ecritures divines, que tout ce que Dieu opère dans l'homme juste, depuis sa première entrée dans l'Eglise, jusqu'à la résurrection générale, n'est que la suite et l'accomplissement du baptême : de sorte que la sainte nouveauté de vie, qui se commence dans les eaux salutaires, n'aura sa dernière perfection que dans cette journée bienheureuse, en laquelle la mort étant surmontée, nos corps seront faits semblables au corps glorieux de notre Seigneur Jésus-Christ. Pour entendre cette doctrine, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre la chose jusque dans sa source.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avoit reçu de Dieu ces trois dons, la justice, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il étoit juste; régnant sur ses passions, il étoit paisible en lui-même; mangeant le fruit de vie, il étoit immortel. La raison s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance : et l'ame ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : c'est pourquoi la mortalité s'en est incontinent emparée. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice ; la convoitise s'étant soulevée a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan, opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de Dieu est venu, « pour dissoudre l'œuvre du diable » (*I. Joan.* III. 8.), nous dit-il lui-même dans son Evangile : il est venu « pour reformer l'homme, selon le premier » dessein de son Créateur », comme nous enseigne l'apôtre (*Coloss.* III. 10.); et pour cela il est nécessaire que sa grâce nous restitue les premiers privilèges de notre nature. De-là vient qu'il nous appelle dans son Evangile à une bienheureuse nouveauté de vie, répandant en nos ames son Saint-Esprit,

par lequel, dit l'apôtre saint Paul, « l'homme intérieur et spirituel est renouvelé de jour en jour » : *Renovatur de die in diem* (II. Cor. IV. 16.). Remarquez ces paroles, « de jour en jour » ; elles nous font connoître manifestement que Dieu en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout-à-coup ; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels ils s'avancent de plus en plus à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre ; il y aura aussi trois différens âges, par lesquels de degré en degré « ils deviendront hommes faits », comme dit saint Paul ; *In virum perfectum* (Ephes. IV. 13.) : et Dieu l'a arrêté de la sorte ; afin de faire goûter à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence ; dans le ciel, il leur donne la paix ; à la résurrection générale, il ornera leurs corps d'immortalité : par ces trois âges « les justes » arrivent à la plénitude de Jésus-Christ », ainsi que parle l'apôtre saint Paul ; *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Ibid.). La vie présente est comme l'enfance ; celle dont les saints jouissent au ciel ressemble à la fleur de l'âge ; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection.

Au reste cette vie n'a point de vieillesse : parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de-là vient qu'elle n'a que trois âges, au lieu que celle de notre vie corruptible souffre la vicissitude de quatre différentes saisons. Ce sont ces trois âges et ces trois dons, pour lesquels le prophète-roi chante à Dieu ces pieuses actions de grâces : « Mon » âme, dit-il (*Ps.* CII. I. 3. 4.), bénis le Seigneur, » et que tout ce qui est en moi célèbre la grandeur » de son nom. C'est lui, dit-il, qui pardonne tous » tes péchés, c'est lui qui guérit toutes tes langueurs, » c'est lui qui rachète ta vie de la mort ». Il pardonne

nos iniquités, quand il nous rend la justice en ce monde : il guérit nos langueurs, quand il éteint la convoitise dans son paradis : il rachète notre vie de la mort, quand il nous ressuscite à la fin des siècles; et encore que ces opérations soient diverses, elles ne regardent toutefois que la même fin, et ne s'emploient que dans la même œuvre. Car de même que l'homme en croissant n'acquiert point une nouvelle vie ni un nouvel être, mais s'avance à la perfection de celui qui lui a donné la naissance; ainsi, soit que nos âmes soient couronnées de la gloire de Dieu dans le ciel, soit que nos corps ressuscités par son Esprit-saint soient revêtus de l'immortalité du Sauveur, ce n'est pas une nouvelle vie que nous acquérons; mais nous allons, selon l'ordre établi, au dernier accomplissement de cette vie divine et surnaturelle, que nous avons commencée dans le saint baptême. C'est là, fidèles, si nous l'entendons, cette nouveauté de vie dont parle l'apôtre; c'est là la résurrection spirituelle du chrétien à l'image de la résurrection de notre Seigneur. Maintenant ces vérités étant supposées, entrons dans la proposition de notre sujet.

Si la justice des chrétiens en ce monde, aussi bien que leur paix et leur immortalité au siècle futur, ne font qu'une même suite de vie; si d'ailleurs l'apôtre nous a enseigné que la résurrection de nos corps est la maturité et la plénitude, il s'ensuit, comme je l'ai remarqué, que la vie présente ressemble à l'enfance : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre nous dit que nous sommes des « enfans nou» vellement nés » (*I. Pet.* II. 2.); d'où je forme ce raisonnement, qui sera la base de tout mon discours. Tout ce que la nature donne à l'homme pendant le progrès de la vie, doit avoir son commencement dans l'enfance : donc si j'apprends de l'apôtre saint Pierre, qu'à l'égard de la vie divine, qui nous est acquise

par la résurrection de notre Sauveur, notre pèlerinage mortel est comme l'enfance, il faut que tous ces changemens admirables, qui nous rendront conformes au Seigneur Jésus, se commencent en nous, dès ce siècle. Or nous avons dit, et il est très-vrai que notre vie nouvelle et la réparation de notre nature consiste à vaincre ces trois furieux ennemis, que le diable nous a suscités; le péché, la concupiscence et la mort, par ces trois divins dons où la grâce nous rétablit; la justice, la paix, l'immortalité : et partant; encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas ici-bas, il est clair qu'elles y doivent être du moins ébauchées.

Et voyez en effet, chrétiens, de quelle sorte et par quel progrès Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans nos corps mortels : il ruine premièrement le péché; la concupiscence y remue encore, mais elle y est fortement combattue et même glorieusement surmontée; pour la mort, à la vérité elle y exerce son empire sans résistance, mais aussi l'immortalité nous est assurée : le péché aboli fait notre sanctification; la concupiscence combattue fait notre exercice; l'immortalité assurée fait notre espérance. C'est la vie du vrai chrétien ressuscité avec le Sauveur, que je me propose de vous représenter aujourd'hui avec l'assistance divine. Jésus ressuscité, assistez-nous de votre Esprit saint : et vous, ô fidèles, ouvrez vos cœurs à la parole de votre Maître, et apprenant l'incomparable dignité de la vie nouvelle que Dieu vous donne par son Fils Jésus-Christ, apprenez aussi de l'apôtre que comme Jésus est ressuscité, ainsi devons-nous marcher en nouveauté de vie. Commençons à montrer la ruine du péché par la grâce de la justice qui nous est donnée.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUE.

Comment nous sommes devenus le temple de Dieu : profanation de ce temple. De quelle manière nous devons le purger, en détruisant toutes les marques du culte profane ; le consacrer en le faisant servir à un meilleur usage ; l'entretenir, en travaillant chaque jour à son renouvellement.

In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino : in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.

Tout édifice construit en Jésus-Christ s'élève comme un temple sacré en notre Seigneur : vous êtes bâtis sur le Fils de Dieu, pour être un temple de Dieu en esprit (Ephes. II. 21. 22.).

Il y a cette différence entre la mort de Jésus-Christ et celle des autres hommes, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle ; c'est-à-dire, que chacun de nous est obligé à la mort, et qu'il ne paie en mourant que sa propre dette. Il n'y a que le Fils de Dieu qui soit mort véritablement pour les autres; parce qu'il ne

devoit rien pour lui-même : et de-là vient que sa mort nous regardant tous, est d'une étendue infinie. « Mais comme il est le seul, dit saint Léon, en qui » tous les hommes sont crucifiés, en qui tous les » hommes sont morts, ensevelis; il est aussi le seul » en qui tous les hommes sont ressuscités » : *Cùm inter filios hominum solus Dominus noster Jesus exstiterit, in quo omnes crucifixi, omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati* (De Passion. Domin. Serm. XII. cap. III.). Si bien que si nous sommes entrés avec lui dans l'obscurité de son tombeau, nous en devons aussi sortir avec lui avec une splendeur toute céleste; et ce tombeau nous doit servir, aussi bien qu'à lui, comme d'une seconde mère, pour nous engendrer de nouveau à une vie immortelle.

C'est à cette sainte nouveauté de vie que j'ai à vous exhorter en ce jour que le Seigneur a fait : et il a même semblé à saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* XLIII. *n.* 23. *pag.* 703. 704.), que ce n'étoit pas sans Providence que cette fête solennelle du renouvellement des chrétiens se rencontre dans une saison où tout l'univers se renouvelle; afin que non-seulement tous les mystères de la grâce, mais encore tout l'ordre même de la nature concoûrut à nous exciter à ce mystérieux renouvellement. Dans ce concours universel de tant de causes à prêcher la nouveauté chrétienne; pour consommer un si grand ouvrage, il ne nous reste plus, ames saintes, que de demander à Dieu son Esprit nouveau par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Le Fils de Dieu toujours véritable accomplit aujourd'hui fidèlement, Messieurs, ce qu'il avoit prédit autrefois aux Juifs infidèles en des termes mystérieux, dont ils n'avoient pas entendu le sens, et qu'ils avoient pris pour un blasphême. « Renversez

» ce temple, leur avoit-il dit, et je le redresserai en » trois jours » : *In tribus diebus excitabo illud* (Joan. II. 19.). « Il vouloit parler, dit l'Evangéliste (*Ibid.* » 21.), du temple sacré de son corps »; Temple vrai- » ment saint et auguste, construit par le Saint-Es- » prit, consacré d'une huile céleste par la plénitude » des grâces et dans lequel la Divinité habitoit cor- » porellement » (*Colos.* II. 9.). Les Juifs, violens et sacriléges, avoient non-seulement profané, mais abattu et ruiné ce bel édifice; et il n'étoit pas juste que l'ouvrage du Saint-Esprit fût détruit et aboli par des mains profanes. Aussi aujourd'hui ce temple sacré, qui, tout abattu qu'il étoit dans un sépulcre, portoit toujours en lui-même un principe de résurrection, se relève sur ses propres ruines, plus auguste et plus magnifique qu'il ne fût jamais; si bien que nous lui pouvons appliquer ce qui fut dit autrefois du second temple de Jérusalem : *Magna erit gloria domûs istius novissimæ plusquam primæ* (Agg. II. 10.) : « La gloire de cette seconde maison » sera plus grande que celle de la première ».

Le renouvellement de ce temple, que l'Eglise célèbre aujourd'hui par toute la terre avec tant de joie, m'a fait penser, chrétiens, que nous avions aussi un temple à renouveler. C'est nous-mêmes qui sommes les temples du Saint-Esprit; si bien que vous devant parler aujourd'hui de la nouveauté chrétienne, par laquelle nous devons nous rendre semblables à Jésus-Christ ressuscité, j'ai cru vous la devoir proposer comme un saint renouvellement du temple de Dieu en nous-mêmes : et c'est pourquoi j'ai choisi pour texte les paroles du saint apôtre, qui nous oblige à bâtir sur Jésus-Christ, pour faire de nous une maison sainte que Dieu consacre par sa présence : *In quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.*

Saint Augustin, mes Sœurs, nous a donné une belle idée de ce renouvellement intérieur, lorsqu'il dit (*Serm.* CLXIII. *n.* 2. *tom.* V. *col.* 785.) que nous devons nous renouveler comme un vieux temple ruineux qui auroit autrefois servi aux idoles, et que l'on voudroit consacrer au Dieu véritable. Ce que saint Augustin a dit en passant, je prétends, chrétiens, si Dieu le permet, l'approfondir aujourd'hui, et en faire tout le sujet de mon discours.

Pour le renouvellement de ce temple, il y auroit, ce me semble, trois choses à faire. Il faudroit avant toutes choses, chrétiens, non-seulement renverser toutes les idoles, mais abolir toutes les marques du culte profane : il faudroit secondement le sanctifier, et en faire la dédicace par quelque mystérieuse cérémonie, par laquelle il fût consacré à un meilleur usage : enfin, comme nous avons supposé qu'il est ruineux et caduc, il faudroit soutenir avec soin ses bâtimens ébranlés, et le visiter souvent pour y faire les réparations nécessaires ; afin que le mystère de Dieu s'y célèbre décemment, et avec une religieuse révérence.

Cœur humain, vieux temple d'idoles, que nous voulons renouveler aujourd'hui pour le consacrer à notre Dieu, tu as été profané par le culte immonde des fausses divinités ; autant de passions, autant d'idoles [que tu as adorées ;] il faut effacer tous les vestiges de ce culte irréligieux : étant purgé saintement de toutes ces marques honteuses, nous consacrerons toutes tes pensées en les appliquant dorénavant à un plus beau culte, qui sera le culte de Dieu : mais comme tu es un édifice antique et imparfait, que la vieillesse du premier homme est attachée bien avant, pour ainsi parler, au comble, aux murailles ; nous te visiterons avec soin pour te soutenir, et réformer tous les jours ta vieillesse ca-

duque et ruineuse, et même t'accroître jusqu'à ce que la main de ton architecte te donne enfin dans le ciel la dernière perfection. Voilà, Messieurs, trois choses importantes à quoi nous oblige le renouvellement intérieur que je vous prêche : il faut premièrement purger notre temple, ensuite le consacrer, et enfin le garder, l'entretenir, et le réparer tous les jours ; c'est ce qui fera le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Si notre cœur, chrétiens, a été un temple d'idoles, il n'avoit pas été bâti pour ce dessein par son premier fondateur : Dieu, qui nous a construits de ses propres mains, l'avoit formé pour lui-même ; car ayant bâti l'univers pour être le temple de sa Majesté, il avoit mis l'homme au milieu, comme un petit monde dans le grand monde, comme un petit temple dans le grand temple ; et il avoit résolu d'y faire éternellement sa demeure. Mais je ne parle pas assez dignement de la grandeur de ce temple. Il est vrai que les philosophes ont appelé l'homme le petit monde ; mais le théologien d'Orient, le grand saint Grégoire de Nazianze, corrige cette pensée comme injurieuse à la dignité de la créature raisonnable : au lieu que les philosophes ont dit que l'homme est un petit monde dans le grand monde, ce saint évêque, mieux instruit des desseins de Dieu pour celui qu'il a fait à son image, dit « qu'il est un grand » monde dans le petit monde » ; *Alterum quemdam mundum in parvo magnum* (Orat. XXXVIII. n. 17. tom. I. p. 618.) ; voulant nous faire comprendre que l'esprit de l'homme étant fait pour Dieu, capable de le connoître et de le posséder, étoit par conséquent plus grand et plus vaste que la terre, ni que les cieux, ni que toute la nature visible. Selon

cette belle idée de Saint Grégoire, ne puis-je pas dire aussi, chrétiens, que l'homme étoit un grand temple dans le petit temple; parce qu'il est bien plus capable de contenir son Dieu, que toute l'étendue de l'univers? Si le monde le contient comme le fondement qui le soutient et comme le moteur interne qui l'anime, s'il y habite par son essence et par sa puissance, il est outre cela dans l'homme comme l'objet de sa connoissance et de son amour; [il habite] dans l'homme par la connoissance et par la grâce; et pour tout dire en un mot, il est en lui comme son principe, comme sa véritable félicité, non comme une chose matérielle: Dieu est contenu en nous par la communication de ce qu'il est comme créateur, comme sanctificateur; Dieu habite en nous par la participation de ses dons, par la communication de ses attributs.

L'homme est donc dans son origine le temple de Dieu, et il mérite beaucoup mieux ce nom que le monde. Il est le temple au contraire où toutes les créatures semblent être ramassées, où toute la nature s'assemble; afin que tout l'univers loue Dieu en lui comme dans son temple. C'est pourquoi le même saint Grégoire de Nazianze l'appelle excellemment « adorateur mixte »; *Mixtum adoratorem* (Orat. XXXVIII. n. 17. tom. I. p. 618.): si bien qu'il n'est pas seulement le temple, il est l'adorateur de Dieu pour tout le reste des créatures, qui « n'étant point » capables de connoître, se présentent à lui pour » l'inviter à rendre à Dieu l'hommage pour elle »; *Pro eo quod nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur* (S. Aug. de Civ. Dei. lib. XI. cap. XXVII. tom. VII. col. 295.): si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible que pour être le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

Qui pourroit vous dire combien la capacité de ce temple a été accrue dans le saint baptême, où nous étions devenus le temple de Dieu par une destination plus particulière. Jésus-Christ, souverain pontife, nous avoit consacrés lui-même, et consacrés par son sang. L'huile sacrée de la confirmation [a dédié ce temple]; la croix [a été posée] sur le frontispice; l'eucharistie [a été mise] dans le tabernacle. Dieu, qui nous remplissoit comme créateur, comme sanctificateur, [nous remplit] maintenant comme sauveur [par une] union très-intime de chef et de membre.

Telle est la dignité naturelle de notre institution: mais, ô temple du Dieu vivant, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles? Prêtre et adorateur du Dieu vivant, faut-il que tu aies fléchi le genou devant Baal? ô prêtre du sang de Lévi, faut-il que tu aies sacrifié aux faux dieux des incirconcis et des philistins? O temple du Dieu du ciel, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles? faut-il que ce cœur que Dieu a consacré pour être son autel, ait fumé de l'encens qui se présentoit à tant de fausses divinités, et que cette abomination de désolation se soit trouvée dans le lieu saint? et toutefois il n'y a rien de plus véritable.

Ce temple baptisé s'est encore donné aux idoles à qui nous donnions de l'encens. Cet encens, ce sont les désirs: le parfum que Dieu aime, c'est le désir. Cette idole, je ne l'ose dire; mais je dirai seulement: Partout où se tourne le mouvement de nos cœurs, c'est là la divinité que nous adorons. « Je vis, dit le » prophète, le temple et le sanctuaire, et je m'aperçus, chose abominable! que chacun y érigeoit son » idole, » *Idolum zeli...... plangentes Adonidem* (Ezech. VIII. 5. 14.): « Ils tournoient le dos au » sanctuaire et adoroient le soleil levant », la for-

tune : *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem ; et adorabant ad ortum solis* (Ibid. 16.). Ils courent au premier rayon, pour être les premiers à rendre leurs vœux à la fortune naissante. Parmi tant de profanations, on a effacé ce titre auguste gravé au-dessus de l'autel, et du propre sang de Jésus-Christ, AU DIEU VIVANT : et quels noms a-t-on mis en la place? Des noms profanes, desquels le Seigneur avoit dit qu'ils ne devoient pas seulement paroître dans son sanctuaire.

Entrer dans l'esprit d'Elie; c'est le père de cette maison (*), pour renverser toutes ces idoles, [et pouvoir] dire avec lui : « Je brûle de zèle pour vous, » Seigneur Dieu des armées » : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* (III. Reg. XIX. 10.). Quoi, sur son propre autel, sacrifier aux idoles ! Allons avec le feu du ciel consumer Baal; que Dagon tombe et se brise encore une fois devant la majesté du Dieu d'Israël (*I. Reg.* V. 4.).

Vous l'avez fait, chrétiens, en cette sainte journée : quelqu'un auroit-il eu le cœur assez dur pour n'avoir pas renversé toutes ces idoles dans le tribunal de la pénitence ? Je le présume ainsi de ceux qui m'écoutent : ils sont morts au péché avec Jésus-Christ, pour ressusciter à la grâce. Ce tribunal de la pénitence étoit comme le tombeau : je ne crois pas que vous n'êtes sortis du tombeau, que comme des spectres et des fantômes, vains simulacres de vivans, qui n'ont que la mine et l'apparence; mais qui n'ont ni la vie, ni le cœur, [qui n'ont que des] mouvemens artificiels et appliqués par le dehors. [Vous êtes] sortis comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, tout pleins de la vie de la grâce ; mais achevez d'imiter la résurrection de Jésus. Il a quitté en

(*) Ce sermon a été prêché aux Carmélites, qui révèrent Elie comme leur père. *Edit. de Déforis.*

ressuscitant toutes les marques de mortalité : voyez son corps lumineux, [qui n'est plus sujet à aucune des infirmités de la chair.] Le péché détruit, la loi du péché vit encore : [il est donc nécessaire de travailler chaque jour à la faire mourir en nous].

Pour achever le renouvellement de ce temple, il faut ôter toutes les marques et tous les vestiges de l'idolatrie. J'ai souvent observé, Messieurs, en considérant en moi-même le principe et les suites des actions humaines, que dans toutes les inclinations vicieuses, outre l'attachement principal qui fait la consommation du crime, il se fait encore dans nos cœurs certaines affections qui ne sont pas, à la vérité, si déréglées; mais qu'on voit bien néanmoins être du même ordre, et dans lesquelles on ne laisse pas de reconnoître la marque de l'inclination dominante. L'effet principal de l'ambition, c'est de nous faire penser nuit et jour à notre fortune, et trouver licite et honnête tout ce qui avance notre élévation : mais ce même désir d'agrandissement, outre cet effet principal qui est l'accomplissement du crime, produit d'autres affections moins déréglées, mais qui portent néanmoins le caractère de ce principe corrompu; un certain air de mondanité qui change et le visage, et le ton de voix; un dédain fastueux, non-seulement de ce qui est bas, mais de ce qui est médiocre : et ce que je dis de l'ambition, il seroit aisé, chrétiens, de l'observer dans les autres crimes.

Deux sortes de conversions défectueuses. Quelques-uns s'imaginent s'être convertis, quand ils ont retranché cette petite partie, et comme cette écorce de leurs vices, et qu'ils ont fait dans leurs mœurs quelque réformation extérieure et superficielle : ce n'est pas une conversion; parce que ce n'est pas une mort. Ce n'est pas en vain que saint Paul nous dit que la conversion est une mort : ce n'est pas un changement mé-

diocre; car le péché tient à nos entrailles, l'inclination au bien sensible est attachée jusqu'à nos moelles. Pour la modestie, retrancher quelque chose de la somptuosité des habits, un peu modérer ces douceurs affectées de vos discours et de vos regards; ce n'est pas encore la mort du péché. Donnez, donnez le couteau, et que j'aille arracher jusqu'au fond de l'ame ce desir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au-dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires. Il faut sortir du tombeau comme Jésus-Christ, par une résurrection véritable et réelle : *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes* (Rom. VI. 13.) ; [rompre] les moindres fibres des inclinations corrompues, de ces intrigues dangereuses, de ces cabales de libertinage, et « vous montrer comme de- » venus vivans de morts que vous étiez » : *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes* ; [prendre] une nouvelle naissance qui ne vous attache plus à rien sur la terre; ôter jusqu'aux moindres marques, comme Jésus-Christ a effacé la mortalité et en même temps toutes ses foiblesses. Si vous étiez sortis des abîmes éternels, quelle vie! *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes* ; comme un homme venu de l'autre monde.

Autre conversion défectueuse. Vous vous êtes corrigés de cette avarice cruelle qui vous portoit sans miséricorde à tant d'injustices; prenez garde qu'elle n'ait laissé dans le cœur une certaine dureté, et des entrailles fermées sur les misères des pauvres : c'est un reste d'inclination de rapines; toutes deux viennent du principe de cette avarice impitoyable : cette même dureté qui resserre vos entrailles sur les pauvres, quand elle va jusqu'au bout, fait les injustices et les rapines. Et vous, qui avez rompu, à ce que vous dites, cet attachement vicieux : je l'ai fait,

dites-vous; je ne puis exprimer avec quelle violence. Pourquoi ce reste de commerce? pourquoi cette dangereuse complaisance, restes malheureux d'une flamme mal éteinte? Que je crains que le péché soit vivant encore, et que vous n'ayez pris pour la mort un assoupissement de quelques journées! Mais quand vous auriez renoncé sincèrement et de bonne foi; vous n'avez pas achevé l'entier renouvellement de votre cœur, si vous ne détruisez pour toujours jusqu'aux moindres vestiges de l'idolâtrie.

Nous pouvons appliquer à de telles conversions ce mot du prophète : *Laccrata est lex, et non pervenit ad finem judicium* (Habac. I. 4.) : « La loi » a été déchirée, et le jugement n'est pas arrivé jus- » qu'à sa fin ». La loi a été déchirée ; il n'y a qu'une partie en vos mains : [elle exige] la perfection des œuvres chrétiennes, une certaine plénitude; vous la déchirez : à la sainte nouveauté de la loi, à cette nouvelle tunique qui vous est rendue, vous cousez « un vieux lambeau » de mondanité; *Assumentum panni rudis* (Marc. II. 21.) : de là comme une suite que le jugement n'est pas consommé. Mais d'où vient que ce jugement est si imparfait ? La conversion est un jugement contre le péché en tous ses desseins; le jugement jusqu'à sa fin, c'est de condamner le péché jusqu'à ses dernières circonstances. Il a gagné quelque partie de sa cause ; il n'y en avoit point de plus déplorée : c'est assez pour lui donner la victoire; parce que le penchant du cœur, qui paroît dans cette réserve, le fera bientôt revivre avec sa première autorité.

Faites donc une conversion sans réserve : ne laissez pas un germe secret qui fasse revivre cette mauvaise herbe; ôtez à votre péché toute espérance de retour: comme Jésus-Christ a détruit sans réserve la mortalité, arrachez l'arbre avec tous ses rejetons; gué-

rissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux ; renversez les idoles avec toute leur dorure et leurs ornemens : commençons la consécration du temple.

SECOND POINT.

« Salomon ayant achevé sa prière, le feu des- »cendit du ciel, consuma les holocaustes et les »victimes ; et la majesté de Dieu remplit toute la »maison » : *Cùm complêsset Salomon fundens preces, ignis descendit de cœlo, et devoravit holocausta et victimas ; et majestas Domini implevit domum* (II Paral. VII. 1.). La consécration de notre temple, c'est une sincère destination de toutes les facultés de notre ame à un usage plus saint ; et c'est un effet de la charité qui est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. C'est pourquoi saint Paul ayant dit que « nous sommes »les temples de Dieu » : *Nescitis quia templum Dei estis;* ajoute aussitôt après : *et Spiritus Dei habitat in vobis* (I. Cor. III. 16.); « L'Esprit de Dieu ha- »bite en vous » ; parce que nous ne sommes les temples de Dieu, qu'en tant que cet esprit de charité règne en nous. Comme c'est un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles, ce doit être un saint amour qui rende aussi à Dieu ses autels. Entendez, ô chrétiens, quelle est la force de l'amour : c'est l'amour qui fait votre Dieu ; parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur.

D'ailleurs le nom de Dieu est un nom de roi et de père tout ensemble ; et un roi doit régner par inclination, comme un tyran par force et par violence. La crainte forcée nous donne un tyran : l'espérance intéressée nous donne un maître et un patron, comme on parle présentement dans le siècle : l'amour, soumis par devoir et par inclination, donne à notre

cœur un roi légitime. David plein de son amour : *Exaltabo te, Deus meus rex, et benedicam* (Ps. CXLIV. 1.) : « Je vous exalterai, ô mon Dieu, mon » roi » ; mon amour vous élèvera un trône. En effet, l'amour est le principe des inclinations.

Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures : c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets ; il est comme le Dieu du cœur. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu ; afin que notre grand Dieu étant lui-même le Dieu de notre amour, il soit en même temps le Dieu de nos cœurs, et que nous lui puissions dire avec David : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum* : « Vous êtes le Dieu de » mon cœur, et mon partage à jamais » ; après lui avoir dit : *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram* (Ps. LXXII. 25. 26.) : « Que désirai-je » dans le ciel, ou qu'aimai-je sur la terre que vous » seul ? » *A te, præter te, defecit caro mea et cor meum* : « ah ! mon cœur languit après vous » : *Deus cordis mei, et pars mea in æternum.*

C'est le seul fruit du renouvellement : *Innovatus amet nova* (S. Aug. in Ps. XXXIX. n. 4. tom. IV. col. 329.) : « Il est renouvelé, qu'il aime des objets » tout nouveaux ». O temple renouvelé ! il faut qu'un nouvel amour te donne aujourd'hui un nouveau Dieu : il est le Dieu éternel de toutes les créatures ; mais pour ton grand malheur, il ne commence que d'aujourd'hui à être le tien. *Diliges Dominum Deum tuum* (Matth. XXII. 37.) : « Vous aimerez le Seigneur » votre Dieu » : c'est la marque qu'il est notre Dieu, c'est le tribut qu'il demande, c'est la marque aussi de son abondance et de sa grandeur infinie ; car ceux qui n'ont besoin de rien, ils ne désirent autre chose sinon qu'on les aime. Aussi quand on ne peut

rien donner, on tire de son cœur pour s'acquitter en aimant.

Venez donc, ô charité sainte, venez, ô amour divin, pour consacrer notre temple. Mais par quelle sainte cérémonie fera-t-il cette mystérieuse consécration? En faisant résonner dans ce nouveau temple le cantique des louanges du Dieu vivant; c'est-à-dire en remplissant d'une sainte joie toutes les puissances de notre ame. « Le cantique de la joie du » siècle, mes Sœurs, c'est un langage étranger que » nous avons appris dans notre exil » : *Canticum dilectionis seculi hujus, lingua barbara est quam in captivitate didicimus* (In Ps. cxxxvi. n. 17. tom. iv. col. 1522.) : c'est le cantique du vieil Adam, qui, chassé de son paradis, cherche une misérable consolation. Si vous avez en vous-mêmes l'esprit de Jésus, cet esprit de résurrection et de vie nouvelle, ne chantez plus le cantique des plaisirs du monde; en l'honneur de l'homme nouveau qui ressuscite aujourd'hui des morts, et qui nous ouvre le chemin à la nouveauté spirituelle. « chantez à Dieu un » nouveau cantique » : *Cantate Domino canticum novum* (Ps. xcv. 1.); chantez à Dieu le cantique de la nouvelle alliance, chantez le nouveau cantique que l'Eglise entonne aujourd'hui, cantique d'allégresse spirituelle et de liesse divine : *Alleluia, alleluia* : « Louange à Dieu »; louange à Dieu dans les biens, louange à Dieu dans les maux; louange à Dieu, quand il nous frappe, louange à Dieu quand il nous console; louange à Dieu quand il nous couronne, louange à Dieu quand il nous châtie : c'est le cantique de l'homme nouveau; c'est celui qui doit résonner au fond de nos cœurs dans la dédicace de notre temple; ce doit être notre cantique : *Amen, alleluia*; dans cette consommation, dans cette ré-

duction de toutes les lignes à leur centre, de toutes les créatures à leur principe.

J'ai appris dans l'Apocalypse (*Apoc.* XIX. 6.), que ce cantique d'*Alleluia* est le cantique des bienheureux, et par conséquent le nôtre : car la vie que nous menons doit être le commencement de la vie du ciel. Saint Paul (*), toujours admirable à expliquer le renouvellement de l'homme intérieur, nous dit que « Dieu nous a engendrés par la vérité, afin » que nous fussions les prémices de ses créatures » : *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus* (Jacob. I. 18.). L'accomplissement de la création, j'entends de la création nouvelle qui a été faite en Jésus-Christ, c'est la vie des bienheureux : c'est nous qui en sommes le commencement; nous devons donc commencer ce qui s'accomplira dans la vie future : nous devons chanter du fond de nos cœurs ce mystérieux *Alleluia*, que le ciel entendra résonner aux siècles des siècles.

En effet, dit saint Augustin, « chacun chante ce » qu'il aime : les bienheureux chantent les louanges » de Dieu; ils l'aiment, parce qu'ils le voient; et ils » le louent, parce qu'ils l'aiment » (*In Ps.* CXLVII. *n.* 3. *tom.* IV. *col.* 1653.) : leur chant vient de la plénitude de leur joie; et la plénitude de leur joie, de l'entière consommation de leur amour. Mais quoique notre amour soit bien éloigné de la perfection, c'est assez qu'il soit au commencement, pour commencer aussi les louanges. « L'amour affamé » chante maintenant, et alors ce sera l'amour rassasié qui chantera » : *Modò cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens* (S. Aug. Serm. CCLV. n. 5. tom. V. col. 1052.). Il y a l'amour qui jouit, il y a aussi l'amour qui désire; et l'un et l'autre a

(*) Bossuet attribue ici à saint Paul un texte de saint Jacques. *Edit. de Déforis.*

son chant, parce que l'un et l'autre a sa joie. La joie des bienheureux, c'est leur jouissance; l'espérance est la joie de ceux qui voyagent : mais il faut chanter le nouveau cantique parmi nos désirs, pour le chanter dans la plénitude : « Celui-là ne se » réjouira jamais comme citoyen dans la plénitude » de la joie, qui ne gémira comme voyageur dans la » ferveur de ses désirs » (*S. Aug. in Ps.* CXLVIII. *n. 4. tom.* IV. *col.* 1675.). [Notre cantique est un] cantique de joie avec un mélange de gémissemens; ce sont de ces airs mélancoliques, qui ne laissent pas de toucher beaucoup. « Nous sommes » nous-mêmes sa louange dans l'assemblée des saints; » *Laus ejus in ecclesiâ sanctorum* : « Le chantre est » lui-même le sujet de ses louanges; vous êtes sa » louange si vous vivez bien » : *Laus cantandi, est ipse cantator..... Laus ipsius estis, si benè vivatis* (Idem Serm. XXXIV. n. 6. tom. V. col. 172.).

Mais achevons de vous expliquer la consécration de ce temple. Ce n'est pas assez, chrétiens, que les puissances de l'ame soient sanctifiées : notre Seigneur a changé l'usage de son corps; le premier tenoit du péché : il faut que le corps avec tous ses membres soit aussi saintement consacré par un meilleur usage. « Je parle humainement, dit saint Paul » (*Rom.* VI. 19.), à cause de la foiblesse de votre » chair : comme vous avez fait servir les membres de » votre corps à l'impureté et à l'injustice, pour com- » mettre l'iniquité; de même faites-les servir mainte- » nant à la justice pour votre sanctification ». « Il faut » détruire en nous les cupidités, comme autant d'i- » doles » : *Ista in nobis tanquàm idola frangenda sunt* : et après avoir détruit ces idoles, « convertir » en de meilleurs usages les membres de notre corps; » en sorte que ce qui a servi à l'impureté des pas- » sions, serve à la grâce de la charité » : *In usus*

autem meliores vertenda sunt ipsa corporis nostri membra; ut quæ serviebant immunditiæ cupiditatis, serviant gratiæ caritatis (S. Aug. Serm. CLXIII. n. 2. tom. V. col. 785.).

Deux sortes de ministres dans le temple : les ministres principaux qui offrent le sacrifice, les ministres inférieurs qui préparent les victimes, et qui font les fonctions moins importantes. Nos corps sont appelés de cette sorte à la société de ce saint et divin sacerdoce, qui est donné à tous les fidèles en notre Seigneur Jésus-Christ, pour offrir des victimes spirituelles et agréables à Dieu par son Fils.

Mais établissons ce nouvel usage par une raison plus solide : c'est que l'amour de Dieu dominant sur l'ame, qui est la partie principale; par le moyen du prince, il se met en possession du sujet : comme on voit dans les mariages, la femme épousant son mari lui transporte aussi ses droits et son domaine; ainsi l'ame s'unissant à l'Esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, elle lui cède aussi son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « La chair la suit, » dit Tertullien, comme une partie de sa dot; et au » lieu qu'elle étoit seulement servante de l'ame, elle » devient aussi servante de Dieu » : *Sequitur animam nubentem Spiritui caro, ut dotale mancipium; et jàm non animæ famula, sed Spiritûs* (De Anim. n. 41.) : et c'est par-là que se fait le renouvellement de notre corps. Ainsi il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains : par la nature, il étoit à l'ame; par la corruption, il étoit au péché; par la religion, il est à Dieu.

Viens donc, ô chair bienheureuse, accomplir maintenant ton ministère; viens servir au règne de la charité. *Humanum dico, propter infirmitatem carnis* (Rom. VI. 19.) : « Je parle humainement, à

cause de l'infirmité de la chair ». Voici une condition bien equitable : comme vous vous êtes fait violence [pour obéir aux désirs déréglés du péché, faites-vous aussi violence pour les mortifier, et « consacrez à Dieu les membres de votre corps pour »lui servir d'armes de justice»] (*Ibid.* 13.). Ne dites pas qu'il est impossible : on ne demande que ce que vous faites ; encore la condition est-elle, sans comparaison, moins rigoureuse. Dieu exige, je l'ose dire, encore moins de vous pour les aumônes, que vous n'avez prodigué à la profusion de votre luxe : Dieu exige moins de travail pour votre salut, que vous n'en avez donné à votre ambition : il exige moins de temps pour son service, j'ai honte de le dire, que vous n'en avez donné même à votre jeu. Voyez combien est doux son empire, s'il use de moins de rigueur que le jeu même, qui est inventé pour vous relâcher.

Que nous sommes heureux, Messieurs, que notre temple soit consacré à un si bon Maître ! Mettons donc un gardien fidèle à ce temple, de peur que nos ennemis ne l'usurpent : [soyons pénetrés de] la crainte, que saint Cyprien appelle si à propos « la gardienne de l'innocence » : *Sit tantùm timor innocentiæ custos* (Ad Donat. Epist. 1. pag. 2.) : la crainte des occasions ; les précautions salutaires de la pénitence. Elle a deux visages ; le passé et l'avenir : ne partagez pas son office ; ne séparez pas ses fonctions par une distraction violente. Je ne suis pas établie pour flatter vos crimes ; mais pour vous apprendre à ne plus pécher : *Vade, jàm ampliùs noli peccare* (Joan. VIII. 11.) : ou prenez-moi toute, ou laissez-moi toute.

Ayez donc toujours en l'esprit cette crainte religieuse ; respectez ce temple sacré si bien renouvelé en notre Seigneur : en l'état où il a mis notre corps,

nous ne saurions plus le violer sans sacrilége ; et vous savez que le Saint-Esprit a dit par saint Paul : « Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le » perdra sans miséricorde » (*I. Cor.* III. 17.). Que si nous apprenons par la foi, que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, « possédons en honneur » ce vaisseau fragile, et non pas dans les passions » d'intempérance, comme les gentils qui n'ont pas » de Dieu » : car, comme dit l'apôtre saint Paul (*I. Thess.* IV. 4. 5. 7.), « Dieu ne nous appelle pas » à l'impureté, mais à la sanctification par Jésus-» Christ notre Seigneur ».

O sainte pudicité, venez donc aussi consacrer ce temple, pour en empêcher la profanation. Un beau mot de Tertullien, qui ne doit pas être oublié dans cette Eglise des Vierges sacrées : *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et antistita pudicitia est* (De Cult. fem. lib. II. n. 1.) : « Le Saint-Esprit étant descendu en nous pour y » demeurer comme dans son temple, la prêtresse et » la gardienne, c'est la chasteté » ; c'est à elle de le tenir net ; c'est à elle de l'orner dedans et dehors ; dedans par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet encens céleste ; je veux dire des saintes prières, qui doivent sans cesse monter devant Dieu comme un parfum agréable.

Car pouvons-nous oublier l'exercice de la prière, nous qui sommes toujours dans un temple, nous qui portons toujours notre temple ; ou plutôt, pour dire quelque chose de plus énergique et aussi de plus véritable, nous qui sommes nous-mêmes un temple portatif. N'allez pas chercher bien loin le lieu d'oraison : « voulez-vous prier dans un temple, » recueillez-vous en vous-mêmes, priez en vous-» mêmes » : *In templo vis orare, in te ora* (S. Aug.

in *Joan.* Tract. xv. n. 25. tom. III. part. II. col. 415.). Loin du repos de ce temple les soins turbulens du siècle, et ses pensées tumultueuses : que le silence, que le respect, que la paix, que la religion y établissent leur domicile. O trop heureuses créatures, si nous savions comprendre notre bonheur d'être la maison de Dieu, et la demeure de sa majesté ! Oui, Dieu repose en nous bien plus qu'il n'a jamais fait dans le temple de Salomon.

Immolons donc à Dieu dans ce temple toutes les affections de nos cœurs : que les idoles ne paroissent plus devant le Dieu vivant et véritable ; que la mémoire en soit abolie : ou bien, si nous en conservons le souvenir, que ce soit à la manière que David et ses braves capitaines réservoient les dépouilles de leurs ennemis, pour servir comme d'un trophée éternel de la victoire que Dieu leur avoit donnée, « qu'ils avoient consacrées pour la construction du » temple du Seigneur, et pour faire tous les vais- » seaux et les autres choses qui y servoient » : *Quæ sanctificavit David rex et duces exercitûs, de bellis et manubiis prœliorum, ad instaurationem et supellectilem templi Domini. Appendere ad arcam* (I. Paral. XXVI. 26. 27.) : Attacher à notre mémoire une écriture éternelle de la victoire de Jésus-Christ sur nos passions ; des arcs brisés, des épées rompues, des passions arrachées, tout l'attirail de la vanité brisé pour toujours ; [et en faire un] trophée au Dieu vivant.

Mais après avoir ainsi consacré ce temple, il nous reste encore un dernier devoir, qui est de nous appliquer à son entretien, et même à son accroissement, *Crescit in templum sanctum in Domino.*

TROISIÈME POINT.

La nouveauté chrétienne n'est pas l'ouvrage d'un

jour, mais le travail de toute la vie; et il y a cette différence entre la vie que nous commençons dans le saint baptême, et celle qui nous est donnée par notre première naissance, que celle-ci va toujours en dépérissant, et celle-là au contraire va toujours en se renouvelant, et pour parler de la sorte, se rajeunissant jusqu'à la mort : tellement que, par une espèce de prodige, le nombre de ses années ne fait que renouveler sa jeunesse, jusqu'à ce qu'elle l'ait conduite à la dernière perfection, qui est l'état de l'enfance chrétienne par la sainte simplicité et par l'entière innocence. L'apôtre ne cesse de nous prêcher « à nous renouveler »; *Renovamini* (Eph. IV. 23.). Il faut se renouveler tous les jours, parce qu'il y a toujours des vices à vaincre.

Mais il y a ici quelque raison plus profonde. Sera-t-il permis à des hommes de rechercher aujourd'hui la cause pour laquelle il a plu à Dieu de laisser ses plus fidèles serviteurs dans cette misérable nécessité de combattre toujours quelque vice? C'est le mystère du christianisme. Saint Paul s'en est plaint autrefois, et il lui a été répondu, que tel étoit le conseil de Dieu, qu'en ce lieu de tentation « la force » fût perfectionnée dans l'infirmité » : *Virtus in infirmitate perficitur* (II. Cor. XII. 9.).

Mais approfondissons plus avant encore, et demandons à Dieu humblement quel est ce dessein, quel est ce mystère : pourquoi a-t-il ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité? Saint Augustin nous en dira la raison admirable, et nous expliquera le conseil de Dieu : « C'est que c'est ici » un lieu de présomption, et que cet exercice nous » est nécessaire pour nous entretenir dans l'humi-» lité » ; c'est que parmi les tentations qui nous environnent, la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption :

c'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force, nous a aussi laissé de la foiblesse. Si nous n'avions que de la foiblesse, nous serions toujours abattus; si nous n'avions que de la force, nous deviendrions bientôt superbes. Dieu a trouvé ce tempérament: de peur que nous ne succombions sous l'infirmité, il nous a donné de la force; mais « de peur qu'elle » ne nous enfle en ce lieu de tentation et d'orgueil, » il veut qu'elle se perfectionne dans l'infirmité »: *Virtus quâ hîc, ubi superbiri potest, non superbiatur, in infirmitate perficitur* (S. Aug. lib. IV. cont. Julian. cap. II. n. 11. tom. X. col. 590.). C'est pour cela, chrétiens, qu'il y a toujours dans notre temple quelque muraille qui s'entr'ouvre, quelque partie qui menace ruine, si on ne l'appuie; il y a toujours quelque partie foible, et qui demande continuellement la main de l'ouvrier: il faut visiter souvent, sinon vous serez accablés par une ruine imprévue.

Nous pouvons observer à ce propos une conduite particulière de Dieu sur notre nature: lorsqu'elle a été précipitée par cette grande et terrible chute, quoiqu'elle ait été presque toute ruinée de fond en comble, il a plu à Dieu néanmoins que l'on vît, même parmi ses ruines, quelques marques de la grandeur de sa première institution: comme dans ces grands édifices que l'effort d'une main ennemie ou le poids des années ont porté par terre; quoique tout y soit désolé, les ruines et les masures respirent quelque chose de grand, et au milieu des débris, vous remarquez un je ne sais quoi qui conserve la beauté du plan, la hardiesse et l'ordre admirable de l'architecture. Ainsi « le vice de notre nature n'a» voit pas tellement obscurci en nous l'image de » Dieu, qu'il en ait effacé jusqu'aux moindres traits »: *Non usque adeò in animâ humanâ imago Dei ter-*

renorum affectuum labe detrita est, ut nulla in ea velut lineamenta extrema remanserint (S. Aug. lib. de Spir. et Lit. n. 48. tom. x. col. 111.) Mais comme dans les ruines de cet édifice, il a paru quelques restes de sa première grandeur et de sa première beauté, je ne sais quoi de noble et de grand; aussi, quand il a été rétabli, il a plu à notre architecte qu'il y eût quelques vieilles pierres, restes de sa caducité ancienne, qui demandassent toujours la main de l'ouvrier.

Le premier a été fait afin que nous connussions de quelle beauté nous étions déchus, et l'autre aussi pour nous faire entendre de quelle ruine nous avons été relevés. Le premier sembloit donner à notre nature quelque lueur d'espérance, et laisser en nous les traces sur lesquelles il avoit dessein de nous rebâtir; mais le second assurément est laissé afin de réprimer la présomption.

Connoissons donc, ames saintes, combien l'orgueil est à craindre, et combien nous est nécessaire cet antidote souverain de notre foiblesse. Saint Paul nous en est un grand exemple; écoutez comme il parle : « De peur que la grandeur de mes révélations » ne m'enfle et ne me rende superbe » (*II. Cor.* XII. 7.). Ecoutez et tremblez; « voyez quel est celui qui » parle en ces termes : c'est celui, dit saint Augustin » (*Serm.* CLXIII. *n.* 8. *tom.* V. *col.* 788.), qui nous » a laissé de si beaux préceptes, des sentences si » mémorables pour abaisser l'orgueil le plus témé-» raire, pour l'arracher jusqu'à la racine ». Mais tout cela, chrétiens, étoit la nourriture dont il s'entretenoit : c'est pourquoi saint Paul reconnoît qu'il a été nécessaire, pour réprimer en lui la tentation de l'orgueil, « qu'il fût tourmenté cruellement par un » ange de Satan, et long-temps inquiété par les » infirmités de la nature » : *Datus est mihi stimulus*

carnis meæ angelus Satanæ, qui me colaphizet (II. Cor. XII. 7.) : « Tant ce poison est dangereux, » dont on ne peut empêcher l'effet que par un autre » poison » (*S. Aug. Serm.* CLXIII. *n.* 8. *tom.* V. *col.* 788.) ; tant cette maladie est à craindre, qui ne peut être guérie que par un remède si violent.

S'il est ainsi, soumettons-nous, mes Sœurs, à cette méthode salutaire ; ne nous lassons pas de combattre contre nos vices ; entretenons notre édifice ; soutenons soigneusement notre temple toujours caduc, et ne croyons pas que Dieu nous délaisse dans les tentations violentes : car, sur la foi du médecin qui nous traite, nous devons croire que ce remède nous est nécessaire. « Mon ame, dit David, » est troublée ; et vous, Seigneur, jusqu'à quand, » jusqu'à quand me laisserez-vous dans ce trouble » ? *Et anima mea turbata est valdè, sed tu, Domine, usquequò?* (Ps. VI. 3.) Et le Seigneur lui répond : « Jusqu'à ce que vous connoissiez par expérience » que c'est moi qui suis capable de vous secourir : » car si je vous secourois sans remise aucune, vous » ne sentiriez pas le combat ; si vous ne sentiez pas » le combat, vous présumeriez de vos forces ; et » cet orgueil, qui vous enfleroit, seroit un obstacle » invincible à votre victoire » (*S. Aug. Serm.* CLXIII. *n.* 7. *tom.* V. *col.* 788.). Ecoutez, mes Sœurs ; vous entendrez facilement que cette leçon de saint Augustin vous regarde. « Mais quoi, n'avez-vous » pas dit, ô Seigneur, continue admirablement saint » Augustin, qu'aussitôt que nous parlerions, vous » viendriez à notre secours » ! *Adhuc te loquente, dicam, Ecce adsum* (Is. LVIII. 9.). Il est vrai ; il l'a dit ainsi, et il est fidèle en ses promesses : « Car » il nous assiste en différant, et le délai même est » un secours » : *Et cùm differt adest, et quòd differt adest, et differendo adest* (S. Aug. loco mox ci

tato.). Il n'abandonne pas son apôtre, lorsqu'il le laisse gémir si long-temps dans une épreuve si rude et si violente, sous la main de Satan qui le tourmente ; et « il vaut mieux pour notre salut qu'il » n'accomplisse pas si précipitamment les désirs de » son malade, afin qu'il assure mieux sa santé » : *Ne præproperam cùm implet voluntatem, perfectum non impleat sanitatem.*

Voilà une instruction admirable, voilà une leçon d'humilité digne de saint Augustin, mais digne du saint apôtre dont il l'a tirée. Humilions-nous profondément dans les tentations ; mais aussi que notre force s'y perfectionne. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage : au contraire, les difficultés l'encouragent, les impossibilités l'animent et la déterminent ; elle nous rend plus fervens et plus appliqués au travail. Dans l'accablement de ce corps de mort, elle ne médite que des pensées d'immortalité : elle a cela d'admirable, que plus elle est foible, plus elle est hardie et entreprenante ; et les restes de sa vieillesse ne servent qu'à la presser à se renouveler de jour en jour.

Mes très-chers Sœurs en Jésus-Christ, je finirai ce dernier discours avec ces maximes apostoliques, et je vous laisse, en disant adieu, ce présent précieux et inestimable. Continuez, comme vous faites, à vous renouveler tous les jours : plus ce temple mortel semble menacer ruine, tâchez de plus en plus de l'affermir de tous côtés, selon ce qui est écrit : *Suscitaverunt domum Domini in statum pristinum, et firmiter eam stare fecerunt* (II. Paral. XXIV. 13.) : « ils rétablirent la maison du Seigneur dans son » premier état, et l'affermirent sur ses fondemens ». Ne vous contentez pas d'affermir ce temple, en vous enracinant de plus en plus en la charité de Jésus-Christ, qui en est le fondement inébranlable ;

mais donnez-lui tous les jours de nouveaux accroissemens : dilatez tous les jours en vous le règne de Jésus-Christ; qu'il gagne tous les jours de nouvelles places; qu'il pénètre de plus en plus votre cœur; qu'il devienne de plus en plus le maître de vos désirs. Vous avez un grand modèle : il n'y a point de petits défauts à des ames qui tendent à la perfection. Que le monde s'étonne de votre vie pénitente; je rends grâces à Dieu : mais pour vous, étonnez-vous tous les jours d'être encore si éloignées de votre modèle, qui est Jésus-Christ. La véritable justice du christianisme, c'est de confesser humblement, en profitant tous les jours, qu'on est toujours bien peu avancé dans la perfection de la justice.

Surtout dans les épreuves que Dieu vous envoie, que jamais votre confiance ne se relâche, que jamais votre zèle ne se ralentisse. Mes Sœurs, vous le savez, votre Epoux a des artifices secrets, incroyables, pour se faire aimer : il a des fuites mystérieuses pour nous engager davantage; il a des éloignemens qui nous approchent; souvent lorsqu'il se dérobe, il se donne : c'est un maître incomparable en amour; nul n'a jamais su le pratiquer avec une libéralité plus entière; nul ne le sait attirer avec des adresses plus délicates. Croissez donc toujours en son saint amour.

Et nous aussi, mes Frères, quoique dans une vie mêlée dans le monde, songeons à nous discerner de sa confusion et des mœurs des mondains : profitons de ces instructions et de ces exemples; élevons toujours en nous le temple de Dieu, et ne nous lassons jamais de croître en notre Seigneur. Viendra le temps bienheureux auquel, après qu'il aura habité en nous, nous habiterons en lui, après que nous aurons été son temple, il sera aussi le nôtre : « Car » le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau est le

» temple de la sainte cité » : *Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et Agnus* (Apoc. XXI. 22.). Saint Jean n'a point vu de temple en la céleste Jérusalem ; parce que Dieu lui-même est son temple, que nous habiterons en lui éternellement, lorsqu' « il sera tout à tous », comme dit l'apôtre (*I. Cor.* XV. 28.). « Heureux ceux qui habiteront ce temple » : *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine* (Ps. LXXXIII. 5.) Quel épanchement de joie ! quelle dilatation de notre [cœur] ! Etre en Dieu ! habiter en Dieu !

A la fin du manuscrit de ce sermon, on lit ce qui suit :

Je désire principalement votre entière conversion à celui qui vous fait régner : car encore que tant d'actions que le monde admire, vous attirent devant les hommes d'immortelles louanges, Dieu juge par d'autres règles ; et il y aura beaucoup à diminuer, quand il faudra paroître à son tribunal, et subir aussi la rigueur de son examen. Je souhaite donc, ô grand roi.

C'est le commencement d'un Compliment au Roi, que Bossuet a dû lui adresser dans un autre temps ; comme le prouve l'écriture de ce morceau, qui diffère de celle du sermon, et dont le caractère et l'encre sont beaucoup plus récens. *Edit. de Versailles.*



AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.

Detruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours (Joan. II. 19.).

Paroles du Fils de Dieu, par lesquelles le Sauveur prédit sa glorieuse résurrection.

Ille autem dicebat de templo corporis sui.

Il entendoit parler du temple de son corps (Ibid. 21.).

Ce n'a pas été sans mystère que la solennité de la pâque sainte, qui devoit nous représenter en figure le renouvellement spirituel de l'homme, a été instituée sous la loi, et ensuite sous l'Evangile, dans cette belle saison où le monde se renouvelle, et où le soleil qui s'étoit éloigné de nous, semble retourner sur ses pas, et ranime, en se rapprochant, toute la nature. C'est de cet agréable renouvellement de la nature visible, que saint Grégoire de Naziance (*Orat.* XLIII. *n.* 23. *tom.* I. *pag.* 703.) prend occasion d'exciter tous les chrétiens à faire en eux-mêmes un printemps mystique et spirituel, par le renouvellement de leurs ames; et c'est à quoi nous invite le divin Sauveur Jésus, Fils de Dieu, ce divin soleil

de justice qui revient à nous, et nous paroît aujourd'hui plus glorieux que jamais avec toutes ses lumières. Ce divin soleil de justice s'étoit retiré bien loin dans ces derniers jours ; et sa sainte ame descendue aux enfers étoit allée réjouir les limbes par sa lumière bénigne, et donner de plus beaux jours à un autre monde. Aujourd'hui qu'il se rapproche de nous avec de nouveaux rayons de gloire et de majesté, il faut aussi qu'il nous renouvelle par de favorables et douces influences, en nous éclairant de plus près. Il faut nous renouveler avec lui : assez et trop longtemps nous sommes demeurés dans le tombeau, dans les ombres de la mort, dans les ténèbres du péché. Jésus-Christ ressuscite, ressuscitons : Jésus-Christ reprend une vie nouvelle, ne respirons, chrétiens, qu'une sainte nouveauté de vie.

O Marie, qui ne viviez plus depuis que vous aviez vu mourir votre Fils, et que sa miraculeuse résurrection a tirée comme d'un sépulcre, en dissipant aujourd'hui cette profonde tristesse où vous étiez, pour ainsi dire, toute ensevelie; obtenez-nous cette grâce de ressusciter avec lui : nous nous jetons à vos pieds; et pour honorer la joie infinie que ressentit votre cœur, en voyant ce cher Fils sorti du tombeau, non plus grand, mais plus glorieux qu'il n'étoit sorti autrefois de vos entrailles très-pures, nous vous disons avec l'Eglise : *Regina cœli, etc.*

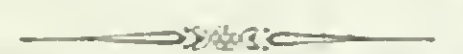
QUATRIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Caractères de la loi nouvelle. Effets du désir de l'immortalité. De quelle importance il est dans la vie chrétienne de tendre sans cesse à la perfection. Comment Jésus-Christ forme et établit son Eglise. Promesse d'immortalité qu'il lui fait : accomplissement admirable de cette promesse. Qualités et préparations nécessaires pour entrer dans les dignités ecclésiastiques. Maux causés par les pasteurs indignes : terribles jugemens qu'ils s'attirent. Etrange illusion des pécheurs sur le recours fréquent aux sacremens. Stabilité essentielle à la vertu : moyen pour parvenir à une solide conversion.



Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.

Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus (Rom. VI. 9.).

Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Eglise, devant le plus grand de tous les rois et la Cour la plus auguste de l'univers, reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence, et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre

rien que d'exquis; mais qui, permettez-moi de le dire, sans songer, autant qu'il faudroit, à se convertir, souvent ne veut être ému qu'autant qu'il le faut pour éviter la langueur d'un discours sans force, et plus soigneux de son plaisir que de son salut, lorsqu'il s'agit de sa guérison, veut qu'on cherche de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné; ce seroit une chose à craindre, si celui qui doit annoncer dans l'assemblée des fidèles la gloire de Jésus-Christ ressuscité, et y faire entendre la voix immortelle de ce Dieu sorti du tombeau, avoit à craindre autre chose que de ne pas assez soutenir la force et la majesté de sa parole. Mais ici ce qui fait craindre, soutient: cette parole divine, révérée du ciel, de la terre et des enfers, est ferme et toute-puissante par elle-même; et l'on ne peut l'affoiblir, lorsque toujours autant éloigné d'une excessive rigueur qui se détourne à la droite, que d'une extrême condescendance qui se détourne vers la gauche, on propose cette parole dans sa pureté naturelle, telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus-Christ, et de ses apôtres, fidèles et incorruptibles témoins de sa résurrection, et de toutes les obligations qu'elle nous impose. Alors il ne reste plus qu'une crainte vraiment juste, vraiment raisonnable; mais qui est commune à ceux qui écoutent avec celui qui parle: c'est de ne profiter pas de cette parole, qui maintenant nous instruit, et un jour nous doit juger; c'est de n'ouvrir pas le cœur assez promptement à la vertu qui l'accompagne, et de prendre plus garde à l'homme qui parle au dehors, qu'au prédicateur invisible qui sollicite les cœurs de se rendre à lui. Que si vous écoutez au dedans ce céleste prédicateur, qui jamais n'a rien de foible ni de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus cachés des consciences; que de miracles nouveaux nous verrons

paroître ! que de morts sortiront du tombeau ! que de ressuscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ ! et que leur inébranlable persévérance rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu qu'un Dieu ressuscité, pour ne mourir plus, répand dans les cœurs de ses fidèles ! Pour commencer un si grand ouvrage, prosternés avec Madeleine et les autres femmes pieuses aux pieds de ce Dieu vainqueur de la mort, demandons-lui tous ensemble ses grâces vivifiantes, par les prières de celle qui les a reçues de plus près et avec le plus d'abondance. *Ave.*

« Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus », comme nous a dit saint Paul ; et non-seulement il ne meurt plus, mais encore, à consulter la règle éternelle de la justice divine, il ne devoit jamais mourir. « La » mort, dit le même apôtre (*Rom.* v. 12.), est entrée » dans le monde par le péché » ; et encore : « La mort » est le châtiment du péché » (*Rom.* vi. 23.). Puisque la mort est le châtiment du péché, l'immortalité devoit être la compagne inséparable de l'innocence : et si l'homme eût vécu éternellement affranchi des lois de la mort, en conservant la justice ; combien plutôt Jésus-Christ, qui étoit la sainteté même, devoit-il être toujours vivant et toujours heureux ? Ajoutons à cette raison, qu'en Jésus-Christ la nature humaine unie au Verbe divin, qui est la vie par essence, puisoit la vie dans la source ; de sorte que la mort n'avoit point de lieu où la vie se trouvoit dans la plénitude : et si Jésus-Christ avoit à mourir, ce ne pouvoit pas être pour lui-même, ni pour satisfaire à une loi qui le regardât ; mais pour nous, et pour expier nos crimes dont il s'étoit volontairement chargé. Il a satisfait à ce devoir ; et compté parmi les méchans, comme disoit Isaïe (*Is.* LIII. 12.), il a expiré sur la croix entre deux voleurs : « Il est mort une fois au

»péché », dit le saint apôtre (*Rom.* VI. 10.); c'est-à-dire, il en a porté toute la peine : *Peccato mortuus est semel*; et maintenant « il vit à Dieu »; *vivit Deo*. Il commence une vie toute divine; et la glorieuse immortalité lui est assurée. Vivez, Seigneur Jésus, vivez à jamais : la vie, qui ne vous a pas été arrachée par force, mais que vous avez donnée de vous-même pour le salut des pécheurs, vous devoit être rendue. Il étoit juste; et, comme chantent dans l'Apocalypse tous les bienheureux esprits, « l'Agneau qui s'est » immolé volontairement pour les pécheurs, est digne » de recevoir, pour la mort qu'il a endurée par obéis- »sance, la vertu, la force, la divinité » (*Apoc.* V. 12.) : c'est-à-dire, il est digne de ressusciter; afin qu'une vie divine se répande sur toute sa personne, et qu'il soit éternellement, par sa gloire, l'admiration des hommes et des anges, comme il en est l'invisible soutien par sa puissance.

Voilà en peu de mots le fond du mystère; il falloit poser ce fondement : mais comme les mystères du christianisme, outre le fond qui fait l'objet de notre foi, ont leurs effets salutaires, qu'il faut encore considérer pour notre instruction, revenons au premier principe, et disons encore une fois avec l'apôtre : « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus »; de quelque côté qu'on le considère, tout est vie en lui, et la mort n'y a plus de part. De là vient que la loi évangélique, qu'il envoie annoncer à tout l'univers par ses apôtres après sa glorieuse résurrection, a une éternelle nouveauté. Ce n'est pas comme la loi de Moïse, qui devoit vieillir et mourir : la loi de Jésus-Christ est toujours nouvelle; la loi nouvelle, c'est son nom, c'est son propre caractère; et fondée, comme vous verrez, sur l'autorité d'un Dieu ressuscité pour ne mourir plus, elle a une éternelle vigueur. Mais à cette loi toujours vivante et toujours nouvelle, il fal-

loit pour l'annoncer et la pratiquer, une Eglise d'une immortelle durée. La Synagogue, qui devoit mourir, a été fondée par Moïse, qui, à l'entrée de la terre sainte où elle devoit s'établir, meurt pour ne revivre qu'à la fin du monde avec le reste des hommes. Mais Jésus-Christ, au contraire, après avoir enfanté son Eglise par sa mort, ressuscite pour lui donner sa dernière forme; et cette Eglise, qu'il associe à son immortalité, ne meurt plus, non plus que lui. Voilà une double immortalité que personne ne peut ravir à Jésus-Christ; l'immortalité de la loi nouvelle, avec l'immortalité de cette Eglise répandue par toute la terre. Mais voici une troisième immortalité que Jésus-Christ ne veut recevoir que de nous. Il veut vivre en nous comme dans ses membres, et n'y perdre jamais la vie qu'il y a repris par la pénitence : nous devons comme lui une fois mourir au péché, comme lui ne plus mourir après notre résurrection; regarder le péché comme la mort, n'y retomber jamais, et honorer par une fidèle persévérance le mystère de Jésus-Christ ressuscité. Ah! Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; auteur d'un loi toujours nouvelle, fondateur d'une Eglise toujours immuable, chef de membres toujours vivans : que de merveilleux effets de la résurrection de Jésus-Christ! Mais que de devoirs pressans pour tous les fidèles; puisque nous devons, écoutez, à cette loi toujours nouvelle, un perpétuel renouvellement de nos mœurs; à cette Eglise toujours immuable, un inviolable attachement; à ce chef qui nous veut avoir pour ses membres toujours vivans, une horreur du péché si vive, qu'elle nous le fasse éternellement détester plus que la mort. Voilà le fruit du mystère, et les trois points de ce discours. Ecoutez, croyez, profitez : je vous romps le pain de vie, nourrissez-vous.

PREMIER POINT.

Ce fut une doctrine bien nouvelle au monde, lorsque saint Paul écrivit ces mots : « Vivez comme des » morts ressuscités » (*Rom.* VI. 13.). Mais il explique plus clairement ce que c'est que de vivre en ressuscités, et à quelle nouveauté de vie nous oblige une si nouvelle manière de s'exprimer, lorsqu'il dit en un autre endroit : « Si vous êtes ressuscités avec » Jésus-Christ, cherchez les choses d'en-haut, où » Jésus-Christ est assis à la droite de son Père ; goûtez » les choses d'en-haut, et non pas les choses de la » terre » : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (Coloss. III. 1. 2.). Cette doctrine, qui est une suite de la résurrection de Jésus-Christ, nous apprend le vrai caractère de la loi nouvelle. L'ancienne loi ne nous tiroit pas de la terre, puisqu'elle nous proposoit des récompenses temporelles, et plus propres à soutenir les infirmes qu'à satisfaire les forts : comme elle étoit appuyée sur des promesses de biens périssables, elle ne posoit pas encore un fondement qui pût demeurer. Mais Jésus-Christ ressuscité rompt tout d'un coup tous les liens de la chair et du sang, lorsqu'il nous fait dire par son saint apôtre : *Quæ sursum sunt quærite :* « Cherchez les choses d'en-haut » : *Quæ sursum sunt sapite :* « Goûtez les choses d'en-haut » : c'est là que Jésus-Christ vous a précédé, et où il doit avoir emporté avec lui tous vos désirs. Ensuite de cette doctrine, le sacrifice très-véritable que nous célébrons tous les jours sur ces saints autels, commence par ces paroles : *Sursum corda :* « Le cœur en haut, » le cœur en haut » ; et quand nous y répondons : *Habemus ad Dominum :* « Nous élevons nos cœurs » à Dieu » ; nous reconnoissons tous ensemble que

le véritable culte du nouveau Testament, c'est de nous sentir faits pour le ciel, et de n'avoir que le ciel en vue. Mais j'entends vos malheureuses réponses : Je ne suis que terre, et vous voulez que je ne respire que le ciel; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité. Mais les biens que vous poursuivez sont si peu de chose. Peu de chose, je le confesse, et encore moins, si vous le voulez; mais aussi que peut rechercher un rien comme moi, que des biens proportionnés au peu qu'il est?

Saintes vérités du christianisme; fidèle et irréprochable témoignage que les apôtres ont rendu, au péril de tout, à leur maître ressuscité; mystère d'immortalité que nous célébrons, attesté par le sang de ceux qui l'ont vu, et confirmé par tant de prodiges, par tant de prophéties, par tant de martyrs, par tant de conversions, par un si soudain changement du monde, et par une si longue suite de siècles, n'avez-vous pu encore élever les hommes aux objets éternels? et faut-il, au milieu du christianisme, faire de nouveaux efforts pour montrer aux enfans de Dieu, qu'ils ne sont pas si peu de chose qu'ils se l'imaginent? Nous demandons un témoin revenu de l'autre monde, pour nous en apprendre les merveilles : Jésus-Christ, qui est né dans la gloire éternelle, et qui y retourne; « Jésus-Christ, témoin fidele, et » le premier né d'entre les morts », comme il est écrit dans l'Apocalypse (*Apoc.* I. 5.) : Jésus-Christ, qui s'y glorifie d'avoir « la clef de l'enfer et de la » mort » (*Ibid.* 18.); qui en effet est descendu non-seulement dans le tombeau, mais encore dans les enfers, où il a délivré nos pères, et fait trembler Satan avec tous ses anges par son approche glorieuse : ce Jésus-Christ sort victorieux de la mort et de l'enfer, pour nous annoncer une autre vie; et nous ne voulons

pas l'en croire ! Nous voudrions qu'il renouvelât aux yeux de chacun de nous tous ces miracles; que tous les jours il ressuscitât pour nous convaincre ; et le témoignage qu'il a une fois rendu au genre humain, encore qu'il le continue, comme vous verrez, d'une manière si miraculeuse dans son Eglise catholique, ne nous suffit pas.

A Dieu ne plaise, dites-vous ; je suis chrétien, ne me traitez pas d'impie. Ne me dites rien des libertins; je les connois : tous les jours je les entends discourir; et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou pour parler franchement, une vanité toute pure; et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversé, à force de le désirer. Je les reconnois à ces paroles; vous ne pouviez pas me peindre plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres pensées : j'entends ce que me dit votre bouche; mais que me disent vos œuvres ? Vous les détestez, dites-vous; pourquoi donc les imitez-vous ? pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies ? pourquoi vous vois-je aussi éblouis des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur, et aussi touchés de son ombre, aussi délicats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jaloux en secret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue, peut-être pour la montre et pour l'apparence, dans des intérêts médiocres. Avouons la vérité ; foibles chrétiens, ou libertins déclarés, nous marchons éga-

lement dans les voies de perdition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

Venez, venez, chrétiens, que je vous parle : cette vie éternelle, qui entre encore si peu dans votre esprit, la désirez-vous du moins? est-ce trop demander à des chrétiens que de vouloir que vous désiriez la vie éternelle? Mais si vous la désirez, vous l'acquérez par ce désir en le fortifiant; et sans tourner davantage, sans fatiguer votre esprit par une longue suite de raisonnemens, vous avez, dans cet instinct d'immortalité, le témoignage secret de l'éternité pour laquelle vous êtes nés, la preuve qui vous la démontre, le gage du Saint-Esprit qui vous en assure, et le moyen infaillible de la recouvrer. Dites seulement avec David, David, un homme comme vous; mais un homme assis sur le trône et environné de plaisirs, mais un roi victorieux et comblé de gloire; dites seulement avec lui : « Mon bien, c'est » de m'attacher à Dieu » : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* (Ps. LXXII. 28.). Un trône est caduc, la grandeur s'envole, la gloire n'est qu'une fumée, la vie n'est qu'un songe; « mon bien, c'est d'avoir » mon Dieu, c'est de m'y tenir attaché »; et encore : « Qu'est-ce que je veux dans le ciel, et qu'est-ce que » je vous demande sur la terre? vous êtes le Dieu de » mon cœur, et mon Dieu, mon partage éternelle» ment » (*Ibid.* 25. 26.).

Mais il faut pousser ce désir avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. Je m'explique : les Juifs, qui n'entendoient pas les mystères de Jésus-Christ, ni, comme parle l'apôtre, « la vertu de sa résurrec» tion, et les richesses inestimables du siècle futur » (*Philip.* III. 10. *Hebr.* VI. 5.), ne laissoient pas de préférer Dieu aux fausses divinités; mais ils vouloient obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Sei-

gneur, je ne veux que vous : mon Dieu, mon partage éternellement; ni dans le ciel, ni dans la terre, je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne ni de votre libéralité ni de mon courage; et puisque vous avez voulu que je connusse, foiblement à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité toute entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet : je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous, même dans le ciel; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me seroit rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David, avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitens, hommes comme vous, si vous pouvez dire, à leur exemple : Mon Dieu, je vous veux; il est à vous : car ni la bonté de Dieu ne lui permet jamais de se refuser à un cœur qui le désire, qui l'aime; ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède; ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi, mes Frères, que de cette main bienfaisante, lui même il arrache ses propres enfans de ce sein paternel où ils veulent vivre! il n'y a rien qui soit moins de lui; et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire; et que nul ne peut perdre Dieu, que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend pas, c'est un aveugle; qui le nie, qu'il soit anathême.

Que sentez-vous, chrétiens, à ces paroles? Saint Paul n'a-t-il pas eu raison de vous exciter à chercher les choses célestes, puisqu'en les cherchant vous les acquérez? ses paroles ont-elles piqué votre cœur

du vrai désir de la vie? ai-je trouvé en les expliquant ce bienheureux fond que Dieu mit dans votre ame pour la rappeler à lui quand il la fit à son image, que le péché vous avoit fait perdre, et que Jésus-Christ ressuscité vient renouveler? Car enfin d'où vous vient cette idée d'immortalité? d'où vous en vient le désir, si ce n'est de Dieu? N'est-ce pas le Père de tous les esprits, qui sollicite le vôtre de s'unir au sien, pour y trouver la vrai vie? peut-il ne pas contenter un désir qu'il inspire? et ne veut-il que nous tourmenter par une vue stérile d'immortalité? Ah! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous : nous ne désirons même pas l'immortalité; nous cherchons des félicités que le temps emporte et une fortune qu'un soufle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug du temps, qui brise et ravage tout par son invincible rapidité; et la mort que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts. *Sursum corda, sursum corda:* « Le cœur en » haut, le cœur en haut »: *Quæ sursum sunt quærite:* « Cherchez ce qui est en haut »: c'est là que Jésus Christ est assis à la droite de son Père; c'est de là qu'il vous envoie ce désir d'immortalité: et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire. Voilà l'abrégé de la loi nouvelle; voilà cette loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de personnes. « Elle exclut premièrement ceux qui s'égarent »; et qui, las d'une vie réglée, qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante, se jettent dans les voies d'iniquité, ou une riante diversité égaie les passions et les sens. « Elle exclut, en second lieu,

» ceux qui retournent en arrière, et qui, sans sortir » de la voie, abandonnent les pratiques de piété » qu'ils avoient embrassées : elle exclut enfin ceux » qui s'arrêtent ; et qui, croyant avoir assez fait, ne » songent pas à s'avancer dans la vertu » (*Serm. de Cantic. novo. n. 4. tom.* VI. *col.* 592.). Ceux qui sortent de la voie des commandemens, après y être rentrés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes; hélas! c'est le plus grand nombre : c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs, quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre.

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu; vous, mes Frères, qui, fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition, où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance. Vous avez encore deux choses à craindre; apprenez-les de Jésus-Christ même : l'une, de retourner en arrière; et l'autre : de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière, lorsque, sans retourner au péché mortel, vous vous relâchez de l'attention que vous aviez sur vous-mêmes; que vous prodiguez le temps que vous ménagiez; que vous ôtez à la piété ses meilleures heures ; et vous, lorsque tentée de relever par quelque parure cette modestie qui commence à vous paroître trop nue, vous vous dégoutez de cette sainte simplicité que vous regardiez auparavant comme la vraie marque de la pudeur; sans jamais vouloir songer à cette parole de Jésus-Christ qui foudroie votre négligence : « Celui qui met la main à la charrue », qui commence à cultiver son ame comme une terre fertile, « et qui retourne en arrière », qui se relâche des saintes pratiques qu'il avoit choisies; que pro-

nonce le Fils de Dieu? quoi, peut-être qu'il n'atteindra pas à la perfection? Non, Messieurs; sa sentence est bien plus terrible: « Il n'est pas propre »dit-il, au royaume de Dieu » (*Luc.* IX. 62.), et il n'a que faire d'y prétendre : c'est Jésus-Christ qui le dit; croyez donc à sa parole; et tremblez.

Et comment se sauveront ceux qui reculent en arrière, puisque ceux qui n'avancent pas dans la vertu sont dans un péril manifeste? Vous vous trompez, mon Frère, si dans la vie chrétienne vous croyez pouvoir demeurer dans un même point; il faut, dans cette route, monter ou descendre. Saint Paul ne cesse de crier du troisième ciel : « Renouvelez-»vous, renouvelez-vous » (*Ephes.* IV. 23.). Vous vous êtes renouvelés par la pénitence; renouvelez-vous encore : et Origène a raison de dire sur cette parole de saint Paul : « Ne croyez pas qu'il suffise »de s'être renouvelé une fois; il faut renouveler la »nouveauté même » (*In Epist. ad Rom. lib.* V. *n.* 8. *tom.* IV. *pag.* 562.) : car au point où vous croyez avoir assez fait, l'orgueil, qui vous surprendra, vous fera tout perdre, et vos forces seront dissipées par le repos qui relâchera votre attention. Ne proférez donc jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternel. Non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection, tombe bientôt dans le vice : qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la pente même, et son propre poids le précipite : c'est pourquoi toute l'Ecriture nous défend de nous arreter un seul moment. Si, selon l'apôtre saint Paul (*I. Cor.* IX. 24.), la vie vertueuse est une course; il faut, comme cet apôtre, s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche, et n'ima-

giner de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend (*Philip.* III. 13.). « Si la » vie vertueuse est une milice », comme dit le saint homme Job (*Job.* VII. 1.), ou comme parle saint Paul, « une lutte continuelle » (*Ephes.* VI. 12.) contre un ennemi également attentif et fort; se ralentir tant soit peu, après même l'avoir atterré, c'est lui faire reprendre ses forces; et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste, par l'événement, qu'une bataille perdue.

Dans la guerre qu'avoit David contre la maison de Saül, écoutez ce que remarque le texte sacré. « David croissoit tous les jours, et s'élevoit de plus » en plus au-dessus de lui-même : au contraire la » maison de Saül alloit toujours décroissant », et ses forces se diminuoient : *David proficiscens et semper seipso robustior; domus autem Saul decrescens quotidie* (II. Reg. III. 1.). Quel fut donc l'événement de cette guerre? Evénement heureux à David, dont le trône fut affermi pour jamais; mais événement funeste au malheureux Isboseth et à la maison de Saül, qui se vit bientôt sans ressource. Isboseth, qui se négligea, et jamais ne s'aperçut qu'il diminuoit, parce qu'il diminuoit peu à peu, à la fin demeure sans force. Ses soldats l'abandonnent; Abner, qui soutenoit le parti et par ses conseils et par sa valeur, se donne à son ennemi; le malheureux prince est assassiné dans son lit par des parricides à qui sa mollesse fit tout entreprendre : et pour avoir négligé d'imiter David, qui croissoit toujours; à force de déchoir, il se trouva, sans y penser, au fond de l'abîme. Chrétien, qui ne veut pas t'élever sans cesse dans le chemin de la vertu, voilà ta figure : tout ce que tu avois de bons désirs te quittera l'un après l'autre, et ta perte est infaillible.

Eveillez-vous donc, chrétiens, comme l'ange disoit au prophète, éveillez-vous, et marchez; « car » vous avez encore à faire un grand voyage » : *Grandis enim tibi restat via* (III. Reg. xix. 7.). Cette voie, dit saint Augustin, veut « des hommes qui » marchent toujours »; *Ambulantes quærit* (Serm. de Cantic. novo, ubi suprà.). La crainte de l'enfer et de ses peines éternelles vous a ébranlés; c'est un bon commencement : mais il est temps d'ouvrir votre cœur aux chastes douceurs de l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a point de christianisme. Vous avez pu renoncer au crime, et aux plaisirs qui vous menaçoient d'irrémédiables douleurs, et peut-être même dès cette vie : la plaie n'est pas bien fermée; et ce cœur ensanglanté soupire encore en secret après ses joies corrompues. Epurez vos intentions; fortifiez votre volonté par des réflexions sérieuses et par des prières ferventes, car la prière assidue et persévérante est le seul soutien de notre impuissance. Vous avez commencé à goûter Dieu; car aussi comment peut-on être chrétien, si on aime, et si on ne goûte ce bien infini! Apprenez peu à peu à le goûter seul, et modérez ce goût du plaisir sensible, qui ne laisse pas d'être dangereux, lors même qu'il semble innocent; autrement vous éprouverez, par une chute imprévue, la vérité de cette sentence : « Qui se néglige, tombe peu à peu » (*Eccli.* xix. 1.). Et quoique vous nous vantiez l'innocence de vos désirs encore trop sensuels, je ne laisse pas de trembler pour vous; parce qu'enfin, quoique vous disiez, du plaisir au plaisir il n'y a pas loin, et du sensible au sensible la chute n'est que trop aisée. Il faut donc travailler sans cesse à cet édifice caduc, où toujours quelque chose se dément : il faut toujours s'élever, si on ne veut pas retomber trop vîte. A quelque point que nous soyons, saint Paul nous

excite à monter plus haut (*Coloss.* III. 1. 2.): après que nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut encore avec lui monter jusqu'au plus haut des cieux, et jusqu'à la droite du Père céleste. Car si cette ambition que le monde veut appeler noble, inspire à un grand courage une ardeur infatiguable, qui fait qu'étant arrivé par mille travaux et mille périls aux premiers honneurs, il oublie tout ce qu'il a fait pour augmenter une gloire qui n'est après tout qu'un bruit agréable autour de nous, et un mélange de voix confuses; que ne doit-on pas entreprendre pour la véritable gloire que Dieu réserve à ses enfans? quelle activité et quelle vigueur ne demande-t-elle pas? ne faut-il pas être toujours agissant, à l'exemple de Jésus-Christ? « Mon Père, » dit-il (*Joan.* V. 17.), opère toujours; et moi, j'o- » père avec lui ». Mais voyons-le opérer dans sa sainte Eglise : ce nous sera un nouveau motif de nous soumettre à l'opération de la grâce qui nous renouvelle.

SECOND POINT.

Nous avons vu que le fils de Dieu, en ressuscitant, avoit dessein de nous attirer à cette « cité » permanente », comme l'appelle saint Paul (*Hebr.* XIII. 14.), où il va prendre sa place, et où nous devons jouir avec lui d'une paix inaltérable : mais comme, au milieu de l'agitation où nous sommes, nous avons peine à comprendre qu'il y ait pour nous quelque chose d'immuable, écoutez ce qu'il médite. O homme, tu ne veux pas croire, ou tu ne peux pas t'imaginer que je t'aie bâti dans le ciel une cité permanente, où tu seras éternellement heureux; et je m'en vais entreprendre un ouvrage sur la terre, qui te donnera une idée de ce que je puis, et de ce que

je te prépare : cet ouvrage, c'est son église catholique. *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram* (Ps. XLV. 8.) : « O homme, » viens voir les merveilles de la main de Dieu ; et dans » les prodiges qu'il fait sur la terre », juge des ouvrages immortels qu'il entreprend pour le ciel.

Approchons-nous donc de plus près, et regardons travailler le grand architecte. Il a travaillé à son Eglise durant sa vie, à sa mort, à sa glorieuse résurrection ; mais toujours sur le même plan : et s'il nous faut assigner à chacun de ces états son ouvrage propre ; il a commencé à former son Eglise par sa doctrine durant sa vie ; il lui a donné la vie par sa mort ; et par sa résurrection il lui a donné avec sa dernière forme le caractère d'immortalité. Mais plus nous entrerons dans le détail, plus la grandeur du dessein et la merveille de l'exécution nous paroîtra surprenante. L'Esprit invincible et tout-puissant, qu'il a promis à ses apôtres étant mortel, il l'envoie ressuscité et monté aux cieux ; afin, pour ainsi parler, qu'il coule toujours d'une vive source. Mais appliquons-nous à regarder la structure de son Eglise.

Durant les jours de sa vie mortelle, il a choisi ses apôtres : il a dit à Pierre, que « sur cette pierre il » bâtiroit son Eglise, contre laquelle l'enfer seroit » toujours foible » (*Matth.* XVI. 18.). Vous voyez les matériaux déjà préparés : les apôtres sont appelés, et Pierre est mis à leur tête. Jésus-Christ ne sera pas plutôt ressuscité, que nous le verrons commencer à élever l'édifice ; mais toujours sur les mêmes fondemens : car écoutez ce que dit l'ange aux pieuses femmes : « Allez dire à ses disciples et » à Pierre » (*Marc.* XVI. 7.). Dieu commence à réveiller la foi des apôtres, et il réveille principalement Pierre, qui étoit le premier de tous ; Pierre

qui, pour cette même raison, devoit être le plus fort, et qui d'abord le plus infidèle, puisqu'il avoit su renier son maître, devoit ensuite confirmer ses frères; « afin, comme dit l'apôtre (*II. Cor.* XII. 9.), » que la force fût perfectionnée dans l'infirmité, et » que la main de Jésus-Christ parût partout ».

Tout s'avance dans le même ordre. Pierre et Jean courent au tombeau (*Joan.* XX. 3. *et seq.*) : Jean arrive le premier; mais le respect le retient, et il n'ose entrer devant Pierre dans les profondeurs : c'est Pierre qui voit le premier les linges de la sépulture posés à un coin du tombeau sacré, et les premières dépouilles de la mort vaincue. Voyez comme l'Eglise se forme, avec toute sa bienheureuse subordination, au sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; et voyez en même temps comme les apôtres sortent peu à peu de leur erreur; Dieu les en tirant pas à pas, afin qu'une profonde réflexion sur tous leurs torts leur fasse entendre que Jésus-Christ seul avoit pu ressusciter leur foi éteinte. Mais il faut avancer l'ouvrage, et il est temps que Jésus-Christ paroisse aux apôtres : tout se fera sur le même plan sur lequel on a commencé. Saint Paul, fidèle témoin, nous apprend que « Jésus-Christ apparut à » Pierre, et après aux onze » (*I. Cor.* XV. 5.). Saints apôtres, le temps est venu que Jésus-Christ vous veut rendre les dignes témoins de sa résurrection; et afin que tout le corps soit inébranlable, il commence par affermir celui qu'il a mis à la tête : c'est aussi lui qui doit porter la parole au nom de vous tous. Pierre, qui a dit le premier : « Vous êtes Christ, » Fils de Dieu vivant » (*Matth.* XVI. 16.), a aussi prêché le premier : Vous êtes le Christ ressuscité, et le premier né d'entre les morts; et l'Eglise va être fondée autant sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ, que sur celle de sa génération éternelle.

Mais que fait Jésus-Christ un peu après? pour donner la dernière forme à son Église, environné de ses apôtres qui ne se lassoient point de le regarder, il dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jonas, » m'aimez-vous, m'aimez-vous, encore une fois; » m'aimez-vous plus que ceux-ci »? vous qui êtes le premier en dignité, êtes-vous le premier en amour? « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis » (*Joan.* XXI. 15. 16. 17.); paissez les petits, paissez les mères; enfin, avec le troupeau, paissez aussi les pasteurs, qui, à votre égard, seront des brebis; et aimez plus que tous les autres, puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Église : le corps des apôtres reçoit sa dernière forme, en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre : l'Eglise est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques, qui, faute de reconnoître un chef établi de Dieu de cette sorte, ne sont que confusion; et le mystère de l'unité, par lequel l'Église est inébranlable, se consomme.

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage : il faut que cette Eglise, ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immortalité de cette bouche immortelle, d'où le genre humain en suspens attendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apôtres; et prêt à monter aux cieux, écoutez comme il leur parle : « Toute puissance, dit-il, m'est donnée » dans le ciel et dans la terre; il est temps de partir : » allez, marchez à la conquête du monde; prêchez » l'Evangile à toute créature; enseignez toutes les » nations, et les baptisez au nom du Père, et du » Fils, et du Saint-Esprit » (*Matth.* XXVIII. 18. 19.). Et quel en sera l'effet? Effet admirable, effet éternel et digne de Jésus-Christ ressuscité : « Je suis, dit-il,

»avec vous jusqu'à la consommation des siècles» (*Ibid.* 20.). Digne parole de l'Epoux céleste, qui engage sa foi pour jamais à sa sainte Eglise. Ne craignez point, mes apôtres, ni vous qui succèderez à un si saint ministère : moi ressuscité, moi immortel, je serai toujours avec vous : vainqueur de l'enfer et de la mort, je vous ferai triompher de l'un et de l'autre; et l'Eglise que je formerai par votre sacré ministère, comme moi, sera immortelle : ma parole, qui soutient le monde qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Eglise : *Ecce ego vobiscum sum.* Si depuis ce temps, chrétiens, l'Eglise a cessé un seul moment; si elle a un seul moment ressenti la mort dont Jésus-Christ l'a tirée, et que cette Eglise de Jésus-Christ unie à Pierre n'ait pas conservé avec l'unité et l'autorité une fermeté invincible, doutez des promesses de la vie future. Mais vous voyez au contraire que cette Eglise, née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouie, premièrement en Jésus-Christ qui étoit son chef, et ensuite dans tous ses membres, environnée d'ennemis, pleine de faux frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans ses commencemens, attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au-dedans par les hérésies dans son progrès, dans la suite presque abandonnée par le déplorable relâchement de sa discipline; avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable.

Et pour venir au particulier de l'institution de Jésus-Christ; car il est beau de considérer dans des promesses circonstanciées un accomplissement précis: vous voyez que la doctrine de l'Evangile subsiste

toujours dans les successeurs des apôtres; que Pierre, toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples, et de « confirmer ses frères » (*Luc.* XXII. 32.), et, comme disent les six cent trente évêques au grand concile de Chalcédoine, « qu'il est toujours » vivant dans son propre siége » (*S. Leo. Serm.* II. c. III.); que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu, ont senti leurs têtes superbes frappées par des anathêmes dont elles n'ont pu soutenir la force; qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et viennent tout-à-la-fois tomber aux pieds de l'Eglise, et de Pierre qui les foudroie par ses successeurs; que cependant cette Eglise ne se diminue jamais d'un côté, qu'elle ne s'étende de l'autre, conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Eglise d'Ephèse : *Movebo candelabrum de loco suo* (Apoc. II. 5.) : « Je » remuerai de sa place votre chandelier », je vous ôterai la lumière de la foi : prenez garde, je ne l'éteindrai pas, je la remuerai et la changerai de place; afin que l'Eglise regagne tout ce qu'elle perd, une vertu invisible réparant ses pertes; et, plutôt que de la laisser sans enfans, Dieu faisant, selon la parole de Jésus-Christ, « des pierres mêmes, et des » peuples les plus infidèles, naître les enfans d'A- » braham » (*Matth.* III. 9.) : en sorte que dans sa vieillesse, si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle, et lorsqu'on la croit stérile, elle soit aussi féconde que jamais, et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses humaines.

Lisez l'histoire des siècles passés, et considérez l'état du nôtre; vous verrez que, par la vertu qui anime le corps de l'Eglise, lorsque l'Orient s'en est séparé, le Nord converti a rempli sa place; que le Nord, en un autre temps, soulevé par les sédi-

tieuses prédications de Luther, a vu sa foi non pas tant éteinte, que transportée à d'autres climats, et passée, pour ainsi parler, à de nouveaux mondes; et qu'enfin dans les pays même où l'hérésie règne, pour marque des ténèbres auxquels elle est condamnée, elle tombe dans un désordre visible, par un mélange confus de toutes sortes d'erreurs dont elle ne peut arrêter le cours; parce qu'à force de vouloir combattre l'autorité de l'Eglise, qu'il a fallu, pour la contredire, appeler humaine, les hérésiarques n'ont pu s'en laisser aucune ni réelle ni apparente : ce qui fait que la plus superbe hérésie, la plus fière et la plus menaçante qui fut jamais, est devenue elle-même cette Babylone qu'elle se vantoit de quitter. Et pour lui donner le dernier coup, Dieu suscite un autre Cyrus, un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses armes; mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus étoit infidèle, le prince que Dieu nous suscite tient à gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis de tous les enfans de l'Eglise, comme il est, sans contestation, le premier autant en mérite, qu'en dignité; Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone, et réparer les ruines de Jérusalem : de sorte que l'Eglise, toujours victorieuse, quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par leur secours que Dieu lui procure, triomphe de ses ennemis pour leur salut, et pour le bien universel du monde, où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure, et la droite règle des mœurs également éloignée de toutes les extrémités.

« O Eglise, les forces me manquent à raconter » vos louanges » : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Ps. LXXXVI. 3.). « O vraiment, Eglise de Dieu,

» sainte cité de l'Eternel, et la mère de ses enfans, » vraiment on a dit de vous des choses bien glo- » rieuses »; et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel : déjà par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes Frères, remarquez-vous que cette promesse d'immortalité, qui soutient l'Eglise, s'adresse aux apôtres et aux successeurs des apôtres? Allez, enseignez, baptisez; et moi, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : avec vous à qui la chaire a été donnée; avec vous à qui sont commis les saints sacremens; avec vous qui devez éclairer les autres. C'est par les apôtres et leurs successeurs que l'Eglise doit être immortelle. Si donc les successeurs des apôtres ne sont fidèles à leur ministère, combien d'ames périront! O merveilleuse importance de ces charges redoutables! ô péril de ceux qui les exercent! ô péril de ceux qui les demandent, et péril encore plus grand de ceux qui les donnent! Mais comme ceux qui les exercent, chargés d'instruire les autres, n'ont besoin que de leurs propres lumières; et que ce grand prince, qui les donne, entre dans les besoins de l'Eglise avec une circonspection si religieuse, que nous sommes assurés d'un bon choix, pourvu que chacun s'applique à lui former en lui-même ou dans sa famille de dignes sujets; c'est à vous que j'ai à parler, à vous, Messieurs, à vous qui demandez tous les jours, ou pour vous, ou pour les autres, ces redoutables dignités.

Ah! Messieurs, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu, par l'attachement inviolable que vous devez à l'Eglise, à qui vous voulez donner des pasteurs selon votre cœur, plutôt que selon le cœur de Dieu; et, si tout cela ne vous touche pas, par le

soin que vous devez à votre salut : ah ! ne jetez pas vos amis, vos proches, vos propres enfans, vous-mêmes, qui présumez tout de votre capacité, sans qu'elle ait jamais été éprouvée; ah ! pour Dieu, ne vous jetez pas volontairement dans un péril manifeste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente les dignités de l'Eglise, comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un foible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Eglise, avant que de gouverner l'Eglise : car voici la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du Saint-Esprit : « Qu'ils soient éprouvés, et puisqu'ils servent » (*I. Tim.* III. 10.) ; et encore : « C'est en servant bien » dans les places inférieures, qu'on peut s'élever à » un plus haut rang » (*Ibid.* 13.) : et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses apôtres sous sa discipline : instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère. Il revient des enfers et sort du tombeau, pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions; et encore après tant de soins, de peur de les exposer trop tôt, il les envoie se cacher dans Jérusalem : « Renfermez-vous, » dit-il (*Luc.* XXIV. 49.) ; ne sortez pas jusqu'à ce » que vous soyez revêtus de la vertu d'en-haut ». Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, Messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leurs places. Si l'ordre ecclésiastique est une milice, comme disent tous les saints

Pères et tous les conciles, après saint Paul (*I. Tim.* I. 8.), espère-t-on commander ; mais le peut-on sans hasarder tout, lorsqu'on a jamais obéi, jamais servi sous les autres? Et quel ordre, quelle discipline y aura-t-il dans la guerre, si on peut seulement prétendre de s'élever autrement que par les degrés ? Ou bien est-ce que la milice ecclésiastique, où il faut combattre tous les vices, toutes les passions, toutes les foiblesses humaines, toutes les mauvaises coutumes, toutes les maximes du monde, tous les artifices des hérétiques, toutes les entreprises des impies, en un mot tous les démons et tout l'enfer, ne demande pas autant de sagesse, autant d'art, autant d'expérience, et enfin autant de courage, quoique d'une autre manière, que la milice du monde? Quel spectacle, lorsque ceux qui devoient combattre à la tête, ne savent par où commencer; qu'un conducteur secret remue avec peine sa foible machine; et que celui qui devoit payer de sa personne paie à peine de mine et de contenance ! O malheur ! ô désolation ! ô ravage inévitable de tout le troupeau ! Car ignorez-vous cette juste mais redoutable sentence que Jésus-Christ prononce de sa propre bouche : « Si un aveugle »conduit un autre aveugle, tous deux tomberont »dans le précipice»? (*Matth.* XV. 14.) Toux deux, tous deux tomberont; « et non-seulement, dit saint »Augustin (*Serm.* XLVI. *n.* 21. *tom.* V. *col.* 236.), »l'aveugle qui mène, mais encore l'aveugle qui suit». Ils tomberont l'un sur l'autre; mais certes l'aveugle qui mène tombe d'autant plus dangereusement, qu'il entraîne les autres dans sa chute, et que Dieu redemandera de sa main le sang de son frère qu'il a perdu. Et pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Eglise, par l'hérésie de ces derniers siècles. Re-

cherchez les causes de tous ces malheurs : il s'élèvera autour de vous du creux des enfers, comme un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme : c'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourment où nous sommes : leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser : leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement, il est vrai; car il falloit respecter Jésus-Christ en eux, et les promesses faites à l'Eglise; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits : ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi; et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étoient les dépositaires.

O sainte Eglise gallicane, pleine de science, pleine de vertus, pleine de force; jamais, jamais, je l'espère, tu n'éprouveras un tel malheur : la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde; toujours une des plus vives et des plus illustres parties de cette Eglise éternellement vivante, que Jésus-Christ ressuscité a répandue par toute la terre.

Mais nous, mes Frères, voulons-nous mourir; et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un chef immortel, et d'un corps, d'une Eglise qui ne doit jamais avoir de fin? c'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Etrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes, qui, pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacremens de l'Eglise, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre ne leur font

pas tout le mal qu'ils leur pourroient faire ; et s'imaginent être chrétiens, parce qu'aussi souvent confessés qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent, dans une vie toute corrompue, une apparence de vie chrétienne. Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseignée. « Jésus-» Christ ressuscité ne meurt plus » (*Rom.* VI, 9.) ; et de là que conclut saint Paul ? « Ainsi vous devez » penser que vous êtes morts au péché, pour vivre » à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur » (*Ibid.* 11.) : et encore avec plus de force : « Si, dit-il, nous » sommes morts au péché, comment pourrons-nous » y vivre dorénavant » ? (*Ibid.* 2.) *Quomodo ?* Comment ? comment le pourrons-nous ? Parole d'étonnement, qui fait voir l'apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute. Déplorable dépravation des chrétiens ! Nous nous étonnons maintenant, quand ceux qui fréquentent les sacremens gardent les résolutions qu'ils y ont prises ; et saint Paul s'étonneit alors comment ceux qui les recevoient, et qui étoient morts au péché, pouvoient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi ; si, de bonne foi, nous avons renoncé à ces abominables impuretés ; à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui goûtant en lui-même une vengeance cachée, triomphe secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu ; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée ; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente ; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment, et tantôt précipitée dans l'abîme : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, com-

ment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur ?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par-là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : « Mon Père et moi, nous viendrons à eux, » dit le Fils de Dieu, et nous ferons en eux notre » demeure » (*Joan.* XIV. 23.); et encore : « Le » Saint-Esprit demeurera en vous, et il y sera » (*Ibid.* 17.); et encore : « Qui mange ma chair » et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui » (*Joan.* VI. 57.); une demeure réciproque. En un mot l'esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature : il ne veut pas être en passant dans les ames, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire : ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne se soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit : « Vous avez le nom de vivant, et vous êtes » mort » (*Apoc.* III. 1.). Ne dites pas que ce n'est que fragilité; car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Evangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain : en vain Dieu emploie à nous convertir, comme dit saint Paul, « la même vertu par laquelle il a » ressuscité Jésus-Christ », une vertu divine et surnaturelle : *In quo et resurrexistis per fidem operationis Dei, qui suscitavit illum à mortuis* (Coloss. II. 12.). Et croire qu'on prenne toujours dans les sacremens une vertu miraculeuse et toute-puissante, en demeurant toujours également foible; de sorte qu'on

puisse toujours mourir au péché, et toujours y vivre; c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grâce recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. Il faut détester tous les excès : celui-ci est rejeté par toute l'Eglise, et condamné manifestement dans toutes les Ecritures, qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde, ni à la vertu des saints sacremens. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût; mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit, c'est du poison. Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité, et qu'au lieu d'en être confus, il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord; et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Evangile (*Luc.* III. 8.), c'est-à-dire, « une conversion solide et durable »; *Pœnitentiam stabilem*, comme l'appelle saint Paul (*II. Cor.* VII. 10.); que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion qu'un jeu sacrilége, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint; *Ludere de dominicâ communione* (Concil. Eliberit. can. XLVII. Lab. tom. I. col. 975.); que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi; ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous, malgré les sacremens tant de fois reçus; c'est un pro-

dige inoui dans l'Evangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager; mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacremens une source inépuisable pour laver nos crimes; plus aveugles que les philosophes, qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyons être chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle; aujourd'hui dans les eaux de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial, et dans toute la corruption passée : peut-on déshonorer davantage le christianisme? et n'est-ce pas faire de Jésus-Christ même, chose abominable, un défenseur des mauvaises habitudes?

Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a parlé des rechutes, lui qui trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux, s'étonne de le voir encore sur la terre, et prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu (*Luc.* XIII. 6. *et seq.*). Quel effet attendez-vous de vos confessions stériles? Ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes; et qu'ennemis, non pas du péché, mais du reproche de vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire? de sorte que le fruit de vos pénitences, c'est d'étouffer le remords, et de vous faire trouver la tranquillité dans le crime.

Ah! il est vrai, vous me convainquez : dans la foiblesse où je suis, je me garderai bien d'approcher des saints sacremens. J'avois prévu cette malheureuse

conséquence. Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul, « où les hommes ne peuvent plus » soutenir la saine doctrine» (*II. Tim.* IV. 3). Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir ; au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser, jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent en fureur : faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacremens ; il n'y a plus de sacremens pour eux. Combien en effet en connoissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien, que ce faux respect pour les sacremens, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner. Le beau reste de christianisme ! comme si on pouvoit faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes, que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu, et les laisser inutiles.

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée, que « les » morts qui seroient gissans dans les tombeaux en» tendroient la voix du Fils de l'homme, et sorti» roient des ombres de la mort » (*Joan.* V. 25. 28.). O vous, plus morts que les morts ; morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens, « sque» lettes décharnés, os desséchés », où il n'y a plus de suc, ni aucun reste de l'ancienne forme ; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « Ecoutez la voix du Fils de l'homme » : *Ossa arida, audite verbum Domini* (Ezech. XXXVII. 4.). Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacremens « la » même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-» Christ » : *Secundum operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum*

à mortuis? (Coloss. II. 12.) par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts. Pourquoi donc voulez-vous périr?

Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous les remèdes. Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi? avez-vous prié? après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre foiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? Mais cette vie est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. Songez, songez non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse : ce n'est pas ce qu'il nous faut faire pour notre salut qui doit nous sembler difficile; mais ce qui nous arrivera, si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort; vous consultez trop long-temps. Ecoutez le conseil de saint Augustin; il a été dans la peine où je vous vois, et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire. *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris* (In. Ps. CXXXVI. n. 21. tom. IV. col. 1525.) : « Cessez, dit ce pécheur si parfaitement converti, » cessez de discourir avec vos passions et avec vos » foiblesses » : vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse, et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres, et s'encouragent mutuellement à mal faire, toujours

plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs destitués de la vraie nature du bien, et toujours suivis du dégoût, ont besoin pour se soutenir, du tumulte qui offusque la réflexion. Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort : demain, c'est trop tard; sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez, et où peut-être vous vous déplaisez depuis si long-temps. On n'aura pas demain un autre Evangile, ni un autre enfer, un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher : l'Eglise a fait ses derniers efforts dans cette fête, et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse, où vous mettez votre confiance, ne fera que vous affoiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde; mais qui n'opèrera pas votre conversion. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent comme à un Antiochus : vous serez alarmés, et non convertis : votre ame sera jetée dans un trouble irrémédiable; et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

« Ah ! mes Frères, j'espère de vous de meilleures » choses, encore que je parle ainsi » : *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniora saluti, tametsi ita loquimur* (Hebr. VI. 9.). Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bien-aimé; autrefois enfans de colère, et maintenant enfans d'adoption et de dilection éternelle : vous, pour qui toutes les chaires retentissent d'avertissemens salutaires, pour qui cou-

lent toutes les grâces dans les sacremens, pour qui toute l'Eglise est en travail, et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ; mais pour qui Jésus-Christ est mort, pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies : pourquoi voulez-vous mourir? Vivez, vivez plutôt, mes chers Frères; c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie. Et nous, indignes interprètes de ses volontés, et ministres tels quels de sa parole, nous secondons le dessein de sa miséricorde, et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères, « nous vous conjurons pour Jésus-Christ, avec » l'apôtre, réconciliez-vous à Dieu » : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo* (II. Cor. v. 20.); et encore avec le prophète : « Convertissez-vous, et » vivez » (*Ezech.* XVIII. 32.); mais afin de vivre pour ne mourir plus, vivez dans les précautions nécessaires à la foiblesse. « Souvenez-vous, dit Jésus-» Christ, de la femme de Lot » (*Luc.* XVII. 32.), et de la suite funeste d'un regard fugitif, et du monument éternel, que Dieu nous y donne, des châtimens qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand mal des Israélites sous Achab, et celui qui les fit périr sans ressource; c'est que, parmi les dieux étrangers dont ils encensoient les autels, « ils furent, dit l'Ecriture, si abominables, » qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens que » Dieu avoit mis en fuite devant eux » (*III. Reg.* XXI. 26.). Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servoient, furent révérés des Israélites, et devinrent l'objet de leur culte : ce fut le comble de leurs maux, et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure : que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels; que la pensée de la mort

efface tout l'éclat qui vous éblouit; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux que vous assurer une victoire? et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'un triomphe entier, que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage; et malgré leur secret dépit, ont perdu, avec l'espérance de se relever, jusqu'à l'envie de combattre? Jamais le monde ne sera tout-à-fait vaincu par les chrétiens, jusqu'à ce qu'il soit atterré de cette sorte, et qu'à force de le vaincre, nous l'ayons réduit à désespérer pour jamais de rétablir dans nos cœurs son empire renversé. Mais Sire, Votre Majesté, après la victoire si pleine et si assurée, a donné la paix à ses ennemis domptés; et cette paix tant vantée, mais qui ne l'est pas encore assez, fait le comble de votre gloire. Dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir, il n'y a ni paix, ni trève; puisque si le monde cesse quelquefois de nous attaquer par le dehors, nous-mêmes, nous ne cessons, par de continuels combats, de mettre notre salut en péril : de sorte que l'ennemi est toujours aux portes, et que le moindre relâchement, le moindre retour, enfin le moindre regard vers la conduite passée, peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires, et rendre nos engagemens plus dangereux que jamais : il faut donc s'armer de nouveau après le triomphe. Prenez, Sire, ces armes salutaires dont parle saint Paul (*Ephes.* VI. II. *et suiv.*), la foi, la prière, le zèle, l'humilité, la ferveur : c'est par-là qu'on peut assurer sa victoire parmi les infirmités et dans les tentations de cette vie. Arbitre de l'univers, et supérieur même à la for-

tune, si la fortune étoit quelque chose, c'est ici la seule occasion où vous pouvez craindre sans honte, et il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter : vous-même, Sire, vous-même, vos victoires, votre propre gloire, cette puissance sans bornes si nécessaire à conduire un Etat, si dangereuse à se conduire soi-même; voilà le seul ennemi dont vous ayez à vous défier. Qui peut tout, ne peut pas assez : qui peut tout, ordinairement tourne sa puissance contre lui-même; et quand le monde nous accorde tout, il n'est que trop malaisé de se refuser quelque chose : mais aussi c'est la grande gloire, et la parfaite vertu, de savoir, comme vous, se donner des bornes, et demeurer dans la règle, quand la règle même semble nous céder.

Pour vivre dans cette règle qui soumet à Dieu toute créature, il faut, Sire, quelquefois descendre du trône. L'exemple de Jésus-Christ nous fait assez voir que « celui qui descend, c'est celui qui monte. » Celui qui est descendu, dit saint Paul (*Ephes.* IV. » 9. 10.), jusqu'aux profondeurs de la terre, c'est » celui qui est monté au plus haut des cieux ». Il faut donc descendre avec lui, quelque grand qu'on soit; descendre pour s'humilier, descendre pour se soumettre, descendre pour compatir, pour écouter de plus près la voix de la misère qui perce le cœur, et lui apporter un soulagement digne d'une si grande puissance. Voilà comme Jésus-Christ est descendu : qui descend ainsi remonte bientôt. C'est, Sire, l'élévation que je vous souhaite. Ainsi votre grandeur sera éternelle; votre Etat ne manquera jamais : nous vous verrons toujours roi, toujours couronné, toujours vainqueur et en ce monde et en l'autre, par la grâce et la bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Nécessité des souffrances. Opposition que nous avons à la croix : en quoi consiste cette croix. Moyens qui doivent nous soutenir dans nos afflictions. Combien la patience et la soumission dans nos maux nous sont salutaires.



O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetæ! nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?

O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit! ne falloit-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? (Luc. xxiv. 25. 26.)

Cette vérité combien inculquée par l'Eglise dans ce saint temps. Cet évangile se lira demain : mardi, l'évangile selon saint Luc, où il est dit à la fin : *Quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati* (Luc. xxiv. 46.) : « C'est ainsi qu'il est écrit, » et c'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît » ; et le mercredi, dans l'Epître : *Deus autem, quæ prænuntiavit per os omnium prophetarum, pati*

Christum suum, sic implevit (Act. III. 18.). « Mais » Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avoit prédit » par la bouche de tous ses prophètes, que le Christ » souffriroit la mort ». Quoi donc, encore la passion! Oui, la passion; mais comme chemin à la gloire. Trois vérités : 1.° passer par la croix; 2.° en quoi consiste cette croix; 3.° les moyens.

La nécessité de passer par la croix. Jésus-Christ [dit] : *Si quis vult post me venire,... tollat crucem suam :* « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il » porte sa croix » : *ad omnes;* « Il parloit à tous » : *quotidie* (Luc. IX. 23.); « Qu'il la porte tous les » jours ». Et saint Paul, [parcourant les différentes villes où il avoit prêché l'Évangile, confirmoit les fidèles dans la foi en leur montrant que « c'est par » beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons » entrer dans le royaume de Dieu »] : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (Act. XIV. 21.). L'exemple de Jésus-Christ qui vouloit par-là, 1.° expier le péché; 2.° montrer son amour : nous de même.

Combien important, combien difficile d'entendre cette vérité. Les apôtres [ne pouvoient] point entendre les souffrances de Jésus-Christ : il leur déclare qu'« il faut que le Fils de l'homme souffre » beaucoup, qu'il soit rejeté des sénateurs, des prin- » ces, des prêtres et des scribes, et mis à mort ». (*Luc.* IX. 22.) Voyez-en la suite : « Il disoit aussi à tout le » monde : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il » se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les » jours, et qu'il me suive » : *Dicebat autem ad omnes: Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me* (Luc. IX. 23.). Pierre se fait appeler Satan [parce qu'il ose le reprendre, en lui disant : « Ah! Seigneur, » cela ne vous arrivera point »] : *Absit, absit à te,*

Domine, non erit tibi hoc (Matth. XVI. 22. 23.). Oui, son royaume : « Ordonnez, lui dit la mère des » enfans de Zébedée, que mes deux fils que voici » soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, » et l'autre à votre gauche » : *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dextram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo* (Matth. XX. 21.). Mais lui [leur répond] : « Pouvez-vous boire le calice que je » dois boire ? » *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* (Ibid. 22.) Ouvrons donc les yeux à cette grande vérité : « Si l'on traite de la sorte le » bois verd, comment le bois sec sera t-il traité ? » *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (Luc. XXIII. 31.)

Mais que devons-nous souffrir ! Je pourrois vous dire, maladies, disgrâces, pauvreté, perte de biens, etc. ; mais autre chose. *Abneget semetipsum* (Luc. IX. 23.). Croix inévitable, renoncer à soi-même ; combattre ses mauvais désirs, son avarice, sa mollesse, sa paresse, sa lenteur, son inquiétude, son ambition, ses attachemens, ses commerces ; en un mot ses sens, ses plaisirs, son goût qui mène à d'autres goûts ; ses inimitiés, son indocilité, son arrogance ; ses vengeances, son immodestie et cet amour des parures, sa vanité. Combat continuel : s'arracher [à soi-même et à tous les objets de ses passions par un effort] sanglant, [en se faisant à soi-même une dure] violence ; parce que « le royaume » des cieux se prend par violence, et que ce ne sont » que les violens qui l'emportent » : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (Matth. XI. 12.) : [supporter patiemment] les injures, [consentir à beaucoup souffrir avec Jésus-Christ, et à se voir rejeté comme lui s'il le faut par le monde entier :] *Multa pati et reprobari à generatione hâc* (Luc. XVII. 25.) : [réprimer] dans les maladies ces mur-

mures [qui nous rendent coupables] d'ingratitude envers ceux qui nous soulagent; on se prend à eux de son mal.

Les moyens : l'exemple de Jésus-Christ; [consentir] avec lui, « au lieu de la vie tranquille et » heureuse dont on pourroit jouir, à souffrir la croix, » en méprisant la honte et l'ignominie » : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ* (Heb. XII. 2.) : [se consoler et se soutenir dans cette espérance que] « Dieu essuiera toutes les larmes des » yeux de ceux qui auront ainsi souffert » : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum* (Apoc. VII. 17.). « Lorsqu'une femme enfante, elle est dans » la douleur, parce que son heure est venue : mais » après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient » plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir » mis un homme au monde » : *Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cùm autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum* (Joan. XVI. 21.).

Deux tableaux : le juste souffrant, le méchant souffrant. Le juste souffrant; Job, Jérémie, Daniel, saint Etienne. Le méchant souffrant; ceux qui, dans l'Apocalypse, au lieu de faire pénitence, blasphêment le nom de Dieu qui les frappe. Pourquoi [s'irrite-t-on] contre Dieu ? On sent que tout vient de Dieu; on s'emporte contre lui. Il y a une espèce de religion dans le blasphême; on reconnoît que c'est Dieu [qui est auteur du châtiment dont on se plaint. Mais en se révoltant contre] sa justice, en soulagent-ils leurs maux? Au contraire; « ils se mordent » la langue dans l'excès de leur douleur »; *Commanducaverunt linguas suas præ dolore* (Apoc. XVI. 10. 11.) : leur rage, leur dépit augmentent leurs maux, les aigrissent, commencent leur enfer. Et

les autres, ils louent, ils bénissent, ils pardonnent. Les méchans s'emportent contre ceux qui les soulagent. Saint Etienne [prie] pour ceux qui le font mourir. Ce malade impatient, pourquoi s'en prend-il à sa femme et à ses enfans ? On ne veut pas avoir besoin, on ne veut pas dépendre : [tout cela vient d'un] fond d'orgueil. En toutes manières ceux qui souffrent mal [mettent] un venin dans leur plaie : mais au contraire l'humilité, la patience, quel baume ! quel merveilleux adoucissement ! Quoi de plus doux que ce que dit Job ? « Mes amis se répandent en paroles contre moi ; mais mes yeux fondent en larmes devant mon Dieu » : *Verbosi amici mei ; ad Deum stillat oculus meus* (Job. XVI. 21.). Oui je verse des larmes, mais c'est devant vous, c'est pour vous ; [ce sont des larmes] de confiance, de tendresse ; c'est vous que je veux fléchir, de qui je veux m'attirer la compassion : que me fait la pitié des hommes ? Et cependant on veut être plaint : trop de foiblesse, amour-propre. « Mais, ô mon Dieu ! ma miséricorde ! » (Ps. LVIII. 18.) « Vous, Seigneur, ayez compassion de moi, et ressuscitez-moi » : *Tu autem, Domine, miserere meî, et ressuscita me* (Ps. XL. 11.).

Si vous vous adressez à lui, voici sa promesse : *Ego scio cogitationes quas cogito super vos :* « Je sais les pensées que j'ai sur vous » ; vous ne les savez pas, mais je les sais. *Cogitationes pacis et non afflictionis, ut dem vobis finem* (Jerem. XXIX. 11.) : « Ce sont des pensées de paix et non d'affliction, pour vous accorder la fin de ces maux » ; et si ce n'est pas sitôt ; *et patientiam*, « la patience » : ce qui vaut mieux que la fin des maux ; parce que « l'affliction produit la patience ; la patience, l'épreuve ; l'épreuve, l'espérance, laquelle ne nous trompe pas » (*Rom.* V. 3. 4. 5.) : parce que « celui qui es-

»père en Dieu, ne sera jamais confondu» (*Eccli.* II. 11.); mais éternellement rendu heureux avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ A MEAUX,

LE JOUR DE PAQUE.

Joie du chrétien : les grâces reçues, les grâces promises; deux sujets de joie qu'il trouve en Jésus-Christ ressuscité. Eloignement qu'il doit avoir de la joie des sens pour participer aux joies célestes.



Gaudete in Domino semper : iterùm dico, gaudete.

Réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur : je le dis encore une fois, réjouissez-vous (Philip. IV. 4.).

QUEL nouveau commandement! peut-on commander de se réjouir? La joie veut naître de source, ni commandée, ni forcée : quand on possède le bien qu'on désire, [elle coule] d'elle-même avec abondance : quand il manque, on a beau dire, Réjouissez-vous; eût-on itéré mille fois ce commandement, la joie ne vient pas. Et toutefois c'est un précepte de l'apôtre : [il le répète] trois fois dans cette épître : « Au reste, mes Frères, réjouissez-vous en notre

» Seigneur » (*Philip.* III. 1.); ici : « Réjouissez-vous » toujours » (*Ibid.* IV. 4.); et encore : « Réjouissez-» vous »; aux Thessaloniciens : « Réjouissez-vous » toujours » (*I. Thess.* V. 16.). Et de peur que vous ne croyiez que ce soit un précepte apostolique, notre Seigneur [a dit avant l'apôtre] : *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (Matth. V. 12.) : « Réjouissez-vous, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense » vous est réservée dans les cieux » : et il le répète souvent; et c'est le commandement de Jésus-Christ ressuscité. Tout est en joie dans l'Eglise. Je vous ai prêché la componction, qui est le sentiment qu'inspire Jésus-Christ crucifié; aujourd'hui [je vous prêcherai] la joie que Jésus-Christ ressuscité [doit produire dans nos cœurs.] Il ne faut pas toujours reprendre les vices, enseigner la perfection et les vertus : [il est bon de proposer quelquefois une] « matière haute qui passe les sens » : *Quæ exsuperat omnem sensum* (Philip. IV. 7.). [C'est pourquoi je veux tâcher de vous donner] un peu de ce goût céleste, par la grâce du Saint-Esprit et l'intercession de la sainte Vierge.

Celui qui nous commande de nous réjouir, nous commande d'aimer; mais celui qui nous commande de nous réjouir toujours, nous commande d'aimer un objet toujours heureux, et d'aimer un objet toujours présent. [Et rien de plus raisonnable] : car, hélas ! peut-on être en joie, [si on ne possède un objet toujours heureux pour nous procurer une solide félicité, toujours présent pour s'unir à nous ?] Cet objet, c'est Jésus-Christ ressuscité : toujours heureux, il ne meurt plus; toujours présent, il demeure en nous par la foi. Mais celui qui commande deux fois de se réjouir, semble avoir vu en Jésus-Christ deux sujets de joie pour ceux qui l'aiment ;

les grâces déjà reçues par Jésus-Christ ressuscité; les grâces assurées et promises par sa résurrection: les grâces de la vie présente, et celles qu'on espère dans la vie future; deux points.

PREMIER POINT.

La joie, dans son origine, devoit être avec la sainteté. Dieu est une nature bienheureuse; mais il est bienheureux, parce qu'il est saint : là donc est la source de la joie; ou plutôt n'appelons pas joie. Joie, transport, ravissement vient de dehors; à Dieu point: disons qu'il est bienheureux ; mais afin que nous le fussions, il nous a envoyé la joie comme l'acte le plus parfait d'un amour heureux et jouissant. Dans les anges, [joie toute spirituelle :] ils ne sont pas demeurés dans la vérité; la joie les a quittés. Dans le paradis terrestre, objets agréables ; la joie avec l'innocence. Pourquoi donc nous demeure-t-il des joies sensibles? Recourez à l'origine : elles étoient avec l'innocence : Dieu nous les laisse pourtant, afin que nous entendions que ce ne sont pas les meilleures : comme peine ; car il est juste, ô Seigneur, que toute ame déréglée soit punie par son propre dérèglement : [celle] qui se réjouit hors de vous, [est] punie, déçue, tourmentée par sa propre joie; quand elle s'engage dans le péché, déception; quand elle échappe, tourment par le souvenir.

Jésus-Christ ressuscité ramène les vraies joies; mais il les joint avec l'innocence, avec la rémission des péchés : *Resurrexit propter justificationem nostram* (Rom. IV. 25.) : « Il est ressuscité pour notre » justification ». *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra; adhùc enim estis in peccatis vestris* (I. Cor. XV. 17.) : « Que si Jésus-Christ n'est » point ressuscité, votre foi est donc vaine; vous êtes » encore engagés dans vos péchés ». S'il n'est pas

ressuscité, Dieu n'a pas agréé son sacrifice, il l'a laissé dans le tombeau mort comme les autres; mort comme les autres pécheurs, et non pas comme Sauveur, et non pas comme « libre entre les morts » (*Ps.* LXXXVII. 4.). Goûtons donc la joie de la rémission des péchés. *Benedic, anima mea, Domino* (Ps. CII. 1.) : « Mon ame, bénis le Seigneur ». Le passage d'Isaïe : *Memento horum, Jacob et Israël, quoniam servus meus es tu : formavi te; servus meus es tu, Israël, ne obliviscaris meî* (Is. XLIV. 21.) : « Souvenez-vous de ceci, Jacob, et vous, » Israël, qui êtes mon serviteur : je vous ai créé ; » Israël, vous êtes mon serviteur, ne m'oubliez » point ». *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te* (Ibid. 22.) : « J'ai effacé vos iniquités » comme une nuée qui passe, et vos péchés comme » un nuage : revenez à moi, parce que je vous ai » racheté ». *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus : jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus; quoniam redemit Dominus Jacob, et Israël gloriabitur* (Ibid. 23.) : « Cieux, faites éclater vos cantiques, parce que le Seigneur a fait mi» séricorde : soyez dans un tressaillement de joie, » profondeurs de la terre; montagnes, faites retentir » des sons d'allégresse; forêts avec tous vos arbres, » faites entendre des accords harmonieux; parce que » le Seigneur a racheté Jacob, et qu'il fera éclater » sa gloire dans Israël ». *Ipse castigavit nos, propter iniquitates nostras; et ipse salvabit nos propter misericordiam suam* (Tob. XIII. 5.) : « C'est lui qui » nous a châtiés, à cause de nos iniquités ; et c'est » lui qui nous sauvera, pour signaler sa miséricorde ». Comme un criminel qui n'attend dans un cachot [que la mort], toutes les fois qu'il entend remuer la

porte terrible et gémir les gonds redoublés, croit sa dernière heure [arrivée]; on lui annonce sa grâce, [il éclate en transports de joie et de reconnoissance] : *Jubilate, montes, laudationem.* Et vous qui [n'êtes] pas encore [justifiés], venez entendre : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm* (Luc. VII. 47.) : « Beaucoup de péchés lui sont re» mis, parce qu'elle a beaucoup aimé ». Epanchez vos pleurs, vos parfums, etc.

SECOND POINT.

Mais de-là une autre joie; le royaume futur : Jésus-Christ ressuscité nous l'assure; [il est un] gage de notre résurrection : *Et nos resurgemus.*

La cérémonie de ce matin (*) : le sacré pontife baise l'Evangile; aux deux côtés, [il adresse ces paroles]; *Resurrexit Dominus;* « Le Seigneur est » ressuscité » : lui, [reçoit ses paroles] de l'Evangile; eux, des apôtres : *Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis* (I. Cor. XI. 23.) : « Car c'est du Sei» gneur que j'ai appris ce que je vous ai aussi ensei» gné ». La parole passe de bouche en bouche; *Resurrexit Dominus;* c'est la prédication par-là venue jusqu'à nous, et qui ira jusqu'à la fin des siècles. Mais qu'ajoute-t-on? *Credo;* « Je le crois » : et celui qui dit : « Je le crois », dit à l'autre; *Resurrexit Dominus;* par ces deux mots, par celui de la prédication et celui de la foi, [la vérité est parvenue

(*) Dans l'eglise de Meaux, l'evêque, après les Matines du jour de Pâques, ou le célébrant en son absence, s'avance avec les chanoines vers l'autel : après l'avoir baisé, il salue premièrement le chantre, et ensuite le sous-chantre, en leur disant : *Surrexit Dominus;* chacun des deux lui répond : *Credo;* et aussitôt ils saluent de la même manière ceux qui les suivent immédiatement, qui leur répondent aussi : *Credo;* et ainsi successivement l'un à l'autre ils s'adressent les mêmes paroles, et se font la même réponse (*Edit. de Déforis.*).

jusqu'à nous.] Mais que veut dire ce *Credo?* Si Jésus-Christ est ressuscité; *et nos resurgemus*; nous ressusciterons aussi. Jésus-Christ est ressuscité, mais tout entier : de-là la joie. Car que craindre? Quoi, pauvre, [ta misère t'effraie : et on te destine] un royaume! *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (Luc. XII. 32.) : « Il a plu à votre Père de vous » donner son royaume ». Ne vous réjouissez donc pas de ce que [vous êtes ici-bas riches, puissans, heureux]; mais de ce que Jésus-Christ est ressuscité, et nous tous en lui, pour aller régner avec lui.

Mais pour goûter cette joie céleste, fuyez ces joies qui nous sont laissées pour notre supplice. *Gaudio dixi : Quid frustrà deciperis?* (Eccles. II. 2.) « J'ai dit à la joie : Pourquoi trompes-tu si vaine» ment? » Cette joie qui commence à naître [te captive]; tu n'es plus maîtresse de tes désirs, tu ne possèdes plus ta volonté; crains cette joie. Je te vois verser un torrent de pleurs; tu n'oses lever la tête : ah! si tu avois connu la séduction de la joie! *Quid frustrà deciperis?* Et toi, qui as tendu à ton ennemi d'imperceptibles lacets, [des] pièges invisibles, tu as dit : Qui nous verra? Il est tombé à tes pieds; [vain] triomphe du cœur : *Frustrà deciperis.* Tu effleures la peau [à ton ennemi; tu te plonges] à toi le poignard dans le sein. Défiez-vous donc de la joie qui vient des sens; car il en est comme de ces villes qu'on prend dans une fête. On feint une paix; joie partout : tout d'un coup le feu, l'épée, le carnage; on commence à dire : Malheureuse joie! il n'est plus temps; il faut périr. Il falloit avoir connu auparavant que le ris est une erreur, et dire à la joie : Tu t'es vainement trompée. Quand donc une joie soudaine et trop vive [s'empare du cœur], la vapeur monte à la tête, on s'enivre; c'est l'ennemi qui veut te perdre.

La vie humaine semblable à un chemin; dans l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrois retourner sur mes pas ; marche , marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses , mille peines [nous fatiguent et nous inquiètent dans la route] : encore si je pouvois éviter ce précipice affreux. Non, non ; il faut marcher, il faut courir : [telle est la] rapidité des années. On se console pourtant ; parce que de temps en temps [on rencontre des] objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudroit arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit passé ; fracas effroyable , inévitable ruine. On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux ; déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes , les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort [se présente] ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens , la tête tourne , les yeux [s'égarent]; il faut marcher. [On voudroit retourner] en arrière; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui , tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin , c'est la vie ; que ce gouffre , c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés , et se finit elle-même. Non, non ; dans ces gouffres , des feux dévorans , grincemens de dents, un pleur éternel, un feu qui

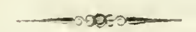
ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens; plus court aux uns qu'aux autres. On ne voit pas la fin : quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidèle [demeure ferme] : Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, [le soutient]; il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abime, une main invisible le transportera; ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. Quiconque a cette foi, il est heureux; [il possède] la joie de Tobie. *Jerusalem, beati omnes qui diligunt te* (Tob. XIII. 18.) : « O Jérusalem, heureux » sont tous ceux qui t'aiment », qui verront tes murailles rétablies, ton sanctuaire, tes sacrifices. *Beatus ero, si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem* (Ibid. 20.) : « Je serai » heureux, s'il reste des hommes de ma race, pour » voir la lumière et la splendeur de Jérusalem » : combien plus de la céleste Jérusalem! [Telle est la] joie de Jésus-Christ ressuscité, qui dégoûte des joies qui passent, et qui donnera la joie éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET TROISIÈME DE CARÊME.





TABLE.



FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



Cette édition en 60 volumes in-12, y compris la table générale et la vie de l'auteur, paroît par livraisons de 2 volumes, et de mois en mois.

Prix : 6 fr. chaque livraison, et 5 fr. en payant les deux dernières d'avance. On donne le 7[e] exemplaire gratis aux personnes qui en prennent 6.

ON SOUSCRIT :

A PARIS CHEZ LES ÉDITEURS { BEAUCÉ-RUSAND, hôtel Palatin, près St.-Sulpice; BELIN-MANDAR, rue Hautefeuille, n° 13;

DANS LES DÉPARTEMENS. { Chez les Libraires du Clergé; Au Séminaire diocésain; Et dans les Directions particulières de la Société catholique des Bons Livres.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES NE SONT PAS REÇUES.